



# LE LIVRE DU SOIR

PAUL BAYLEVILLE

LIBER HIRAM

# Le Livre du soir

## Chapitre 1

Quand, allant au-delà de mon ego, passant transitoire, je pense au destin de l'humain, on peut dire *homo sapiens*, je suis étonné par sa singularité. Évidemment, cette singularité est commandée par une série de réalités collectives : famille, clan, tribu, pays, la nation (s'il en est), la langue, l'époque du parcours de vie, le travail ou l'activité qui permet la survie, les contemporains et les morts, la religion, etc., etc., et dans une large mesure l'anatomie propre aux hominiens. **Éléments collectifs sans lesquels la singularité individuelle n'existerait pas.** Il y a là un paradoxe, car le fait qui domine mon destin inscrit dans des collectifs est sa singularité. On le constate aisément, même chez les jumeaux parfaits, car leurs ADN identiques ne subissent pas les mêmes modifications au cours de leurs vies. C'est ainsi que chaque être est porteur d'un ADN unique (acide désoxyribonucléique) et qui ne se reproduira pas une seconde fois à l'identique dans l'histoire du vivant. Je trouve avec surprise cette idée de singularité du vivant déjà exprimée par saint Paul : « Mais ce n'est pas le spirituel qui est premier, mais l'animal, ensuite seulement le spirituel », et un peu plus avant dans le même texte : « Dieu lui donnera un corps particulier. Toute chair n'est pas la même chair : autre est celle des hommes, autre la chair des bêtes... » (1<sup>re</sup> Épître aux Corinthiens 15 ; 35 à 57). Précisons que lorsque Paul dit « la chair » il veut dire le vivant organique qui a ses propres lois, alors que le vivant spirituel à d'autres lois. Des lois plus singulières encore que celle de « la chair », puisque c'est par sa libre adhésion spirituelle au Christ qu'*homo sapiens* est sauvé de la mort. Je précise que Paul n'est pas platonicien ou néoplatonicien : il ne considère pas le corps comme l'ennemi de l'âme, une âme qui serait en exil dans son corps. Paul accorde au

corps son importance puisqu'il sera ressuscité, comme le fut celui du Christ. À la limite, on pourrait dire que saint Paul est spinoziste...

D'où l'art du portrait, du théâtre, du roman et du cinéma qui mettent ces singularités en scène, y compris celles de « la chair » touchée par le spirituel, ou non. Des singularités où chacun peut reconnaître des personnalités hypothétiques qui, dans le parcours des individus, ne sont pas venues à existence ; par hasard, par choix, par manque de courage, par courage... et par toutes ces choses mystérieuses que nous recouvrons du terme énigmatique de « destin » (ce qui ne résout rien). Imaginez un instant que la personnalité hypothétique tyrannique et mégalomane d'Adolphe Hitler n'ait pas pu se manifester : qu'il ait réussi le concours d'entrée à l'école des Beaux-Arts de Vienne pour y développer sa personnalité hypothétique d'artiste-peintre... ou d'architecte. L'Europe et le monde eussent été changés par la non-manifestation d'une singularité particulière.

Cette singularité est un grand mystère. Elle permet de comprendre les raisons pour lesquelles les groupes sociaux s'en méfient et produisent une multitude de mécanismes qui s'efforcent de créer des individus qui se ressemblent, qui sont contrôlables et prévisibles ne serait-ce que parce qu'ils parlent la même langue. Il y a là, à la fois, une nécessité car *homo sapiens* ne peut vivre seul, et une limitation et parfois une mutilation. Ceci est particulièrement visible dans les sociétés de type tribal, où l'on s'efforce de réduire au maximum les variations qui individualisent *homo sapiens*. Les pensées sont conformes à ce que pense le groupe ; le vêtement est uniforme : ceci pour les enfants, cela pour les hommes adultes, et autre chose pour les femmes. Peu de variations sont concédées aux expressions de l'individualité. Dans ces groupes, qui craignent avant tout les conflits

internes, on sait que tout *homo sapiens* trop différent et qui exprime sa différence, voire tente de l'imposer aux autres, est un danger pour la survie du groupe, car il est une menace pour l'identité de la communauté : soit on l'élimine, soit on utilise sa marginalité : chaman, sorcier, guérisseur, prophète, etc., voire « bouc émissaire » utilisé pour un sacrifice humain (les albinos en Afrique). La civilisation européenne est une de celle qui a le moins mal réussi à combiner les nécessités du conformisme et l'utilisation des quasi infinies variations individuelles pour créer une dynamique de l'invention, de la transformation, de l'innovation dans tous les domaines sans toutefois provoquer une anomie des structures collectives qui font les sociétés humaines. Ce mouvement original est aujourd'hui menacé par l'islam et par les techniques issues de la « *nudge theory* » (manipulations psychologiques). Cette étrange essai d'harmonisation de l'individuel et du collectif est parti de très loin pour faire l'Europe et ses nations. C'est Paul Valéry qui en a donné la meilleure définition dans sa conférence de Zurich en 1922 : « Partout où les noms de César, de Gaius, de Trajan et de Virgile, partout où les noms de Moïse et de saint Paul, partout où les noms d'Aristote, de Platon et d'Euclide ont eu une signification et une autorité simultanées, là est l'Europe. Toute race et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs, est absolument européenne. »

Nous évoluons donc dans un monde où bien des choses se ressemblent, ont même structure élémentaire. La structure de l'ADN des plantes est comparable à la nôtre. Pourtant, tout est fondamentalement différent. Comme si la loi du vivant était une perpétuelle transformation à partir d'un modèle de base adapté aux conditions de la planète Terre et singularisé pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur et pour le pire, car les forces de la nature

sont aveugles à nos idées du bien et du mal, du bonheur et du malheur, et seules la connaissance et la prudence nous en protègent, parfois. Car tout va de l'avant en même temps : la terre et la mer généreuses, le tremblement de terre et le tsunami, la gazelle qui gambade dans la joie et la lionne qui la tue pour se nourrir et nourrir sa portée : de si mignons lionceaux ; les abeilles et les moustiques ; les mutations génétiques positives comme les négatives et celles qui sont les deux à la fois : ce que les généticiens appellent une pléiotropie antagoniste. La vie organique (« la chair ») est en mouvement, elle pousse tous ses éléments en avant dans une inertie implacable et nous ignorons où ces mouvements nous conduisent, nous le vivant... mais, peut-être, commençons-nous à comprendre que nous, les *homo sapiens*, pouvons orienter ce mouvement, voire le conduire à sa splendeur, ou à sa perte. Nous commençons à peine à nous savoir responsables de tout l'univers, et même : nous pouvons intervenir sur l'ADN du vivant : créer des êtres améliorés, ou des monstres. Tel est l'enjeu de l'union du spirituel avec « la chair ». À travers le nazisme, les Allemands nous ont montré la voie à ne pas suivre : si nous ne parvenons pas à unir le spirituel et le matériel, nous deviendrons des monstres. Le matériel, c'est ce que saint Paul appelle « la chair » ; il donne au spirituel le nom d'Esprit-Saint.

Voici des faits (la foi est un fait pour qui la possède) qui ne cessent de m'étonner. Il entre dans cet étonnement une bonne part d'émerveillement. Je crois que certains artistes, poètes, scientifiques, saints, mystiques, ou simples personnes... ont ressenti et ressentent cette communion du vivant qui est à l'origine de mon émerveillement. Je dis bien émerveillement, celui d'un Européen et d'un Français, enfant amoureux de sa culture. Ce que j'appelle communion du vivant est cette zone frontalière où il suffirait d'un pas

en avant pour unir le royaume de la chair à la lumière de l'Esprit-Saint, ce pas en avant s'appelle la foi.

Il m'est arrivé de vivre dans la forêt africaine dans une petite maison que je partageais avec un serpent, *Naja Laurenti* selon un spécialiste qui l'examina après son décès. Le serpent était de couleur brune avec des taches noires, il faisait un peu moins de deux mètres. La bête a mauvaise réputation et sa morsure est dangereuse, parfois mortelle. Il vivait chez moi ou je vivais chez lui. Je ne le voyais pas, mais je sentais sa présence. Il m'arriva même de rêver à lui, il m'évitait, il se cachait, rasait les murs. Lors d'un de mes rêves, je voyais mon jeune neveu, Paulin, son père est indien, saisissant le serpent par chacune de ses extrémités, et bras écartés il emportait l'animal comme s'il eût tenu le volant d'une voiture, ou le guidon d'un vélo... comme un enfant qui joue. Je passe sur l'absurdité du rêve. Son langage suggérait dans sa logique folle que le reptile et moi avions nos stratégies d'évitement (sous la médiation de mon neveu qui vivait à des milliers de kilomètres de moi ?).

Lorsque je venais chez moi, ou chez nous, je faisais du bruit et j'attendais un instant pour donner au serpent le temps d'aller dans sa cachette. J'avais découvert son gîte, un trou sous l'évier de la cuisine. Une cuisine peu utilisée, le cuisinier préférait cuisiner dans sa maisonnette. Mon savoir objectif reposait pourtant sur une sensation qu'un témoin extérieur de bonne foi eût qualifiée, au mieux, de subjective, au pire, de paranoïaque. Car je n'avais vu la bête qu'en rêve et à travers une sensation qui ne concernait aucun des sens courants : vue, ouïe, odorat ; toucher : Dieu merci ! La présence de l'animal me donnait accès à une de mes personnalités hypothétiques, dont j'ignorais jusqu'alors l'existence.

Comment le naja me percevait-il ? Je n'en sais rien, mais il devait avoir d'autres sens que les miens qui lui permettaient de mener sa propre stratégie d'évitement. Conscient de sa présence, ayant vu son gîte, ou plus précisément ayant senti que le trou sous l'évier était son gîte ; la nuit, je fermais soigneusement la porte de ma chambre et celle de la cuisine qui ne fermait pas bien. Hélas ! un soir alors que j'étais sorti, le cuisinier, qui vivait dans une autre maisonnette, a vu le serpent dans la cour alors qu'il partait chasser. Il l'a tué, ce qui est compréhensible. J'ai vu le cadavre en rentrant et j'ai reconnu l'hôte vu dans mon rêve. Il était plus grand dans la réalité de sa mort que dans celle de mes rêves : cela suggérait la réflexion du roi Henri III le 23 décembre 1588 devant le cadavre assassiné du duc de Guise (« Il est plus grand mort que vivant ! »)... si l'on me permet une telle allusion un peu surréaliste à l'histoire de France. J'ai été à la fois rassuré et triste. Je m'étais habitué à cette présence invisible à la fois certaine et hypothétique. Ce qui en termes de logique formelle s'exprime ainsi ; pour la certitude : A existe il s'ensuit que B existe aussi ; pour l'hypothèse : si A existe, il s'ensuivra que B existe aussi. Dans ma vie au jour le jour, les deux ne faisaient qu'un.

D'une façon bien différente, je devais aussi être quelque chose pour lui, ou elle. J'ai regretté sa mort, puisque la bête m'avait épargné... sans sa présence invisible la maison n'était plus la même, quelque chose manquait. On sait que dans l'antiquité grecque il n'était pas rare qu'une maison eût pour génie tutélaire un serpent, une espèce parfaitement inoffensive par ailleurs (pas fous, les Grecs !). Mon père m'a raconté qu'il rencontrait parfois dans son poulailler une couleuvre de grande taille (je suppose qu'elle venait manger un œuf). Il la respectait, elle ne fuyait jamais en sa présence, alors que toute autre rencontre la faisait fuir. Un jour, il ne l'a plus revue, il l'a regrettée. J'ajoute que lorsqu'il m'arriva dans ma vie de

croiser un serpent sur mon chemin, je l'ai toujours ou presque vu en rêve la nuit précédente. Je donne ces faits pour ce qu'ils sont, des faits qui sont advenus, mais je n'en donne aucune interprétation.

On m'expliqua la présence du naja en raison de travaux d'élagage des arbustes et des buissons dans le chemin en face de la maison où je logeais. La bête serait venue se réfugier chez moi et ce n'est pas moi qui aurais envahi son lieu de résidence, mais elle qui y aurait trouvé refuge. Quelle que soit la raison : nous avons cohabité un an au moins sans drame jusqu'à sa mort. Ce sont des expériences de ce type, des subjectivités objectives, qui m'ont permis de ressentir cette étrange connivence du vivant qui, lorsqu'elle est perçue, transforme le monde en un émerveillement joyeux, mais parfois en des peines fulgurantes, où, parfois, j'ai l'impression de danser pour ce que nous appelons Dieu, alors qu'à regret je ne suis pas bon danseur.

Je reviens à l'ADN. Cette signature biologique du moi a la particularité de naître de la rencontre de deux ADN singuliers, qui s'unissent dans ce que l'on appelle « l'acte sexuel ». Cette signature biologique n'est pas la seule à signaler l'unicité de chaque *homo sapiens* : les empreintes digitales, la forme des oreilles et l'iris des yeux font de même, c'est un peu comme les rayures des zèbres. Les *homo sapiens* sont des vecteurs d'ADN bisexués qui s'unissent et échangent ainsi leurs ADN pour produire des vies nouvelles. Cet échange est source d'un plaisir très recherché par *homo sapiens* qui vit ce plaisir indépendamment de ses conséquences naturelles : la création de vies nouvelles, qui, à leur tour, créeront des vies nouvelles. Ce mode de production de l'éternité de la vie, et de sa singularité, est le plus souvent saisonnier : il y a des périodes avec et des périodes sans. Il est quasi universel sur la planète Terre. Chez *Homo sapiens* le désir de reproduction est permanent, bien qu'il

croisse et décroisse selon les âges de la vie, comme chez les autres mammifères : la jeunesse pubère y pense beaucoup, la vieillesse un peu moins. Ce moyen de production de la vie organique est aussi un moyen de destruction des *homo sapiens* des deux sexes qui le pratiquent. Il y a là un autre mystère. Ce qui crée non seulement l'éternité de la vie, mais également un instant créateur d'éternité aux deux êtres qui en jouissent (voir, par exemple, la correspondance amoureuse d'Albert Camus avec Maria Casarès), peut également devenir une ignominie déshumanisante pour la femme violée, mais aussi pour l'homme coupable de ce crime ou utilisé par la femme et par l'homme pour assouvir quelque perversité. Une des joies de l'existence peut aussi en être le cauchemar. Cette double postulation montre l'importance de la liberté dans les actes de l'intimité humaine. On en trouve de nombreux témoignages, où l'on voit qu'une sexualité obsessionnelle ou professionnelle longuement pratiquée fini par marquer « la chair ». On en trouve la trace chez ce spécialiste des excès de la libido que fut Casanova, dans « Histoire de ma vie » (Collection Bouquin, tome I, p.76/67) il écrit : « ...mais je sais que les sentiments que je chérissais dans ma première jeunesse étaient beaucoup plus délicats que ceux auxquels je me suis habitué à force de vivre ». On trouve aussi chez Stendhal une remarque très pertinente pour mon propos. Vers 1821, Stendhal est invité par ses amis à une soirée avec filles. Il y a là une débutante de 16 à 17 ans dit-il, elle se nomme Alexandrine. Stendhal la décrit comme un tableau du Titien : « Elle était adorable, je n'ai peut-être rien vu d'aussi joli. Il n'y avait point trop de libertinage, excepté dans les yeux qui, peu à peu, redevinrent pleins de folie, et, si l'on veut, de passion. » Pour Stendhal c'est un fiasco complet, il ne parvient à rien et toute la compagnie en rit sans méchanceté. Puis, Stendhal poursuit : « J'ai rencontré dix fois Alexandrine dans le brillant

équipage qu'elle eut un mois après, et toujours j'ai eu un regard. Enfin, au bout de cinq à dix ans, elle a pris une figure grossière, comme ses camarades » (« Souvenirs d'Egotisme » éd. Le Divan, 1927, p.27). Pour finir, on peut citer des cas plus modernes, celui des gens du show-business qui, parfois avec l'âge, prennent des visages où s'exprime la laideur du vice. Ce n'est pas toujours le cas, il y a des exceptions, mais lorsque cela advient il est difficile de déterminer l'origine de cette laideur particulière : main malheureuse d'une chirurgie esthétique ? excès d'une vie rock'n'roll ? arrogance de la cupidité satisfaite ? masques du vice ? Sauf exception, on a l'impression que ces visages usés du show-business et de la « jet set » n'ont pas reçu la visite de l'Esprit-Saint. Et c'est triste, car ces gens avaient souvent reçu la bénédiction du talent. Qu'en ont-ils fait ? Ils sont les seuls à pouvoir répondre à cette question.

Le christianisme a malheureusement développé une défiance malsaine vis-à-vis de « la chair » souvent confondue, peut-être à tort, avec la sexualité. Il n'y a pas d'érotisme chrétien, sauf dans « le Cantique des Cantiques » de la Bible, c'est peu, mais c'est vrai. L'érotisme de l'Occident s'est créé en dissidence avec la doctrine chrétienne, comme on peut le voir dans ce livre étonnant de la fin du XIVe siècle « Le Miroir du Foutre », on dit aussi « Le Kamasoutra catalan » et ses 24 positions, aussi respectueux de l'homme que de la femme. L'hindouisme a le sien, la civilisation chinoise aussi, l'Afrique noire a ses secrets délectables. L'Islam a son érotisme, mais il est très défavorable à la liberté de la femme, et souvent même à sa dignité.

En raison de sa boulimie de plaisir sexuel, et pas nécessairement de reproduction, *homo sapiens* a inventé toutes sortes d'artifices pour tromper la nature qui le force à se reproduire en usant du stratagème d'un désir de plaisir qui n'est pas un désir de

reproduction ; sauf cas particulier, comme dans certaines religions et dans les monarchies où la reproduction des rois est une obligation, et où leurs excès sont tolérés. Ceci dit, pour l'ensemble des populations occidentales, on constate *qu'homo sapiens* a inventé des stratégies du plaisir qui excluent la reproduction. Ces stratégies sont innombrables et de natures très différentes, l'un et l'autre sexe peut les utiliser. Il est des stratégies dites naturelles ; pratique du plaisir hors des périodes d'ovulation (aléatoire, sauf si la femme allaite, et encore il y a des surprises) ; pratique du *coïtus interruptus* (difficile et aléatoire) ; moyens plus modernes et plus efficaces : douche vaginale, condoms, spermicides, stérilet, pilule, etc. Dans ses Mémoires, Casanova raconte qu'il utilisait trois billes en or introduites dans le vagin de la dame... il assure que le subterfuge était efficace. L'acte passé, il suffisait à la Dame de sautiller un instant et la gravitation faisait tomber les billes... avec les spermatozoïdes qui n'avaient pu accéder à l'ovule. À tout cela il faut ajouter l'exercice du plaisir avec le même sexe : masturbation, homosexualité masculine et féminine, par goût naturel ou par contrainte (populations carcérales, Marine au long cours, etc.). La chose semble prendre un peu d'ampleur chez *homo sapiens* contemporain qui imite les façons de certaines espèces simiesques : les bonobos, *pan paniscus*, chez lesquels l'échange de gratifications sexuelles bisexuelles joue le rôle de langage social. Les homosexuels.les sont-ils sont-elles des bonobos mutant(e)s ? En tout cas, *homo sapiens* est le résultat d'une série de mutations parallèles à *pan paniscus*. Il y a aussi le cas des transsexuels des deux sexes, mystère organique et psychologique, que la médecine moderne peut corriger. Il y a aussi celui des mutations génétiques qui créent des hermaphrodites, des êtres plutôt mâles ou plutôt femelles sans qu'ils soient très clairement l'un ou l'autre. On voit bien que la nature va son train en dehors de nos

catégories confortables, elle joue ses cartes dans un jeu où nous sommes le jeu et la carte, alors que toutes les règles du jeu ne nous sont pas connues. On peut comprendre qu'il nous soit difficile de comprendre... mais on joue quand même. Et c'est l'essentiel. D'ailleurs, sans en nier l'existence, il ne faut pas donner trop d'importance aux singularités marginales et minoritaires, elles entrent, après tout, dans la règle absolue de la singularité du vivant et de ses jeux heureux ou tragiques. L'essentiel est de porter dans la justice et dans l'amour son être singulier à son plus beau niveau d'existence possible, ici et maintenant. Cette pensée n'est pas originale, elle se trouve déjà exprimée dans les paraboles des talents (Matthieu 25 ; 14, 30) et des pièces d'or (Luc 19 ; 11, 27). On y reviendra, car ces paraboles confirment la pertinence du concept de « personnalités hypothétiques ».

Surprenante conséquence de l'expansion des savoirs scientifiques, les personnes qui pratiquent dévotement les plaisirs stériles des homosexualités exigent à présent de jouir d'une stérilité féconde médicalement assistée. On va encore creuser le trou de la sécurité sociale ! C'est bien étrange, il est trop tôt pour savoir si cet engouement peu naturel aura une portée durable sur la continuité et l'avenir d'*homo sapiens* et de *pan paniscus* avec lesquels *homo sapiens* possède 98,7 % de patrimoine génétique commun. Pourtant, le fait demeure : quand ils ne sont pas stériles, les échanges d'ADN créent une sorte d'éternité du vivant, par opposition aux limites temporelles des existences singulières (éternité relative et non absolue... mais c'est un autre problème). Voici un phénomène singulier, quasi universel et planétaire en ce qui concerne notre planète bleue. Il est très marqué dans le règne animal, où même si le temps et les changements qui s'y produisent éliminent des espèces, d'autres prennent l'espace et les ressources laissés libres. C'est ainsi

que les mammifères, des nains par rapport aux dinosaures, ont fini par l'emporter. Ce qui prouve que croire en la durabilité des pouvoirs de la force de « la chair » est une croyance bien naïve. En fait, on a l'impression que c'est toujours une forme de faiblesse qui l'emporte sur la force : les mammifères contre les dinosaures, David contre Goliath, le petit peuple juif contre les géants de son temps, et cette glorification de la faiblesse que l'on trouve souvent exprimée par saint Paul :

« Car il me semble que Dieu nous a mis, nous les apôtres, à la dernière place [...] Jusqu'à cette heure même, nous souffrons de la faim et de la soif, nous manquons d'habits, nous sommes battus, nous passons d'un endroit à l'autre ; nous nous fatiguons à travailler pour gagner nous-mêmes notre vie. Quand on nous insulte, nous bénissons ; quand on nous persécute, nous supportons ; quand on dit du mal de nous, nous répondons avec bienveillance. On nous considère maintenant encore comme les balayures du monde, comme le déchet de l'humanité ». Première épître aux Corinthiens, 4 ; 9 à 13, et dans la deuxième épître, 12 ; 10 : « Car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort ». Bien avant Hegel, cette dialectique du retournement de la faiblesse se retrouve dans la Bible (Psaume 118 ; 22) et dans l'évangile de saint Matthieu 21 ; 42) : « C'est la pierre qu'avaient rejetée les bâtisseurs qui est devenue la pierre principale ». Parole reprise par Pierre dans le temple de Jérusalem (Actes 4 ; 11). L'idée est abondamment présente dans toutes les Écritures. On peut sur cette pensée profonde essayer d'apporter des commentaires pour éventuellement en éclairer le sens. Il y a d'abord la critique des pharisiens et des saducéens (les « écoles » dominantes des juifs pratiquants de l'époque), qui, en général, vont rejeter le message du Christ, alors que ce message rejeté finira par universaliser Israël en tant que peuple de Dieu. Puis,

il y a la pensée de René Girard sur « le bouc émissaire » qui joue le rôle de la pierre rejetée.

Selon René Girard, la pratique du bouc émissaire est un archétype de toutes les religions et cultures primitives ou non qui apaisent les tensions nées du « désir mimétique » en sacrifiant un ou des coupables (animal ou humain) dont la culpabilité symbolique n'est jamais mise en doute. Outre l'aspect religieux du sacrifice, il possède une profonde détermination psychologique qui marque profondément les comportements humains : il faut toujours qu'il y ait un coupable... surtout imaginaire, car il est plus facile à capturer : d'où la tendance profonde d'*homo sapiens* à imaginer des complots à chaque difficulté. Selon René Girard, la révolution faite par le judéo-christianisme est de proclamer aux humains : votre coupable (le Christ, symbole de tous les « boucs émissaires ») est innocent, vous devez changer du tout au tout, la culpabilité n'est pas où vous voulez la trouver, vous devez devenir plus intelligents et cesser de juger en toute ignorance... c'est-à-dire recevoir le Christ en Esprit. Le « désir mimétique » est une réalité que Girard découvre dans tous les mythes, toutes les religions, et dans la littérature, le cinéma, etc. C'est le désir de tous se portant sur le même objet qui entraîne la lutte de tous contre tous pour posséder l'objet du désir : le sexe, l'argent, le pouvoir, etc. Le sexe, c'est aussi la reproduction. Un désir mimétique que le sacrifice du « coupable » apaise... pour un temps, jusqu'à la prochaine crise. La beauté de la découverte du « désir mimétique » est que sitôt que l'on prend conscience de son irrationalité, il devient relativement aisé de s'en libérer et de porter ses désirs ailleurs, si tel est notre bon plaisir.

La reproduction sexuée de la vie est un des grands objets du désir mimétique, notamment, mais pas exclusivement, chez les bêtes de la

famille des mammifères, à laquelle *homo sapiens* est attaché. Chez un grand nombre d'animaux, *homo sapiens* inclus, la rivalité sexuelle entraîne des combats, parfois à mort. Toutefois, dans les océans, l'accouplement des baleines et autres cétacés de même taille est spectaculaire et remarquablement doux. Les serpents le pratiquent aussi. Or, dans ces familles humaines ou animales, chaque individu est à la fois semblable aux autres et différent. Il est semblable aux autres de son espèce avec lesquels il participe, si possible par la reproduction, à l'éternité du vivant. L'individu participe à l'éternité du vivant (de la chair selon saint Paul) tout en étant unique dans sa singularité condamnée à disparaître. Il y a là une sorte de loi du vivant que je trouve mystérieuse. Le fait est objectif, cela signifie qu'il se passe de nos appréciations subjectives, car même si nous l'ignorions il existerait quand même. Que je le veuille ou non mon corps est à la fois programmé pour la vie et pour la mort, d'où, peut-être, cette étrange expression pour désigner l'orgasme : « la petite mort », ce qui est bien étrange et suggère un rapport avec l'idée sacrificielle.

Certains insistent trop sur la mort, alors que d'autres ne veulent pas y penser. En général, *homo sapiens* croit savoir ce qu'est la vie et pense savoir et ne pas savoir ce qu'est la mort. D'où, à mon avis, l'intérêt du christianisme quand on se plonge dans ses textes fondamentaux : réconcilier « la chair » et la spiritualité afin de percevoir clairement le jeu maléfique du « désir mimétique », auquel la vie monacale cherche à échapper en obéissant à la règle : pauvreté, abstinence, obéissance. Existe aussi le cas des moines voire des saints laïcs. Celui que je connais le moins mal est Albert Camus qui certes n'avait pas fait vœu de chasteté. Pourtant, il fut peu affecté par le désir mimétique. Dans sa préface à « L'Envers et l'Endroit » il écrit : « Dans tous les cas, la belle chaleur qui régnait sur

mon enfance m'a privé de tout ressentiment [...] Le mérite de cette heureuse immunité ne me revient pas. Je la dois aux miens, d'abord, qui manquaient de presque tout et n'enviaient à peu près rien ». On trouve aussi dans « Le Premier Homme » cette phrase : « Devant ma mère, je sens que je suis d'une race noble : celle qui n'envie rien. » L'absence de ressentiment est le privilège de toute pensée scientifique, en ce sens l'irruption de la science dans l'histoire d'*homo sapiens* constitue, plus encore qu'un changement de système de croyances, un changement de niveau de l'aventure humaine. Un des drames de notre époque est le fait qu'un grand nombre d'*homo sapiens*, bien que contemporains les uns des autres, ne vivent pas à la même époque. Le drame de l'Islam, qui veut forcer les regards à regarder en arrière, est là.

La beauté de la science est dans le fait qu'elle est créatrice de faits objectifs dont la construction ne s'arrête jamais. Elle s'oppose ainsi aux idéologies dont les faits subjectifs et objectifs mis en récits plus ou moins intelligents dépendent uniquement de la croyance d'*homo sapiens*. Le temps, qui efface les destins singuliers alors même qu'ils servent de vecteurs à l'éternité du vivant, est le grand juge qui permet de mettre en évidence les faits objectifs qu'il sépare des appréciations subjectives. Malheureusement, nous ne vivons pas assez longtemps pour apprécier l'objectivité des jugements du temps. Par exemple : il y a une grande différence entre les appréciations subjectives suivantes « la femme doit être vierge lorsqu'elle arrive au mariage » ou « la vérité est dans le Coran, la Bible, etc. » et les appréciations objectives suivantes : « la somme des angles de tout triangle est égale à deux angles droits » ou les formules de Newton, ou  $E=MC^2$ , etc. La différence est dans l'espace et dans le temps. Les appréciations subjectives varient dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace et dans le temps : selon les pays et

les moments de leur histoire, « la vérité est dans le Coran, la Bible, etc. » sera tenue pour vraie ou fausse ou en débat, ou sans intérêt ; idem en ce qui concerne la virginité de la femme. On comprend ainsi que tous les *homo sapiens* contemporains ne vivent ni dans le même espace ni dans les mêmes temps. Par contre, le théorème de Pythagore est vrai depuis Pythagore et même avant le temps où Pythagore ne l'avait pas encore formulé, idem en ce qui concerne les formules de Newton, puis d'Einstein, etc. Depuis René Descartes bien des philosophes ont essayé de découvrir des méthodes pour distinguer les appréciations objectives des subjectives. En dépit de leurs succès, car il y en a, *homo sapiens* continue, en général, à trouver ses raisons de vivre, de mourir et surtout de tuer pour défendre des appréciations subjectives, qui tôt ou tard seront oubliées ; alors que les appréciations objectives sont rarement l'objet de passions amoureuses ou homicides. Et s'il arrive à *homo sapiens* de se passionner pour une appréciation objective, l'affaire ne concerne qu'un nombre limité d'*homo sapiens* : ces derniers en viennent rarement à se tuer les uns les autres, sauf si une passion subjective les domine.

Au même titre que la recherche parfois obsessionnelle du plaisir sexuel, se massacrer pour des appréciations subjectives, souvent liées au désir mimétique, est la grande particularité d'*homo sapiens*. Et vu sa capacité de reproduction, et grâce à la médecine occidentale, comme les *homo sapiens* sont de plus en plus nombreux et disposent de techniques de plus en plus performantes pour se faire la guerre, les capacités meurtrières d'*homo sapiens* sont de plus en plus massives. Deux points positifs pour l'instant : les nations dotées des moyens de destruction massive ont connu sur leurs territoires deux guerres mondiales qui les ont rendues prudentes ; second point positif : les groupes humains qui disposent des moyens de

destruction les plus importants sont des sociétés où les jeunes ne sont pas très nombreux (moins de 20% de la population) or on sait que sitôt que la jeunesse passe les 20% d'une population donnée les risques de guerre deviennent probables. C'est aujourd'hui le cas des pays peu développés, riches en guerres civiles, mais pauvres en technologies meurtrières : le Rwanda a presque fait aussi bien que l'Allemagne nazie et industrielle en n'utilisant que des armes blanches, ou presque. Mais ça peut changer, un pays comme l'Iran est en train d'accéder aux technologies meurtrières. Au point où *homo sapiens* pourrait s'autodétruire tout en détruisant une part importante du vivant : il semble que les insectes et les mollusques (les poulpes) survivraient. Cette appréciation objective est bien étrange. Tout se passe comme si nous avions la capacité d'objectiver notre subjectivité. C'est surprenant. Mon serpent naja n'avait pas cette capacité, il ne considérait que les faits objectifs se rapportant à son existence et à son tempérament (*Naja Laurenti* est venimeux, mais peu agressif). Je peux essayer de formuler son attitude ainsi, car le naja ne communiquait que par des faits sans paroles : « cet animal à sang chaud sachant ou ne sachant pas que je suis là ne me menace pas. Il n'est pas comestible et nous n'avons pas le même régime alimentaire. Je l'entends venir, et je vais dans mon gîte. Il n'a pas la sottise idée de passer la main dans mon abri (souvent, les enfants commettent cette faute à la recherche de la balle avec laquelle ils jouaient) ». La nature est pleine d'exemples de coopérations entre les espèces : certains oiseaux coopèrent avec de gros herbivores dont ils picorent les parasites ; d'autres font de même avec le crocodile ; le poisson-clown s'associe sans danger à une anémone de mer vénéneuse ; l'azuré du serpolet, un papillon dont le cycle de vie comporte un passage dans une fourmilière qui nourrit et protège sa chenille ; etc. Ma cohabitation avec le naja n'avait donc rien

d'exceptionnel, même si elle était risquée et pour moi et pour lui. Je pense que l'avenir d'*homo sapiens* est dans sa découverte et sa coopération intelligente avec toute sorte de réalités vivantes du monde naturel, dont naïvement il nous arrive de nous croire maîtres ; alors qu'en fait, il ne cesse de nous émerveiller, et parfois de nous détruire.

Pour parvenir à cette coopération intelligente, Il y faudra, hélas, plus d'amour et d'intelligence que ce dont nous avons été capables jusqu'ici : c'est que le capitalisme avec toutes ses merveilles a contribué à faire de nous des êtres lourds et arrogants, soumis à des rivalités mimétiques qui nous dominent. Tous domaines où *homo sapiens* possède quelque facilité : lourdeur, cupidité et arrogance. Un des plus étranges écrivains américains, Henry David Thoreau (1817-1862) l'a magnifiquement exprimé ainsi (je traduis) : « Les meilleures qualités de la nature humaine, comme la fine fleur sur la peau des fruits, ne peuvent être préservées que par la manipulation la plus délicate. Pourtant, nous ne traitons pas plus nous-mêmes que les autres avec une telle tendresse » (« *Walden and Civil Disobedience* », Canterbury Classics, 2014). Mais le mot de la fin appartient à une survivante du massacre du Bataclan à Paris le 13 novembre 2015 : « À la fin, c'est toujours l'amour qui gagne, il faut que ça reste comme ça ! »

Et puis, il y a cette affaire du plaisir sexuel : un des plaisirs les plus communément prisés. Voici une affaire qui semble reposer sur peu de choses, si, par exemple, on compare la relative discrétion des organes reproducteurs par rapport au reste du corps d'*homo sapiens*, on est surpris de constater que bien des hommes ne voient pas plus loin que le bout de leur pénis et bien des femmes n'ont pas plus de profondeur que leur vagin.

*Homo sapiens* semble le seul élément du vivant qui associe le plaisir sexuel de la reproduction à une chose étonnante appelée amour. Si l'association est courante, elle n'est ni nécessaire ni absolue. Le plaisir, évidence simple pour une affaire complexe, peut se suffire à lui-même. En outre, le viol et bien des perversions dites « sexuelles » sont là pour mettre en évidence les dimensions bénignes ou infernales qui sont le sort possible du vivant et du destin parfois tragique d'*homo sapiens* ; notamment, mais pas exclusivement, dans sa version féminine. Saint Paul a très bien perçu l'ambiguïté de la loi religieuse, qui, en mettant en évidence la faute, le péché, contribue à sa création (épître aux Romains 7 ; 7 à 11) :

« Que dirons-nous donc ? La loi est-elle péché ? Certainement pas ! Mais la loi m'a fait connaître ce qu'est le péché. En effet, je n'aurais pas su ce qu'est la convoitise si la loi n'avait pas dit : « Tu ne convoiteras pas ». Le péché a saisi l'occasion offerte par le commandement pour produire en moi toutes sortes de convoitises. Car, sans la loi, le péché est chose morte. Autrefois, sans la loi, j'étais vivant ; mais quand le commandement est intervenu, le péché a pris vie et moi je suis mort : le commandement qui devait conduire à la vie s'est trouvé, dans mon cas, conduire à la mort. Car le péché a saisi l'occasion, il m'a trompé au moyen du commandement et il m'a fait mourir par ce même commandement ».

Il y a là une pensée profonde, elle met à jour le « désir mimétique ». Et plus l'on s'y plonge plus le vertige nous prend. Car on en vient à penser que le « désir mimétique » est le péché originel : vouloir l'objet qui rend semblable à Dieu (le même mécanisme déclenche la guerre de Troie : la pomme désignant la plus belle des déesses de l'Olympe). La découverte par René Girard du « désir mimétique » est un des grands moments de l'histoire de la pensée.

Pour sa part, saint Paul en tire la conclusion que le retour à la vie passe par la loi nouvelle exprimée par le Christ, car la loi du Christ est celle de « la chair » transformée par l'Esprit-Saint et non celle de la lettre qui appartient au monde de « la chair » et crée la tentation, le désir mimétique. Ainsi, me semble-t-il, saint Paul exprime-t-il la différence entre la loi ancienne ethnique et extérieure et la loi nouvelle, intérieure, qui vient de l'Esprit-Saint lorsqu'il est reçu par le chrétien, ou par tout *homo sapiens* qui reçoit l'équivalent de ce que le christianisme appelle l'Esprit-Saint ou le Saint-Esprit.

Ce que nous appelons communément « le mal » n'est pas une énigme de l'existence du vivant. Si le bien ne s'explique pas et constitue la véritable énigme de l'univers, le mal peut avoir ses explications. Il existe un mal à la fois objectif et subjectif que les Grecs et les Romantiques ont très bien perçu. Chez les Grecs, c'est Hésiode (VIIIe siècle av. J.-C.) qui dans son poème « Les travaux et les jours » écrits que « les animaux se dévorent les uns les autres et que les hommes ont la Justice », chez le philosophe Hobbes (1588-1679) cela donne en raccourci « l'homme est un Dieu et un loup pour l'homme », chez les peintres romantiques, par exemple l'Anglais George Stubbs et le Français Géricault cela donne « Cheval attaqué par un lion ». Ce mal issu de notre perception est simultanément objectif et subjectif : il est un bien pour le lion qui n'est pas végétarien et un mal pour le cheval herbivore qui sert de nourriture au lion. L'herbe repousse, le cheval ne peut que se reproduire, s'il en a le temps et possède une nature d'étalon. L'herbe, si banale sauf si un artiste la regarde, est une splendide invention de la vie dont *homo sapiens* est pour une part responsable en défrichant les forêts : grâce à la nature expansive de l'herbe par la photosynthèse, les formes multiples de la vie ont pu surgir. Il en est de même du ver de terre qui fertilise le sol sur lequel pousse l'herbe. Dans l'ordre de ce que saint

Paul appelle « la chair », c'est-à-dire le vivant, la nature, *Homo sapiens* est à la fois, ver de terre, herbe, cheval et lion. Il est cela qui s'émerveille de l'existence de toutes ces vies qui dépendent les unes des autres. Il est aussi celui qui est capable de comprendre que son existence dépend de celle de tous les autres vivants, qu'ils se nourrissent des matières organiques de la terre, de l'herbe, des fruits, ou de la chair des uns et des autres. Mais, lui, *homo sapiens* est capable d'amour et de justice... encore qu'il semble que l'on puisse en percevoir des prémices dans le monde animal.

La justice est plus facilement partagée que l'amour. On le voit dans la facilité avec laquelle le sentiment d'injustice se répand avec vélocité. L'amour, hormis dans sa dimension physique, et encore, a plus de mal et demande plus de temps pour exprimer ses nuances multiformes, surtout chez les femmes qui, souvent, en ce domaine ont été et sont les éducatrices des hommes. Le culte marial me semble un indice du degré de sophistication de la civilisation occidentale. Beaucoup plus simpliste, l'injustice est un sentiment unidimensionnel qui a partie liée avec le « bouc émissaire » : le sentiment d'injustice n'a pas besoin d'être fondé sur une réalité objective pour être considéré comme vrai ! D'où les procédures de recherches objectives des culpabilités des justiciables qui caractérisent les sociétés civilisées. Le sentiment d'injustice entraîne alors la violence réparatrice qui initie le cycle de la guerre, ou le clôt. À tel point que même les injustes ont besoin de draper leurs infamies sous un voile synthétique de justice. Tous les violents par nature ou par idéologie se définissent d'abord comme des victimes d'injustices qu'ils vengent par esprit de justice. C'est la rhétorique de tous les terroristes : ils ne font que se défendre contre l'injustice des autres !

L'amour est une affaire beaucoup plus compliquée, car si la justice, en plus d'être un sentiment, est une technique qui a ses lois et une profession, l'amour est universel, il est un peu partout. Qu'un lien existe communément entre le plaisir sexuel et l'amour est un fait... mais il appert que ce lien n'est ni nécessaire ni suffisant. Que l'amour aide à stabiliser la relation de reproduction afin d'assurer une meilleure protection aux enfants nés de ces unions est, certes, une explication rationnelle du sentiment amoureux... mais, une fois encore, cette rationalisation, que l'on retrouve chez les animaux, n'a qu'une valeur relative dont de nombreux exemples montrent la fragilité. Inutile de reprendre ici la distinction que fait le langage entre, *éros*, *agapè* et toutes les nuances que la langue française exprime sous le même mot et ses quasi-synonymes : affection, amitié, attachement, tendresse, charité, etc. Et puis il y a les expressions : faire l'amour ; poignées d'amour ; amour platonique ; amour-propre ; chagrin d'amour ; histoire d'amour ; vivre d'amour et d'eau fraîche ; coup de foudre ; nid d'amour ; amour paternel, maternel, filial, etc., etc. L'abondance verbale signale à la fois l'importance de la chose et le mystère de sa nature. J'aime le poulet aux écrevisses, mon amour-propre y trouve son compte, pas le poulet ni les écrevisses. Encore que le poulet, ce descendant des dinosaures, si vulnérable dans la nature, aurait probablement disparu de la planète si *homo sapiens* ne s'était pas mis à l'élever et à le protéger... pour le manger. Je ne crois pas que les dinosaures auraient été capables de faire la même chose avec les mammifères, ils auraient fait ce que fit *homo sapiens* au dodo de l'île Maurice.

L'amour-propre a longtemps eu mauvaise réputation, il se définissait en gros comme « amour excessif de soi-même au point d'asservir son prochain et tout l'univers ». Le christianisme considérait l'amour-propre comme une sorte de péché puisque

l'amour de soi est censé faire barrage à l'amour de Dieu et à la charité. Bon ! Pourquoi pas. Mais je préfère la définition que l'on peut tirer de Spinoza, qui considère que tout être vise à persévérer dans son être et le porter à son plus haut niveau possible d'existence. Un sage principe que Nietzsche a transformé en une affaire obscure de « volonté de puissance ». Alors qu'en fait, l'idée de Spinoza me semble proche, et peut-être identique, à la parole du Christ et des prophètes : « Aime ton prochain comme toi-même ! » où l'amour-propre si honni des curés se retourne en amour universel où l'amour de soi sert de tremplin à l'amour de ce qui est autre, et peut ainsi permettre d'accéder aux personnalités hypothétiques, car l'amour provoque parfois des métamorphoses. Tout cela pour dire que l'amour est mystérieux, il est comme l'air que l'on respire, ou le temps qui passe, il est partout, on ne le voit pas et pourtant il est le carburant de la vie, son essence joyeuse. L'amour est le pont qui unit et permet le passage du monde de « la chair » au monde spirituel où il prend le nom d'*agapé*. Mais, parfois, sur le versant de « la chair » l'amour devient le piège infernal qu'utilisent les êtres les plus pervers. Dans la Genèse (3 ; 3 à 5), le serpent (ce n'est pas mon *Naja Laurenti*) n'a-t-il pas des arguments de séduction amoureuse pour convaincre Ève de manger du fruit défendu ? De plus, cette séduction est fondée sur le désir mimétique : devenir semblable à Dieu... et, dit le serpent : si Dieu a interdit de manger du « fruit défendu » c'est pour provoquer la convoitise chez *homo sapiens*. De la convoitise au ressentiment, il n'y a qu'un pas. Nous sommes bien au cœur du péché originel !

Ai-je vécu une histoire d'amour ou d'amitié avec une pieuvre, un mollusque aussi appelé poulpe ? J'ai parlé de cette « communion du vivant » dont la sensation peut devenir source d'émerveillement. Je ne sais pas d'où ni comment m'est venue cette sensation que je

considère comme une « personnalité hypothétique » dont j'ai accepté l'existence. Peut-être est-ce le fait d'avoir passé une partie de mon enfance à la campagne en contact avec de nombreux animaux, qui m'ont appris qu'il y avait certes des différences entre mon « esprit » et le leur, mais que les frontières qui nous séparaient n'étaient pas aussi nettes que nous ne le pensons spontanément. Cette origine-ci de ma sensation de communion du vivant est possible, mais est-elle suffisante ? Je n'ai pas de réponse certaine à ma question. Cette sensation n'est pas encore la foi en Dieu, mais elle est comme le seuil de la porte qui conduit à la foi. Le fait est là, il m'est arrivé émerveillé de ressentir ce que j'appelle la « communion du vivant ». Il y faut de la prudence, surtout avec les lions et leurs semblables, et même avec les êtres humains.

Mais pourquoi avoir aimé la pieuvre ? Elle a mauvaise réputation, peut-être à cause de Jules Verne et « Vingt mille lieues sous les mers » : vous savez, la pieuvre ou le calamar géant qui attaque le Nautilus ! En vérité, la pieuvre est un mollusque intelligent et doux, d'une exquise sensibilité exprimée par les extraordinaires nuances des couleurs qu'elle donne à sa peau ultrasensible et dont les tentacules sont capables d'un toucher brutal ou doux. Je suis convaincu que cette extraordinaire sensibilité tactile fait de cet animal un être à part. Les couleurs et les aspects de sa peau sont un de ses langages. Les couleurs vont de toutes les nuances du sombre (noir, brun, moucheté, bleu, vert) au clair (blanc, jaune, orangé, rose et pourpre). Les aspects vont du boursoufflé avec des granules qui ressemblent à des verrues sur les cils, au lisse des peaux de bébé, car cet animal vit aussi nu qu'*homo sapiens* à sa naissance. Le camouflage est sa protection et son langage. En effet, ces nuances de couleurs et d'aspects sont à la fois un camouflage et un langage. Puis, il y a les ventouses et les huit tentacules capables d'un toucher brutal

et agressif, ou d'une douceur si subtile qu'elle peut vous fendre le cœur. Enfin, il y a les yeux : ils peuvent exprimer la peur, la curiosité, la colère, et même le plaisir, leurs expressions sont en harmonie avec les couleurs et la texture de la peau de l'animal. La pieuvre est une langue vivante. Il ne lui manque que de devenir sujet d'une histoire collective comme *homo sapiens*, qui, génération après génération, accumule et agrège le singulier pour créer une histoire de l'espèce. La pieuvre ne semble n'avoir qu'une histoire singulière, souvent géniale (peut-être attend-elle de s'associer à nous pour créer un nouveau monde ?). Comme les artistes peintres, l'octopode s'exprime par la forme et la couleur. Ses huit bras et ses innombrables ventouses sont à la fois fonctionnels et expressifs. Dans l'agressivité, les bras se projettent avec force et détermination, ils peuvent arracher le masque d'un plongeur ou son tuba en apnée.

Dans ma jeunesse, je pratiquais la plongée sous-marine en apnée, et plus rarement avec des bouteilles. C'est en apnée que j'ai commencé à fréquenter les pieuvres. D'abord, et je le dis avec honte, ce fut pour les chasser, chasse sous-marine. Heureusement, l'instinct du tueur fut assez rapidement remplacé par l'émerveillement du monde sous-marin. Grâce à la chasse, j'avais appris à reconnaître le gîte des poulpes parmi les rochers : un amas de carapaces brisées de crabes et de coquillages vides percés d'un trou minuscule. J'ai cessé de chasser les poulpes le jour où j'en ai vu un fuir, se cacher dans son gîte et coller à son tentacule un coquillage qui avait formes et dimensions idoines pour fermer le trou qui lui servait de gîte. Parmi toutes les coquilles vides, la pieuvre avait sélectionné sa porte ! Et puis, il y a les yeux. L'œil de la pieuvre est proche du nôtre, il a aussi quelque chose de l'œil de la chèvre. Un animal qui ne manque pas de finesse. En plongée, avec un peu d'expérience on repère vite le gîte de la pieuvre et l'on surprend son regard qui, en quelque sorte, brille

dans son abri dont l'animal surveille l'entrée, comme ces commères de villages toujours à leur fenêtre.

Je capturais la pieuvre à la main pour ne pas la blesser. Au début, le regard exprimait la peur ; puis les tentacules s'agrippant à mon bras, parfois arrachaient mon tuba alors que les yeux exprimaient la colère... et je voyais toutes les nuances colorées de la peau de l'animal parler ce langage que je ne comprenais pas, mais que je percevais comme langage. Puis, venait le temps des caresses : délicatement d'un doigt léger je caressais l'arrière de la tête de la pieuvre, sa nuque en quelque sorte (étrangement, telle fut mon initiation aux subtilités du clitoris). L'étreinte de la peur et de la colère du mollusque sur mon bras mollissait. Les couleurs changeaient, des granules surgissaient et disparaissaient sur la peau très douce de l'animal dont les couleurs palpitaient au rythme de sa respiration. Les yeux devenaient comme rêveurs. Les huit bras se détendaient, les ventouses devenaient caressantes et les huit tentacules se roulaient comme les frisettes en accroche-cœur d'une femme aux cheveux bouclés. J'éprouvais alors cette délicieuse sensation de communion du vivant. Après deux ou trois minutes, pas plus, la bête apaisée et confiante, je cessais la caresse. Je ne voulais pas habituer l'animal à la caresse qu'elle serait venue chercher auprès d'un chasseur imbécile. Certaines pieuvres regagnaient calmement leur gîte où je les déposais. J'admirais la délicatesse de leurs mouvements quittant mon bras et ma main. D'autres m'offraient un spectacle de chorégraphie magnifique. Elles agitaient de façon splendide leurs huit bras et leur tissu adipeux qui formaient comme un parachute aux couleurs changeantes, se dilatant et se contractant avec une élégance de danseuse étoile octopode... puis la bête disparaissait comme une fusée au-dessus des posidonies dont les lanières ondoyaient sous la vague.

J'ai une fois raconté à une femme que j'aimais mes étranges et merveilleuses rencontres avec les pieuvres... sans oublier l'importance de la caresse. C'était une étrangère, elle me parlait en anglais. Quand elle était d'humeur câline, elle me disait : « *I am your octopus* \* ». La plongée sous-marine à bien des charmes.

\* « Je suis ton octopode » (la formule anglaise a plus de grâce que sa traduction en français. Peut-être en raison du fait qu'*octopus* sonne et suggère *octopussy*. Le *pussy* est en langue anglaise le nom à la fois charmant et ambigu du sexe féminin (ainsi que du petit chat). Ambigu, car en langue anglaise être un *pussy* est l'équivalent de « lavette » en français.

En ce qui concerne mon apprentissage chez les octopodes, je vous parle d'un temps où j'avais entre douze et seize ans. Je n'ai pas reçu le don de dessiner et de peindre, mais je me demande parfois si ce ne sont pas les pieuvres qui m'ont donné la fascination des couleurs et de la peinture qui très tôt m'a poussé à visiter les musées, et, plus tard, à collectionner les catalogues des expositions de peinture. La pieuvre m'a-t-elle fait don de son regard ? Il y aurait une grande prétention à répondre par l'affirmatif, ce serait trahir le secret de cet animal magnifique et céder à une facilité sentimentale déplacée, qui est devenue le levain des intelligences décadentes de l'Occident. Je respecte les frontières des univers et je suis reconnaissant à ces êtres qui m'ont permis de les côtoyer sans les comprendre. Ils ont enrichi mes ignorances. Ils ont fait avancer les frontières de l'intelligence et de l'esprit. Ils ont fait éclore une de mes personnalités hypothétiques positives. Ma seule certitude est que la pieuvre m'a appris la splendeur des couleurs... ainsi que les subtilités du toucher.

Par un cheminement que je ne saurais décrire, cela m'a conduit à une sorte de fascination du portrait en peinture. Pour les couleurs, le rapport est facile à comprendre pour quiconque a observé avec attention les métamorphoses colorées de l'animal. Mais il y a les mouvements du pinceau, j'y pressens les subtilités du toucher des tentacules et des ventouses où la pieuvre exprime ses états... comme le peintre son tempérament et ses humeurs. Enfin, lors de mes rencontres sous-marines avec les pieuvres, il me devint vite évident que chaque animal avait ses humeurs et son tempérament : tous différents ! Chaque animal eût mérité son portrait. Aux marchés aux poissons, je ne vois jamais sans tristesse les masses amorphes d'octopodes blanches et noires proposées à la consommation. Je pense à mes émerveillements devant ces animaux si mystérieux, et je regrette notre sauvagerie. Dire que ces merveilles sont sous nos yeux et que le plus souvent nous ne les percevons pas ! D'où l'intérêt des peintres portraitistes, les plus grands nous font accéder au mystère de l'être. Ils le mettent sous nos yeux. Ils ne nous disent pas ce qu'il est, la chose est impossible, mais ils donnent une sorte de visibilité à l'invisible. D'où la fascination d'*homo sapiens* pour certaines images. Elles saisissent l'instantané du mystère du vivant, et créent une sorte d'éternité de l'instant.

En Occident, l'aventure de l'image commence dans les grottes d'Altamira et de Lascaux où, déjà, il y a quelque 30.000 ans, ou plus, *homo sapiens* a saisi le mystère du vivant. Aucun portrait d'*homo sapiens* à Lascaux, hormis des mains et de vagues gravures ainsi qu'un homme plus esquissé que dessiné, blessé semble-t-il, et en érection. Pour les femmes, parler de portrait est excessif sauf pour une exquise petite tête de jeune fille sculptée dans l'ivoire et connue sous le nom de « Dame de Brassempouy ». Pour le reste,

on a surtout des figurines aux caractères sexuels secondaires surdéveloppés : seins, fesses, ventre, qui font surgir du plus lointain passé les obésités modernes. Difficile de parler de mystère du vivant à leur propos, mais ce n'est là qu'une vue subjective d'un *homo sapiens* de notre temps face à des éléments peu nombreux qui témoignent de dizaines de milliers d'années de la vie d'une multitude de générations d'*homo sapiens*. Il n'en reste pas moins que les images et sculptures d'animaux sont remarquables. Ces peintures rupestres expriment le mystère du vivant avec une force sidérante. Les artistes de la préhistoire n'ont pas peint de pieuvres ; faute de masques pour plonger en apnée, il leur aurait été difficile de les voir dans toute la splendeur de leurs formes et couleurs. Pourtant, ils ont vu avec l'œil de l'accès au mystère du vivant les chevaux, les aurochs, les bisons, les cerfs, les lions, etc. Il est quasi impossible de dire le sens que les *homo sapiens* de ces temps anciens donnaient à ces instants d'éternité qu'ils fixaient sur les parois des cavernes. Mais les œuvres sont là !

Personnellement, je penche pour une interprétation religieuse, ou pour le moins spirituelle (chamanisme, hymne à la vie, etc.). Ce n'est là qu'une intuition. Elle est fondée sur le fait que je crois qu'il y a dans la vie une sorte « d'éternel retour » qui fait que les choses reviennent sans être tout à fait identiques ni tout à fait autres. J'ai toujours sur ma table de travail une clef USB posée à côté d'un silex taillé assez grossièrement il y a trente à soixante mille ans, soit par Neandertal soit par *homo sapiens*. Les deux objets ont presque la même taille, ils ont le même aspect poli par l'esprit industriel d'un hominidé et je les touche avec le plaisir subtil de sentir la chaude épaisseur du temps dans la complicité du vivant. Et je rends hommage à *homo sapiens*, ou à Neandertal (dont chaque Européen possède quelques traces dans son génome).

Enfin, pour conforter, sans toutefois prouver, ma théorie de la continuité sans reproduction à l'identique, il y a l'histoire de la peinture en Occident. Elle commence par être religieuse avec des fresques peintes sur les murs des églises, les cavernes d'une religion nouvelle. Ce qui assure une sorte de continuité avec l'art pariétal. Je ne vous parlerais pas des peintures égyptiennes que j'ai vues dans les tombes de la « Vallée des reines » autrefois parcourue à bicyclette. La première fois où j'ai vu ces images d'éternité, spontanément me sont revenus en mémoire ces vers de « L'invitation au voyage » de Baudelaire :

Tout y parlerait

À l'âme en secret

Sa douce langue natale

Aujourd'hui encore, je ne m'explique pas cette réminiscence soudaine. Je la livre telle qu'elle fut et qu'elle est dans la joie du souvenir. Car la vie est un don éternel, nos vies singulières ne sont qu'un instant de cette éternité. Nous ne sommes pas encore assez nombreux à avoir compris l'importance de notre vie dans l'existence de l'éternité de la vie. Notre vie ne consiste pas seulement à produire d'autres vies, d'autres « chairs », mais aussi, et tout autant et parfois plus encore, à produire ces œuvres qui témoignent de l'éternité de la vie et de notre volonté de protéger le vivant.

Toutes ces choses vues et vécues. Surtout toutes ces choses ressenties alors que je les vivais sont des trésors qui expliquent ma volonté de les écrire pour que, peut-être, ce qui m'a éveillé puisse servir à éveiller des consciences prêtes à s'éveiller au contact d'une étincelle. Mon écrit se voudrait étincelle qui apporte la lumière à qui n'attendait que cette étincelle pour briller de sa propre lumière. Faire

vivre des personnalités hypothétiques positives ! L'art est un doux combat où l'artiste ne dit pas « Qui m'aime me suive ! » comme ce roi qui dit : « Sus à l'ennemi ! » Non ! L'artiste dit doucement à qui cherche son chemin « Qui cherche me lise ! » \*

Je me dis parfois que je place trop haut mon respect du lecteur et de la lectrice, et que je ne peux qu'être déçu, comme ces amours naïves qui se trompent de bonheur. Mais je chasse vite cette pensée médiocre. Comme Stendhal, à contre temps dans son temps, je sais que j'écris pour les « *happy few* ». Ils sont le sel de la terre, ils sont la graine minuscule dans sa bulle translucide et blanche de fibres légères que porte le vent, elle donnera l'arbre de haut jet **Ceiba pentandra** ou Kapokier, que la forêt attend. Moi, je les entends, ces colosses qui poussent. Nos temps médiocres finiront par fertiliser la terre, il ne faut pas mépriser le lent labeur des vers de terre. D'ailleurs, cela fait des siècles *qu'homo sapiens* se plaint de la médiocrité de son temps sans avoir conscience de la banalité de son propos. Ainsi le poète Pétrarque (1304-1374) à la veille de la Renaissance italienne écrit-il dans « Triomphe de l'Amour » : « Moi qui ne suis pas accoutumé à jouir d'une telle vue dans le siècle ennuyeux où je vis, siècle vide de tout mérite et tout rempli d'orgueil ». Peut-être faut-il faire l'éloge de la lenteur dans l'histoire, la Terre aime la lenteur des travailleurs modestes... comme les vers de terre, elle aime leur labeur, elle est prête... ou peu s'en faut... ainsi va mon espérance.

## Chapitre 2

J'ai envie de dire que l'aventure pleinement humaine d'*homo sapiens* a commencé avec la peinture (et la sculpture qui est son expression tridimensionnelle), à cause des formes et des couleurs qui défient le temps, offrant ainsi aux spectateurs du moment un voyage dans le temps... comme un goût d'éternité. Il est vrai que les statues grecques étaient peintes, comme plus tard les églises et les cathédrales. Le temps a effacé les couleurs et respecté les formes. La création artistique a donc un lien avec l'éternité, on le voit clairement aujourd'hui avec le cinéma qui fait défiler quelques vivants et de plus en plus de morts. Si cette formule peut sembler excessive, elle n'est pas fausse, elle trouve un écho dans cet éternel retour ni tout à fait identique ni tout à fait autre : il y a toujours quelque chose de nouveau sous le soleil, mais ce nouveau est issu de l'ancien, qu'il imite, travestit, trahit, transforme ; même, et surtout, quand il l'oublie ou le fait oublier, ou que le temps lui-même efface les couleurs des statues antiques et des cathédrales. Tout présent a sa généalogie, qui est plus qu'un passé. Dans ce nouveau qui se fait dans le temps : y a-t-il progrès ? Oui, à l'évidence, en Occident du moins, où chaque génération travaille sur les acquis de la génération précédente avec l'ambition de faire plus et mieux, y compris dans la production d'instruments de mort. Tel était le modèle culturel dominant en Occident, jusqu'au milieu du XXe siècle : ainsi en témoignent mon silex et ma clef USB. Ce modèle est-il en train de s'effondrer sous les coups du nazisme qui a blessé l'âme de l'Europe, et ceux des populations migrantes et barbares ? Je n'en sais rien, mais j'observe ici et là un découragement devant l'effort d'apprendre et ses émerveillements. J'observe aussi l'arrogance des barbares, fiers de leurs ignorances aux fondements religieux comme nous l'étions de nos connaissances, qui avaient pris le nom de « progrès ».

Certes, le progrès n'est pas une valeur simple et son coût est parfois difficile à évaluer. Prenons l'exemple d'un tableau de Pieter Brueghel Le jeune (1564-1636) : « Paysage d'hiver avec patineurs et

un piège pour les oiseaux » (entre 1615 et 1620). Je pose les questions : qui nous dira l'excitation du personnage caché dans la maisonnette, il tient la cordelette qui libérera le pieu, le soutien de la trappe qui en tombant va capturer les oiseaux du repas du soir ? Qui nous dira les joies et les peines de ces patineurs sur l'étang gelé ? Les propos du groupe d'amis qui joue au curling sur la glace ? Au XVII<sup>e</sup> siècle les Néerlandais appellent ce jeu *Kuting*. Qui nous dira les pensées de cette patineuse qui tient la main de l'enfant incertain qui patine sur la glace ? Et tant et tant de personnages qui, pourtant, sont là présents et absents sur ce tableau d'un instant passé dont il ne reste qu'une œuvre d'art. Une œuvre d'art, c'est autre chose qu'une photographie ordinaire, celles qui ne sont pas faites par des artistes dont l'œil a saisi l'instant qui expose le mystère de la vie, ainsi que ses joies et tragédies. Dans le tableau de Brueghel : ces joies et ces peines pouvons-nous les vivre aujourd'hui ? On peut toujours patiner sur la glace, bien que le changement climatique gèle de moins en moins les canaux et les étangs de Hollande ; on peut toujours chasser les oiseaux, bien que la chasse soit de plus en plus réglementée ; on joue encore au *kuting*, le curling est même devenu une discipline olympique dès 1924 à Chamonix, puis, après une longue absence, il revient en force aux jeux de Nagano en 1998 ; etc., etc. Mais ces choses semblables n'ont certainement pas les mêmes saveurs que celles vécues par les personnages, et même par les oiseaux du tableau de Brueghel. Ces oiseaux avaient des pensées d'oiseaux que nous ne pourrons jamais connaître. À certains égards, mais il faut le dire avec prudence, c'est une grande illusion que de croire systématiquement que les joies du présent sont supérieures à celles du passé. S'il y a des avancées, il y a aussi des reculs... parfois dramatiques : demandez à une femme instruite et d'un certain âge ce qu'elle pense de sa vie au temps du Shah d'Iran comparée à celle des femmes iraniennes au temps des ayatollahs.

Bien que leurs peintures, sculptures, bas-reliefs, frises, sarcophages et masques mortuaires soient en général peu expressifs, et comme figés dans une sorte d'impersonnelle éternité, les

Égyptiens sont aux origines de la peinture occidentale. En effet, les peintures rupestres du sud-ouest de l'Europe ne furent découvertes que dans la seconde moitié du XIXe siècle, et encore, il fallut plusieurs années pour en admettre l'origine préhistorique. Donc, tout part d'Égypte et du culte d'éternité qui caractérise la religion de l'Égypte ancienne. N'est-il pas merveilleux qu'aux origines de l'image nous trouvions un culte religieux qui guide les âmes vers une forme éternelle de vie ? Ce travail religieux met en images l'aventure de la mort comme une sorte de second triomphe de la vie. Pourtant, elle est surprenante cette absence d'expression vitale sur des œuvres picturales qui représentent des instants de vie, et de l'accès à une « autre » vie. Alors même que ces instants de vie, transformés, doivent se poursuivre dans l'éternité. Si l'on s'en tient au trait et à la couleur, c'est un style, parfois admirable dans ses formes et son sens de la narration, mais plus mort que vif, et pas seulement en raison du fait que l'art égyptien ignore la technique de la perspective. Le style égyptien évolue pendant cinq mille ans avec ses périodes de triomphe et de déclin, un temps et une succession d'événements qui passent notre imagination. Mais l'expression du mystère de la vie y est absente, car c'est **le style en lui-même qui se veut dévoilement du mystère de la vie et de la mort**. Avec ici ou là, peut-être, des exceptions. Je pense, par exemple au petit buste de « Néfertiti » dont la lointaine expression est d'une grâce infinie ; je pense au portrait dit « la Parisienne » au palais de Cnossos en Crète. Les spécialistes considèrent l'art crétois comme une transition entre ce qui sera l'art grec et celui de l'Égypte antique. Il y a toujours des exceptions, comme pour illustrer ces vers de Lamartine :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
qui s'attache à notre âme et la force à aimer ?

On trouve ces vers dans le livre III des « Harmonies poétiques et religieuses » (« Milly ou la terre natale » 1830), ils accompagnent une série d'images de souvenirs du jeune poète. Des images donc, et des exceptions pour ce qui concerne l'Égypte ancienne, mais elles ne

changent pas le fonds des choses. Elles ne changent pas le ton d'une civilisation : le caractère quasi impersonnel de ses représentations d'*homo sapiens*. Cela ne change pas avec les Grecs et les Romains qui nous montrent des stéréotypes des *homo sapiens* de leurs temps : les dieux, les déesses, nymphes et satyres, guerriers et athlètes, etc., qui, toutes et tous, ont, sauf exception, cette beauté des corps idéalisés, mais qui, cependant, correspondait certainement à une réalité des corps de cette époque où le gymnase était un lieu d'activité et de socialisation de la cité grecque et romaine. Ces statues parfaites ont cet air buté des gens importants qui ne pensent qu'à eux-mêmes, ou à rien. Puis, ça change lorsque vient le judéo-christianisme... et même un peu avant, à deux ou trois siècles près. La preuve : bien des personnages des peintures murales de Pompéi et d'Herculanum ont ce je ne sais quoi dans le regard, dans le sourire ou dans le sérieux qui exprime le mystère de la vie. Même chose en ce qui concerne les portraits trouvés à El Fayoum en Égypte, ils datent de la période chrétienne et romaine. Idem à Rome et sur tout le pourtour méditerranéen pour les sculptures près des sarcophages de pierre... souvent, vous pouvez sans peine imaginer la personne quittant la pose et venant converser avec vous. Un peu, si je puis dire, comme les animaux des grottes de Lascaux qui pourraient vivre leur vie parmi nous. Certes, les lions, les aurochs et les rhinocéros poseraient des problèmes plus sérieux que les gentils hérissons lors de la traversée des routes. Mais, comme dans les grandes réserves en Afrique, on finirait par s'y habituer.

Ce dont il s'agit ici, c'est de faire comprendre la splendeur de l'univers. Elle est un peu partout, visible ou cachée, c'est selon les capacités de perception du regard posé sur ce que nous appelons le monde. L'intérêt des œuvres picturales, celles produites par des artistes, est de nous dire : « Regarde ! C'est là ! Je te le montre ! Fais un effort et tu seras voyant ! ». Un de ceux, ils sont nombreux, qui l'ont proclamé avec éclat fut Joseph Mallord William Turner (1775-1851), surnommé « le peintre de la lumière », avec pour paradoxe de s'intéresser plus aux paysages qu'aux visages. D'abord, les peintres se

sont intéressés au sujet, percevoir le réel visible dans toute sa précision et son mystère ; puis, est venu le temps de la lumière : dans les derniers nymphéas de Claude Monnet, on ne voit plus que la lumière : il est vrai qu'il était alors presque aveugle (malvoyant selon la novlangue). Puis, l'abstraction a éteint la lumière pour la remplacer par l'originalité des formes et du trait, le solipsisme des ego en recherche compétitive d'originalité a remplacé la recherche du beau, du vrai, du vertueux. Les œuvres ainsi produites ne sont pas nécessairement médiocres, Narcisse conserve son mystère et sa mort le métamorphose en fleur. Il mérite notre respect... mais il doit être dépassé, il faut aller « plus outre ! ». Tel est le défi de l'époque nouvelle, car Narcisse est en train de se noyer dans son reflet, comme Andy Warhol (1928-1987) et Robert Mapplethorpe (1946-1989) rapidement submergés par tous les excès (argent, drogue et sexe). Et pourtant, tant de fleurs sont attendues ! En son fond, ce que je dis ici n'est pas contraire aux épîtres de Paul qui annoncent la « bonne nouvelle » qu'est le christianisme. Toutefois, ma parole est celle d'un écrivain et non celle d'un inspiré qui veut avoir raison.

Dans les musées, les gens ne viennent pas voir des « Natures mortes », mais des scènes de vie où ils essayent de trouver le mystère dont ils sont eux-mêmes porteurs. Les œuvres, les grandes, vous tendent un miroir, d'où le silence et cette atmosphère déjà religieuse que l'on ressent dans tous les musées. Il faut signaler ici un fait remarquable : jusqu'à la fin de la première moitié du XXe siècle, les musées étaient relativement vides, ils n'intéressaient guère le public. Les musées sont une invention européenne, ils sont, en quelque sorte, une ouverture au public et une expansion des « cabinets de curiosités » des ducs, des princes et des rois : le Louvre fut créé par Napoléon Ier à partir des collections royales. Aujourd'hui, les musées reçoivent tant de visiteurs qu'il faut en réguler les entrées, et parfois les temps de visite. Je me permets de voir dans cet engouement une forme de révolution spirituelle en gestation. Sur ce point, il faudrait à mon sens faire une place à part aux musées d'art contemporain, où, sauf exception, les artistes ne cherchent pas à

glorifier le mystère de l'être, mais à se glorifier eux-mêmes dans des duels d'ego pour faire plus provocateur, plus insolite, plus « déjanté » que les peintres concurrents. Il s'agit aussi de glorifier les ego des acheteurs prisonniers de la spirale de la valeur marchande, qui est le critère premier de la valeur de l'œuvre. Un tel système permet aux faussaires des arts de faire fortune. Cela ressemble à ce conseil que donnait un grand couturier à un jeune débutant : « Ne vends pas tes robes bon marché, vends cher et tu seras célèbre ! » Sauf s'ils entrent dans un musée, les plus beaux vêtements finissent en chiffons. Qu'un tremblement de terre renverse les murs des musées d'art moderne et parmi les décombres on ne pourra plus distinguer les arts des gravats.

J'ai la foi et je ne vois pas pourquoi je cacherais ce fait essentiel qui domine ma vie depuis longtemps. Ce fait est-il objectif ou subjectif ? J'ai du mal à répondre... un peu par pudeur, car la foi me semble l'élément le plus intime de mon intimité ; un peu par crainte de dire des bêtises en un temps où Dieu ou son absence servent d'alibis à tout et à n'importe quoi. Surtout ne pas ajouter à la confusion et se prétendre porteur d'un portable où le numéro « Dieu » apparaît à la lettre D entre mes copines Diane et Dita. Je me permets de répéter brièvement ce que j'ai dit ailleurs... j'ai dans des circonstances particulières vu une lumière sublime, présente simultanément en moi et au dehors de moi. Cette vision m'a donné une sensation d'amour au-delà même de l'amour, qui, comme la lumière, venait du dedans de moi et du dehors. Le résultat de cet instant d'éternité fut une sensation de joie telle que je ne savais pas qu'elle pût exister. J'avais alors une trentaine d'années, et depuis ce temps l'écho de cette joie ne m'a plus jamais quitté. Voilà ! la chose est dite, c'est ma modeste messe et je ne la répète pas souvent en public. Je suppose que l'on peut lui donner bien des significations.

Pour ma part, après avoir cru être victime d'un « coup de folie », j'ai fini par penser que cette lumière était le visage que ce que nous appelons Dieu avait voulu se donner, pour me signaler son existence.

J'ai fini par penser que si, après tout pourquoi pas, Dieu avait voulu dans le passé parler à *homo sapiens* et dans certaines zones géographiques dans un des langages d'*homo sapiens* (hébreux, araméen, grec, latin, arabe, occitan avec Bernadette de Lourdes, etc.) il y avait renoncé à notre époque où les mots peuvent faire de gros dégâts. Peut-être sommes-nous entrés dans un temps où Dieu parle par le silence. Et je me suis demandé « pourquoi le silence » et la réponse que j'ai trouvée est que ce que nous appelons Dieu nous veut libres. Libres de découvrir et d'aller à cette lumière en nous et hors de nous. Il ne s'agit pas ici d'une religion, mais des propos d'un écrivain qui parle de ce qu'il a vécu et essaye de lui trouver un sens. Je ne dénonce pas toute parole religieuse prononcée par ces gens que l'on dit et qui se disent prophètes ou inspirés. Ces personnes ont vécu ce qu'elles ont vécu... il convient cependant de prendre ces paroles divines avec prudence. Pour ma part, n'étant qu'un écrivain qui parle son écrit, je n'ai aucune parole divine à présenter. J'offre le silence. Il faut apprendre à écouter ce silence, car c'est dans ce silence que la lumière nous écoute. Je ne résiste pas à l'envie de citer cette phrase magnifique de Gaston Bachelard dans « La psychologie du feu » : « Dans les espaces infinis, la lumière *ne fait donc rien*. Elle attend l'œil. Elle attend l'âme. Elle est donc la base de l'illumination. » ( Gallimard, folio, p.180).

Lorsque la main du peintre va de la couleur à la toile, et que le pinceau se pose sur le support, l'acte créateur se fait dans le silence absolu de la création. Idem lorsque le ciseau du sculpteur impose à la pierre la forme qu'elle porte dans son inertie existentielle... et pourtant le sculpteur fait beaucoup de bruit ; mais ce bruit-là il ne l'entend pas, l'artiste est dans le silence de l'acte créateur. C'est aussi dans ce silence que se fait la prière. La prière est moins une demande qu'une mise en présence devant ce que nous appelons Dieu. Si le silence que vous créez par la prière est un appel de tout votre être, alors ce que nous appelons Dieu se met en présence de qui s'est mis en sa présence (je dis Dieu, un masculin par convention, Dieu n'a ni beau ni mauvais genre). J'aime parler des peintres parce qu'ils créent

par la couleur. Les couleurs sont les rejetons de la lumière et sur la Terre, la nuit, les fleurs, nourries du soleil, regardent leurs sœurs les étoiles. D'où l'obsession des peintres pour la lumière. Tous, ou presque... sauf Picasso.

Picasso est le premier grand peintre matérialiste, non seulement dans ses convictions philosophiques, mais, et surtout, dans la forme de son art. En cela, il ouvre la voie à la disparition du religieux, voire du sacré, dans l'art. Comme artiste, il a le génie de la forme. Il invente des formes, et ces formes créent un monde nouveau de formes inconnues, voire impossibles. Je sais que si vous donnez à Picasso un bout de fil de fer, il créera une forme nouvelle où rien ne sera laissé au hasard de la banalité : ce sera une œuvre d'art. C'est ce que feront un peu plus tard Andy Warhol et Robert Mapplethorpe. Mais ces formes remarquables sont vides, sans vie, elles ne sont qu'une matière d'où la vie est absente. La forme s'est substituée à l'étincelle mystérieuse du vivant, ce que Rodin avait compris lorsqu'il dit : « Toute chose n'est que la limite de la flamme à laquelle elle doit son existence. » C'est cette flamme que les portraits des plus grands peintres nous montrent. Je veux en citer deux : Léonard de Vinci et Jan Kupetzki, un portraitiste slovaque (1667-1740) dont les portraits de femmes vous font pleurer de tendresse.

Picasso me semble le premier peintre, en tout cas, le plus extraordinaire, qui proclame après Nietzsche que « Dieu est mort ». Il ne l'a certainement pas voulu ainsi, car dire que « Dieu est mort » c'est encore invoquer une vie possible, ou passée. Picasso ne se pose certainement pas ce problème métaphysique. Il est l'artiste qui proclame : « Je ne cherche pas, je trouve ! ». Cela revient à dire qu'*homo sapiens*, s'il est un artiste est le seul créateur. Il est créateur par son travail, car outre ce que l'on appelle « les arts premiers », Picasso connaît tous les maîtres de la peinture occidentale (il y a des éléments du « Massacre de Chios » dans son Guernica) ; il est aussi créateur par son génie propre qu'il exprime dans l'acte créateur qui n'appartient qu'à lui. Dans la conviction de Picasso que « Dieu est

mort », il n'y a aucun défi, aucune arrogance pour contrer la conviction adverse, la transcendance spirituelle est simplement absente de son univers. C'est ainsi que Picasso est un peintre matérialiste et génial. Il m'a permis de comprendre que le mystère de la foi est aussi impénétrable que le mystère de son absence. Celui qui peut être considéré comme l'antithèse artistique de Picasso, c'est Marc Chagall. La période de la fin du XIXe siècle jusqu'à la première moitié du XXe siècle est particulièrement riche dans le domaine de la peinture, car on passe progressivement d'un univers artistique à un autre : les deux mondes sont présents, ils interfèrent, se fertilisent mutuellement ; après... c'est autre chose, c'est l'inconnu, tout part dans tous les sens et l'argent pervertit la création artistique : la prime semble aller au dérangement mental.

L'œuvre de Picasso me semble formellement proche de celle de l'Égypte antique en ce sens où, dans les deux cas, j'observe la même absence de vie alors que les formes artistiques sont fascinantes. Prenons l'exemple de « La femme qui pleure » (1937, il s'agit de Dora Maar), la forme a remplacé la vie, ce visage et ces larmes ne sont pas une douleur vivante, mais l'occasion d'une forme nouvelle. La matière et sa forme ont effacé l'émotion vive, ce n'est plus qu'une image étrange, elle fascine par son absence de vie alors que dans sa forme elle est l'essence du chagrin : c'est étrange. Car l'essence du chagrin n'est pas le chagrin d'une personne vivante et souffrante appelée Dora Maar, née à Paris d'un père croate, Joseph Markovic' et d'une mère charentaise Louise-Julie Voisin. On retrouve dans toute l'œuvre de Picasso, mais exprimé sans humour, le tableau malicieux de Magritte « Ceci n'est pas une pipe » qui fait partie de la série « La trahison des images ». Une invitation au voyage à la recherche de la réalité qui se cache derrière le réel, celui des images, celui des mots. Si l'on n'a pas la foi, la réponse à ce qui se cache derrière ce que nous appelons le réel est simple : rien ! le néant. Si l'on a la foi, la réponse est simple : Dieu (ce que l'on appelle Dieu), alors que l'image de Dieu et le mot Dieu ne sont pas Dieu. On retrouve ici le proverbe chinois : « Lorsque le sage montre la lune, l'imbécile regarde le doigt ! » Il faut

aller « Plus outre ! » Et si l'on sait qu'il y a quelque chose « Plus outre ! » : quelle aventure !

Au début, le figuratif se maintient dans la généalogie de la peinture occidentale, puis viennent les surréalistes comme Max Ernst, les cubistes, etc. qui brouillent les cartes entre le figuratif et le non figuratif. Ce que j'appelle expression de la vie dans la peinture c'est lorsque l'âme du créateur transparait dans l'œuvre. Pour que cela arrive il faut, en principe, que le peintre ait conscience d'avoir une âme, et, surtout, qu'il soit techniquement capable d'en projeter la présence dans son travail. Comme, par exemple Marcel Duchamp dans son tableau « Jeune homme triste dans un train » (1911-1912) où l'on ne voit guère le jeune homme (un autoportrait sans visage... peut-être) tout en percevant la tristesse de l'homme et le mouvement du train. Par « âme » j'entends cet aspect mystérieux *d'homo sapiens* qui transparait sur son visage selon l'expression qui l'anime et dont l'artiste est capable de percevoir les nuances sur le visage de son prochain. Les cinq indices du mystère d'un être sont son sourire, son regard, ses mouvements, sa voix, et son toucher. Son toucher est son mystère le plus intime, il est un indicateur de l'amour, et de la foi (Luc ; 8, 45 : « Jésus demanda : Qui m'a touché ? » Voir aussi : Matthieu 9 ; 20,22).

Je suis certain qu'il y eut un bon nombre de peintres bons chrétiens qui furent de mauvais peintres (les églises regorgent de tableaux bien-pensants qui sont des croutes). Mais il arrive qu'un peintre au talent exceptionnel comme le Crétois El Greco et le Néerlandais Rembrandt aient une foi sublime qui leur permet de créer des œuvres extraordinaires où le corps du personnage montre son âme. Il est certain qu'il y eut, qu'il y a et qu'il y aura des peintres et des créateurs inconscients de l'existence de leur âme qui ont su, saurons et savent en projeter la présence dans leur travail. La création artistique, quelle qu'en soit la forme, est une opération mystérieuse qu'aucun dogmatisme ne peut contrôler. Botticelli (1445-1510), qui vivait en des temps où le judéo-christianisme

dogmatique était dominant et dominateur, a brûlé quelques-uns de ses nus lorsqu'à Florence il a suivi pendant quelques années (1494-1498) les délires de l'État théocratique du moine dominicain Savonarole. Malheureusement, la crise passée il cessa de peindre, à l'exception, peut-être, de quelques tableaux d'édification religieuse. Son contemporain, et comme lui, élève de l'atelier de Verrocchio, Léonard de Vinci, n'eut pas le même problème. Homosexuel connu dans une ville où l'homosexualité masculine était courante, bien que réprimée, il avait quitté Florence avant que Savonarole n'y eût pris le pouvoir. Léonard de Vinci est un des peintres de l'histoire de la peinture qui a su le mieux peindre le mystère de ses sujets : portraits, plantes, animaux (le cheval). Il suffit pour s'en convaincre de voir le nombre de visiteurs qui s'attroupent au Musée du Louvres devant le portrait de Mona Lisa. Ou encore la liste ininterrompue des visiteurs de « La Cène » (1496-1498) à *Santa Maria delle Grazie* à Milan. Seul Rembrandt a eu le génie de se mesurer avec ce chef d'œuvre en en créant un autre, aussi fascinant que son modèle : « Le Mariage de Samson » (1638). Ce dialogue de géants par œuvres interposées est une des joies de la vie.

Je l'avoue, l'art du portrait me fascine, j'y vois défiler *homo sapiens* dans tous ses états, dans l'infini de ses possibles : ses triomphes, ses décadences, ses renaissances... le temps qui passe et cet éternel retour ni tout à fait le même ni tout à fait autre. Regardez ces images de crucifixion dans le temps et dans l'espace : pendant des siècles l'iconographie est presque immuable, mais si les peintres font parfois un effort pour habiller la Vierge, Jean, Simon de Cyrène ou Joseph d'Arimatee, et Marie-Madeleine de drapés qui semblent d'époque, les autres personnages, en particulier les soldats romains portent les uniformes, armes et armures contemporains aux *homo sapiens* soldats européens des XIVe, XVe et XVIe siècles ; dès le XVIIe siècle, et même un peu avant, on perçoit un effort pour donner aux soldats des tenues conformes à leur temps, l'effort est très net chez Nicolas Poussin, qui passa une grande partie de sa vie à Rome. Ce changement est probablement dû au fait que dès la fin du XVe siècle,

les papes font à Rome des fouilles archéologiques qui mettent à jour les œuvres grecques et romaines. De plus, lors du concile de Florence en 1439, une importante délégation grecque apporte les textes oubliés de Platon, d'Aristote... ainsi que les livres d'Hermès Trismégiste qui sont une sorte de transition entre des éléments des croyances égyptiennes, le platonisme et le judéo-christianisme. Une pensée que l'on peut qualifier de néoplatonicienne née du côtoiement des cultures de la Grèce et de l'Orient aux 1ers siècles de notre ère, voire plus tôt, dans les villes d'Alexandrie et de Tarse (ville gréco-romaine, aujourd'hui en Turquie, où le juif saint Paul est né). Parmi la délégation grecque de 1439, un philosophe connu sous le nom de Pléton créera une académie à Florence et enseignera un néoplatonisme mystique avec des éléments de « magie » orientale. La pensée de la Renaissance naîtra largement de cet engouement florentin pour les idées de Pléton, y compris les cartes divinatoires du tarot et toutes sortes de pratiques « magiques » : amulettes, envoutements... et poisons. Outre l'invention de la perspective par Brunelleschi vers 1415 et Léon Battista Alberti (1435), ces idées philosophiques auront sur la peinture une influence certaine qui créera une esthétique particulière, et notamment celle du caractère androgyne du beau. En effet, chez Platon, le premier être est mythiquement décrit comme un androgyne — en fait, des êtres dédoublés : femelle-femelle ; femelle-mâle ; mâle-mâle ; et mâle-femelle : ces êtres trop forts risquent de détrôner Zeus qui les coupe en deux, et depuis les deux moitiés cherchent à se réunir. Le mythe grec justifie donc l'homosexualité. À cela s'ajoute la mystique juive très étudiée par les platoniciens de Florence. On lit dans le *Zohar* : « Toute forme dans laquelle on ne trouve pas le principe mâle et le principe femelle n'est pas une forme supérieure et complète ».

Chez Léonard de Vinci et son école, il en résultera une esthétique figurative à l'androgyne plus ou moins prononcée selon les élèves maniéristes du maître. Chez un autre peintre, Raphael, cette esthétique n'est plus dominante, puis elle disparaîtra presque totalement, notamment chez les peintres hollandais du Siècle d'or...

pour faire un retour en Angleterre chez certains pré-raphaéliques, souvent homosexuels. Aujourd'hui, il existe un courant artistique de peintres homosexuels peut-être plus encore explicite que certaines œuvres de Léonard de Vinci ou du Caravage. C'est le cas de Francis Bacon (1909-1992), par exemple. Ses œuvres figuratives sont d'une esthétique puissante, et horrifique pour qui n'a pas le goût d'une forme particulièrement épicée de la dépravation dont *homo sapiens* est capable. C'est comme si Francis Bacon laissait parler en lui par accident, par hasard, un de ces esprits malins dont parlent les Évangiles : son figuratif se charge d'images inconscientes et démoniaques. Pour moi, ses tableaux sentent les fêtes alcoolisées des vestiaires pour hommes et les slips sales. À l'inverse, une œuvre comme celle de David Hockney (né en 1937), tout aussi sexuellement explicite, voire davantage sur certaines toiles, est très diversifiée et subtile, notamment dans ses paysages. Pourtant, en 2017, j'ai vu à Venise une exposition de plusieurs dizaines de portraits peints par David Hockney lors de son séjour aux États-Unis. Ces portraits m'ont mis le moral à zéro. Ces personnages n'étaient que des images, aucune lueur d'intelligence, de sensibilité, de vie, mais un vide sidérant. Ces visages avaient la même subtilité que les boîtes de soupe Campbell d'Andy Warhol. Ils m'ont rappelé une remarque faite par le couturier Paul Poiret lors d'une visite à New York où il se dit frappé par le vide des regards dans New York (« En habillant l'époque », Grasset, 1930, p. 220). Je veux bien admettre que Paul Poiret ne soit pas toujours un observateur très profond, ni même intelligent. Mais, comparés aux portraits de la Renaissance, et jusqu'aux impressionnistes et même à Francis Bacon, les visages peints par Hockney étaient effrayants par le vide qu'ils exprimaient. Ce n'était pas une question de beauté, ou de naïve arrogance comme chez le douanier Rousseau, mais, en quelque sorte, la rupture avec cette idée que le peintre veut dire quelque chose en peignant le portrait d'un être humain, parce que cet être humain exprime quelque chose ou permet au peintre d'exprimer quelque chose, même si ce quelque chose est démoniaque comme chez Francis Bacon (1909-1992). Les personnes fréquentées par David Hockney

n'exprimaient rien, pas même le cauchemar d'Orwell « Je suis joliment content d'être un bêta... », car il n'y avait ni bonheur, ni malheur, ni rien. S'il faut en dire quelque chose, et il est difficile de dire quelque chose de rien, on dira qu'ils étaient des consommateurs banalisés devenus objets de consommation courante. Un peu comme les zombies de certains films d'horreur, version *soft* car ce qu'ils avaient de terrifiant, ce n'était pas ce côté grandguignolesque des séries B. Non ! c'était le vide. La laideur du vide. Dans mon angoisse née de la collision de ces portraits contemporains avec ceux que je venais de voir dans les salles du musée des Offices et du palais Pitti, je me demandais comment avons-nous pu en arriver là ? Je ne parle pas ici de la peinture en tant que telle, mais de la perception des visages par le peintre, et de leurs expressions...

Dans mille ans, s'il y a toujours des *homo sapiens* capables d'admirer une œuvre d'art ; les portraits, de la Renaissance aux impressionnistes, seront considérés comme des œuvres d'art au sens où ils expriment quelque chose du mystère de l'humain : son charme, sa beauté, son ébriété joyeuse ou triste, sa colère, son désir, son rêve, son intelligence, sa fragilité, son orgueil, sa sottise, sa dépravation, etc., etc. De plus, ces portraits auront un intérêt historique comme documents montrant *homo sapiens* dans son temps et selon ses apparences corporelles, ses vêtements, ses âges, la révélation de ses personnalités hypothétiques, etc. Mais que pourra-t-on penser des portraits en bleu ciel de David Hockney que j'ai vus à Venise (à l'*Academia*, je crois) en 2017 ? Tous différents, mais chacun aussi vide que l'autre. Alors que Léonard de Vinci nous initie au mystère de l'être, David Hockney nous en montre l'uniforme vacuité : un monde déserté par la Grâce. Je prends l'exemple de deux peintres notoirement homosexuels pour montrer que l'homosexualité n'a rien à voir avec notre affaire. Que s'est-il passé entre le XVe siècle et le début du XXIe en Occident ?

Celui qui pose cette question n'est pas un spécialiste de l'histoire de l'art ou un expert en quoi que ce soit, mais un simple écrivain. Un

homme qui a eu une vie d'aventures, de passions, de réussites et d'échecs, un homme qui a pris des risques et a survécu et dont le but essentiel était, par une intensité de vie, de devenir digne d'être un écrivain, car les mots étaient sa passion, mais pour que les mots se remplissent d'images et de sens, il lui fallait vivre au plus fort de ses capacités ; et si possible, survivre aux épreuves inévitables. Et faire entrer tant de visages bouleversants dans sa mémoire : les portraits peints par les artistes, les visages des vivants, des vivantes... ceux des morts. On peut considérer ces quelques lignes comme un manifeste poétique... pas au sens technique du terme, mais dans cette dimension spirituelle qui fait la force poétique de l'écriture et de la parole. Pour moi, être écrivain ce n'est pas nécessairement écrire des histoires, c'est recevoir l'honneur de devenir l'oiseau qui se pose sur l'épaule de qui le lit et de murmurer à son oreille. Comme un merle ivre de raisins fermentés, je voudrais savoir verser l'ivresse des mots. J'annonce un monde nouveau avec les moyens qui me sont donnés. Car je ne crois pas à la décadence, celle des élites, oui, celle des peuples, non. À l'exception, peut-être, de l'Islam dont certaines élites perçoivent que cette religion est une impasse, mais en profitent pour contrôler les masses, alors que les peuples sombrent dans un fanatisme désespéré et désespérant.

Alors, que s'est-il passé entre la fin du XIVe siècle et le début du XXIe en Occident ? Si l'on s'en tient à nos portraits, sommes-nous devenus plus cons ? Certainement pas ! et bien des choses statistiquement indubitables prouvent qu'il n'en est rien. Ça s'est passé ailleurs. Jusqu'à la première moitié du XXe siècle, les peintres nous ont tendu un miroir à travers lequel nous pouvions percevoir l'air du temps. Quelque chose qui évoque ce que les philosophes appellent « une conception du monde » et même un peu plus que cela lorsque le peintre en plus de son talent possède une dimension spirituelle. De là notre fascination pour ces œuvres à la fois introverties (c'est la vision de l'artiste) et extroverties (cela est vu ici et maintenant). En ce sens aucun tableau n'est véritablement figuratif au sens mécanique du terme, car le sujet représenté est

figuré par un sujet qui est porteur de tout un univers, le sien et celui de son temps qui, lui-même, a sa propre généalogie. Cela ressemble aux observations de la physique quantique, où les physiciens constatent que l'observateur interfère avec les mouvements des particules observées. Alors ! Que s'est-il passé ?

Plus de choses en quelques siècles d'histoire occidentale qu'en cinq mille ans d'histoire égyptienne. Dans la peinture, après les Grecs, on commence dès l'époque romaine par imiter les icônes de l'Orient, puis assez tard vers les XIIIe et XIVe siècles, une individualisation personnalisée des visages se développe, pour aboutir à la devise de la Renaissance « L'homme est la mesure de toute chose » qu'il faut prendre, avec Socrate, au sens d'un triomphe de la raison dans sa recherche de la vérité, plus qu'au sens d'un relativisme culturel prôné par les sophistes grecs. Et c'est là que va se faire la rupture entre ce que l'on peut appeler la peinture traditionnelle qui croit en une transcendance, car elle pense que l'image a quelque chose à dire alors que la peinture, et plus généralement l'art contemporain, rejette toute transcendance dans le sens où l'art n'est plus que l'expression d'un individu qui « peint ses paysages intérieurs » (Bram van Velde). On peut aimer, il peut y avoir des réussites, mais on n'assiste plus qu'au triomphe ou à l'échec de l'expression des ego, des moi et super-moi. On est passé, en gros, de Socrate le chasseur de la vérité au sophiste Ponce Pilate qui répond au Christ : « Qu'est-ce que la vérité ? » puis se lave les mains. En peinture, ce triomphe des sophistes permet un glissement vers toutes les impostures dans un système où la peinture est devenue un placement pour gens fortunés, et les peintres à succès des marginaux menant une vie d'extravagances « déjantées » (le mot est à la mode). La valeur des œuvres n'est plus dans la recherche d'une transcendance socratique (le bien, le bon, le beau, la vertu – au sens grec du terme et non chrétien) même païenne et matérialiste comme chez Picasso, mais dans un engouement des gens fortunés pour tel ou tel peintre proclamé talentueux, voire génial, en raison du prix de ses œuvres (je ne parle pas des œuvres anciennes). Cette

révolution mercantile, parallèle à celle de la haute couture, qui a changé la nature de la peinture est relativement récente. L'œuvre d'art contemporaine est essentiellement au service de l'ego de son créateur et de son spéculateur : « Moi d'abord, car Dieu est mort ! »

Cette révolution commence pas à pas après la Seconde Guerre mondiale, lorsque, pour échapper aux nazis, l'avant-garde de la peinture européenne s'est réfugiée aux États-Unis, et plus particulièrement à New York, où elle fait école. Pendant son long séjour en Europe avant-guerre, la collectionneuse, découvreuse de talents, et grande amoureuse, Peggy Guggenheim avait constitué une importante collection d'art moderne des plus grands talents européens de la période de transition entre l'art figuratif et l'art abstrait : Picasso, Max Ernst, Miro, Kandinsky, Klee, Tanguy, Marcel Duchamp, André Deutsch, etc., etc. Ils ont servi de base et de point d'envol à l'art contemporain américain, dont la capitale New York a supplanté Paris. La civilisation étatsunienne est avant tout fondée sur le capitalisme, il était donc logique que la peinture tombât dans son escarcelle. La conception de la peinture qu'avait Peggy Guggenheim (1898-1979), bien qu'elle soit la fille d'un riche banquier new-yorkais, était une conception européenne et même parisienne, le Paris du quartier de Montparnasse qui était le rendez-vous des artistes du monde entier, mais surtout des Européens. On le voit dans ses goûts (champagne), ses choix de résidences (elle finit sa vie à Venise), et même dans le choix de ses nombreux amants. Bien qu'en femme d'affaires, plus ou moins avisée, elle regrette d'avoir donné ses Pollock. Dans son autobiographie, riche d'enseignement et de remarques judicieuses sur son époque, elle décrit avec acuité la révolution mercantile de la peinture : « Mais la pire erreur fut de donner dix-huit Pollock. Néanmoins, je me console en songeant que j'ai été incroyablement chanceuse d'avoir pu acheter ma merveilleuse collection en des temps où les prix étaient encore normaux, c'est-à-dire avant que l'ensemble du marché des tableaux tourne à l'investissement mercantile » (p.317, « Out of this century, confession of an art addict » édité par André Deutsch, 2005).

En dépit du pandémonium narcissique de notre époque, il faut regarder les œuvres des peintres contemporains, ce sont des exercices de la vision extérieure et intérieure. Outre la question extérieure à la création artistique qu'est la marchandisation extravagante de certaines œuvres (contre laquelle le *street art* est une saine réaction), la question qui se pose est celle de l'absence de référent : qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça veut **me** dire ? Qu'ai-je gagné à voir cela ? La peinture de Miro correspond à une des définitions que René Char donne de la poésie : « Une énigme qui engendre la joie » (« Sous ma casquette amarante »), mais j'avoue ma confusion face à bon nombre d'œuvres contemporaines dont le prix autant que le sens me semblent extravagants. Une des raisons de mon trouble est peut-être ce qui suit : alors que le maniérisme, auquel aboutira l'école de Léonard de Vinci, est issu du courant de pensée néoplatonicien qui marque la peinture de la Renaissance jusqu'à celle du milieu du XXe siècle ; par contre, le courant esthétique *gay* ou hétérosexuel de l'époque contemporaine est issu de la philosophie de la déconstruction qui a marqué la seconde moitié du XXe siècle, et continue sur sa lancée.

## Chapitre 3

Alors que le néoplatonisme de la pensée occidentale peut être défini sans trop de risque d'erreur comme une pensée de recherche de la vérité, en s'appuyant selon Socrate sur les valeurs du bien, du beau, du bon et du vertueux ; la philosophie contemporaine de la déconstruction est difficile à définir en raison de sa nature même. Elle est un questionnement critique, non seulement de toutes les valeurs, mais du langage considéré comme inadéquat à dire ce qu'il voudrait dire. Même si elle a une origine plus lointaine (Nietzsche) on voit que cette philosophie est née de penseurs qui n'avaient aucune responsabilité réelle dans le domaine de l'action dans le monde : des gens qui pouvaient se permettre d'ignorer « le principe de réalité ». Ce que l'on appelle des intellectuels français. C'est-à-dire des gens frustrés par un système qui les valorise de façon abstraite tout en leur interdisant d'accéder à l'action dans les domaines de la politique, des créations scientifiques et techniques ou de l'économie, qui sont les domaines qui font le monde d'aujourd'hui. Par force, ces intellectuels dont l'intelligence est indiscutable, souvent enseignants – le métier d'enseignant est une façon de rester jeune et d'aller à l'école, deviennent des rentiers de l'inaction pour lesquels la production d'idées critiques tient lieu d'actions sans obligations, et de rémunérations plus ou moins modestes. Certes, il y a des exceptions, des Résistants, les plus connues aujourd'hui sont Alain Finkelkraut, Michel Onfray, Pascal Bruckner et Éric Zemmour.

Comme tout le monde, les intellectuels français font des enfants qui souventfois ont la particularité de devenir des diplômés de l'École Nationale d'Administration, des journalistes, des juges ou des artistes. Ils sont « progressistes » donc autovalorisés et valorisés par l'air du temps parce qu'ils déconstruisent. Certes, la déconstruction a permis au monde occidental de pousser aux extrêmes la critique de ses valeurs et de ses idées en général. Cette critique de soi a ses avantages, elle s'inscrit d'ailleurs dans une longue tradition de pensée critique en Occident. Elle a eu aussi des effets pervers en

détruisant les fondements de la pensée occidentale en tant que civilisation de la raison. Une raison qui s'exprimait par le verbe suivant les règles de la raison.

Que des professionnels de la philosophie et des sciences humaines écrivent des livres semi-confidentiels faisant la critique de tout et du reste, comme Pierre Bourdieu, ne prend de l'importance que si la pensée de la déconstruction devient une sorte d'idéologie diffuse qui infuse dans l'air du temps : à travers les articles de presse, les scénarios de films, les pièces de théâtre, les émissions de télévision, les enseignements primaires et secondaires, les écoles professionnelles et les universités. Nous en sommes là depuis un demi-siècle environ. Toute la question est de savoir si nous allons réagir, en usant d'une pensée réactionnaire, ou si nous allons consentir à notre propre destruction.

Que la déconstruction soit une pensée philosophique de la critique de tout, de la mise en doute de tout par un perpétuel questionnement de l'inadéquation du langage considéré comme porteur d'une sorte de totalitarisme exprimé par essence par son locuteur (d'où l'illégitimité de son existence et de sa parole)... c'est un peu fort, mais pourquoi pas ! On peut considérer cette philosophie comme une occasion de déployer l'intelligence tous azimuts d'*homo sapiens*. Mais il y a un prix à payer : lorsqu'elle devient pensée dominante, la déconstruction cesse d'être une critique minoritaire et osée, parfois fertile. Elle devient une idéologie qui n'est plus attachée à la raison, elle prend la forme de la banalité d'un ricanement destructeur. Toute pensée repose sur un point de départ, sa branche sur l'arbre de la raison d'*homo sapiens*. Il est sain d'essayer de quitter sa branche pour monter plus haut, il est fou de commencer à scier la branche sur laquelle on est assis. De plus, la déconstruction ne s'est pas appliquée à la remise en question de **toutes** les pensées, de **toutes** les idéologies, de **tous** les langages (elle n'a pas réussi à s'attaquer aux mathématiques, aux lois de la physique et de la chimie, qui ont poursuivi leurs routes, fondées sur

les autocritiques constructives de leurs savoirs)... non ! La déconstruction est devenue une idéologie de destruction de la civilisation occidentale qu'elle a rendue illégitime à ses élites et aux yeux des autres cultures et civilisations. Celles reconnues comme telles : Inde, Chine, Islam, etc. ; ou, plus modestement, celles formées de simples groupes à caractère tribal plus ou moins marqué. Cela va des Sioux des plaines aux groupes LGBT en passant par les végétariens qui combattent les viandardes. Ne plus être philosophiquement légitime c'est ne plus avoir le droit d'exister. De la même façon que le marxisme est autre chose que l'idéologie meurtrière qui aurait fait quelque 100 millions de morts dans le monde (on discute encore sur les chiffres, mais ils sont énormes) ; on peut admettre que la déconstruction soit autre chose que l'idéologie de destruction de la civilisation occidentale en la désarmant face aux totalitarismes armés, ou par un retour aux tribalismes les plus destructeurs. Toutefois, il faut juger de l'arbre à ses fruits. Les fruits de la déconstruction et du marxisme sont amers et toxiques.

À partir du moment où la vérité, la beauté, la justice, la vertu, ne sont plus les buts de la pensée philosophique, seuls les rapports de force et la volonté du moi disent le vrai. Le fait que tous ces termes (vérité, beauté, etc.) soient expansifs est ici secondaire : la vertu grecque n'est pas la *virtu* romaine ni la vertu chrétienne, mais elles ont servi de référence. Ce qui ici importe est le fait que dans les systèmes philosophiques de la tradition platonicienne, les rapports de force ou d'indifférence n'étaient pas les seuls régulateurs des rapports humains. Ils ne l'étaient pas plus que la seule volonté du moi. Déjà chez les Grecs les Érinyes châtent la démesure. À partir du moment où la philosophie de la déconstruction annonce la mort de la raison en raison de l'inadéquation du langage (totalitaire par définition puisqu'il sert à l'expression de la domination des dominants), il n'y a plus de dialogue possible, seuls les rapports de

force entre les individus, représentant eux-mêmes ou une tribu quelconque, disent le vrai du moment. Nous sommes dans la situation du Christ devant Ponce Pilate qui s'exclame « Qu'est-ce que la vérité ? » ; puis, devant l'énigme de sa question, le gouverneur romain cède devant la foule qui réclame la mort. Lorsque Pilate se lave les mains, il ne cherche plus à imposer la vérité rationnelle à laquelle il croit : le Christ est innocent ! Pour protéger sa carrière, il se soumet au rapport de force du moment : pas d'embrouilles avec les juifs religieux !

Le silence, le sacrifice, l'invective, l'indifférence, la soumission ou le combat remplacent le débat d'idées à la recherche de la vérité. Un des aspects les plus pervers de la déconstruction fut de substituer la notion de victime à celle de vérité. Il y a là un tour de passe-passe singulier. Sur ce point, il faut citer cette phrase ignoble de Jean-Paul Sartre dans la préface qu'il écrivit en 1961 pour le livre de Franz Fanon "Les damnés de la terre". Il parle de la guerre d'Algérie : « Abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre ». On voit aujourd'hui où ces « hommes libres » ont conduit l'Algérie. Je reste confondu devant une telle capacité idéologique de corruption des valeurs. Elle a tétanisé l'intelligence française en déconsidérant la parole de qui n'appartient pas aux groupes des victimes. Seuls les LGBT ont le droit de parler des LGBT et de la légitimité de leurs demandes, qui sont des ordres ; seuls les Noirs ont le droit de parler des Noirs, etc. ; seuls les musulmans ont le droit... etc., etc. Quant aux Occidentaux blancs, ils n'ont que le droit de se taire, car leur parole est, évidemment, celle de l'oppression. On est entré dans une version hypocrite de la glorieuse révolution culturelle chinoise... dont on connaît les résultats catastrophiques. Les élites chinoises ont eu la ressource historique et

culturelle de balayer cette monstruosité idéologique. Pour l'instant il ne semble pas que les élites européennes aient pris conscience du danger, on a même parfois l'impression qu'elles y trouvent quelque intérêt... une sorte de délectation morose : « Pas de couilles, pas d'embrouilles », les Ponce Pilate sont au pouvoir. Ce sont les peuples qui risquent de prendre les choses en main. S'ils le font, il y aura des dégâts.

Si la déconstruction devait rester fidèle à son principe d'hypercritique, le discours de la victime devrait n'avoir pas plus de légitimité qu'un autre discours puisque le langage est condamné à manquer sa cible, si cible il peut avoir. On peut toujours faire la critique de la critique... lorsque l'intelligence devient folle elle n'a plus d'objet et l'on en vient à l'idée que « rien n'est dans rien et réciproquement ». On peut donc rire de tout, des dominants et des dominés, sans se prendre au sérieux. C'est ce que faisait, et fait, un hebdomadaire comme **Charlie Hebdo** qui, pour rire, prenait au sérieux la déconstruction philosophique du langage en combinant textes et dessins. Ces ennemis inconditionnels de tout penser correct ont payé le prix de leur liberté philosophique dont ils avaient fait une pratique journalistique. Certes, on pouvait aimer ou ne pas aimer la vulgarité de certaines œuvres. Mais se moquer du sacré, n'est-ce pas encore une façon de le prendre au sérieux ? Depuis le Moyen-âge, les artistes et les peuples de l'Europe se moquent des hypocrisies et des excès religieux : moines paillards, prêtres fornicateurs, voire pédophiles. Toutefois, les gens de Charlie Hebdo sont aussi des martyrs de la liberté de notre temps. La preuve, la gauche les déteste tout en faisant semblant de les défendre ; la droite ne les aime pas ; et les musulmans ont produit des « extrémistes » pour les massacrer. Massacrer de doux rêveurs qui riaient de tout est un crime impardonnable.

Il ne faut jamais oublier que le judéo-christianisme est la pensée souterraine et permanente de l'Occident. Le fonds du judéo-

christianisme est la critique des dominants ; avec cette idée, perverse si elle devient une idéologie, que les dominés, les victimes, sont, de par leur statut de victimes, l'expression du vrai. Affirmation que l'on chercherait en vain dans les Évangiles ou les Actes des Apôtres, révolutionnaires et conservateurs à la fois. Dans le christianisme, on trouve, tout au plus, l'idée que « les pauvres », en raison de leur situation, sont plus perméables au message évangélique.

Devenue une idéologie, une véritable osmose a mêlé la déconstruction au judéo-christianisme pour prôner la destruction de l'Occident, porteur de tous les péchés du monde, face à ses victimes porteuses de toutes les rédemptions. Il y a, là, une de ces alliances contre nature dont l'histoire est coutumière, par exemple le pacte germano-soviétique de 1939. À titre d'illustration plus modeste, il est intéressant de noter que le journal français qui porte au plus haut les valeurs de l'idéologie de la déconstruction (de gauche) est le journal « **Le Monde** », qui, à l'origine, était un journal chrétien-démocrate. Si l'islamo-gauchisme devait un jour l'emporter en France, Le Monde et ses journalistes ainsi que les homosexuels du journal « Libération » seraient parmi les premières victimes de ce totalitarisme ancien et nouveau. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé en Iran où la gauche progressiste avait fait alliance avec les ayatollahs contre le régime du Shah. Sitôt au pouvoir les ayatollahs ont éliminé les gens de gauche. Tous les totalitarismes ont leurs « idiots utiles ».

C'est dans le domaine des arts plastiques qu'en plus de la philosophie, la déconstruction a eu des effets visibles à l'œil nu. Pendant plusieurs siècles, l'Occident artistique a été dominé par les idées du vrai, du beau, du bien et du vertueux, issues du platonisme, mais entrées sans effraction dans le judéo-christianisme pour dominer la production iconique occidentale. Le peintre était au service du sujet, religieux pour commencer (souvent, les œuvres n'étaient pas signées), puis mythologique, puis à la gloire des dominants, puis montrant le peuple dans ses vices et ses vertus, la beauté du corps humain (surtout féminin), enfin les paysages et un

peu tout. Le modèle qui sera idéalisé par les siècles est celui du peintre grec Apelle qui dit-on avait peint des raisins si vivants « que les oiseaux venaient les picorer ». Un grand nombre de peintres jusqu'au milieu du XXe siècle ont pu être qualifiés de « nouveaux Apelle », une tradition qui d'ailleurs n'est pas morte comme on le voit dans les portraits de Jean Olivier Hucleux (1923-2012). La loi du figuratif n'empêcha jamais les variations de styles et Thucydide (née vers 435 av. J.-C.) remarque en son temps que « Dans les arts, ce qui est le plus récent est toujours préféré ». On voit à quel point nous avons changé de monde si l'on tente d'appliquer cette opinion du Ve siècle av. J.-C. à notre époque où l'art contemporain n'est pas nécessairement préféré, hormis par une minorité fortunée qui en a fait un placement financier. Le grand public, quant à lui, admire toujours Mona Lisa.

Quand on regarde les œuvres iconiques accumulées par les siècles, c'est d'abord une aventure magnifique... . On constate aussi que la rupture avec le figuratif fut progressive et n'est devenue absolue, pour un temps, qu'avec le triomphe de la photographie et du film, joints à l'idéologie de la déconstruction qui aujourd'hui lentement agonise. Il est essentiel de veiller à ce que sa mort ne soit pas la naissance d'un totalitarisme ancien, ou nouveau.

La rupture avec le figuratif fut un processus complexe où il est plus que probable que les deux guerres mondiales, qui ont abattu l'Europe, ont joué leur rôle en concomitance avec ce qu'il est convenu d'appeler « la révolution industrielle » et ses suites : la puissance d'action sur la nature (photographie, cinéma, industrie, architecture, etc.), en bien et en mal ; et pour finir : le triomphe du capital financier, l'argent devenu le critère premier de toute réussite. De plus, les artistes occidentaux ne pouvaient plus regarder et montrer le monde de la même façon après les horreurs de la Grande Guerre, suivies par Auschwitz. La Grande Guerre, Auschwitz, le massacre de Nankin sont les mortels cadeaux que l'Allemagne et le Japon firent à l'Europe et au monde.

À partir du moment où l'œuvre d'art n'a plus pour référent le vrai, le beau, le bien et le vertueux mis en pièces par la philosophie de la déconstruction, et quelles que soient les définitions que l'on donne à ces termes exprimant des valeurs, l'artiste est seul juge du statut artistique de l'œuvre : il n'a pas d'autre référent que lui-même. On entre dans le monde contemporain où ego consommateur est seul maître, le monde du tout à l'égo, où la manipulation des ego est reine. Dieu est mort et narcissisme se noie dans son image publicitaire. Ce que Marcel Duchamp a exprimé avec humour dans ses *ready-mades* (notamment un urinoir), a perdu son humour pour devenir le règne du n'importe quoi, comme on peut le voir de façon spectaculaire dans les défilés de prêt-à-porter où s'exprime une idéologie *gay* à prétention totalitaire. Le n'importe quoi n'est pas rien. Le meilleur y côtoie le pire ou le rien. Le simplement décoratif y côtoie le génie, et nul ne peut dire en certitude quoi est quoi. Il faut « laisser du temps au temps » ; mais précisément, le temps nous manque et l'immédiat nous domine. Nous vivons des temps étranges où l'ego transitoire tend à devenir la mesure de tout, comme un renversement de sens de la devise de la Renaissance « L'homme est la mesure de toute chose », l'homme vitruvien de Léonard de Vinci dont la raison se mesurait au cosmos regarde aujourd'hui son nombril et son pénis et « se trouve fort dépourvu lorsque l'hiver de l'esprit est venu ».

Prenons l'exemple de Jackson Pollock (1912-1956). Un cas fascinant en raison de ses ambivalences. Pour son temps, Peggy Guggenheim peut être considérée non seulement comme une experte en art moderne et contemporain, mais également comme la collectionneuse qui lança Pollock. Dans sa galerie new-yorkaise « *Art of This Century* », elle lui offrit de 1943 à 1947 son premier contrat d'artiste-peintre. Néanmoins, elle affirme dans ses mémoires : « Il me fut toujours difficile d'admettre la grandeur de Pollock » (opus cité, p.343). Il faut dire que Pollock était un personnage passablement dérangé, selon certains spécialistes il était bipolaire. Alors qu'Antoine

Blondin est « un buveur qui écrit » dont les ivresses sont aimables, et les écrits à la fois profonds et délicieux d'humour triste. Pollock est un buveur qui peint dont les ivresses sont détestables, et les tableaux dérangeants. Il avait « le vin mauvais » (probablement du bourbon, gin, etc.), il en mourra au volant avec une de ses deux passagères dans un accident d'automobile, le 11 août 1956. « Le plus grand peintre américain » selon certains ; pas grand-chose selon d'autres, une minorité. Je n'entrerais pas dans ce débat : on aime ou on n'aime pas. Georges Pompidou, un homme admirable à bien des égards dont Jean Olivier Hucleux fit le portrait, admirait Pollock et l'art contemporain en général. Le portrait peint par Hucleux est hyperréaliste : l'intelligence et l'humanité de Georges Pompidou y transparaît, alors qu'il est difficile de dire ce qui transparaît dans la peinture de Pollock : une vision, le chaos, l'ivresse ? Mais mon problème est tout autre ! Pour moi, Jackson Pollock est le symbole de la fin d'une époque : la nôtre. Celle d'une régression du religieux où les chamans noirs l'ont emporté sur les chamans blancs.

Lorsque la raison perd son humanité, la porte est ouverte à toutes les formes de pensées tribales et magiques. Il y a dans l'acte de peindre de Pollock une dimension que j'appelle celle d'un chamanisme moderne, une transe. On sait que les peuples dont la culture est marquée par un lointain ou proche passé chamanistique ont tendance à l'alcoolisme (les Russes, les Anglais...). Peut-être comme substitut aux anciennes visions ? On sait que Pollock a été marqué par des éléments des cultures amérindiennes : les « arts premiers » de l'Amérique du Nord. Je parle à son propos de chamanisme moderne au sens où il y a dans son œuvre des éléments propres aux chamanismes anciens. La différence est que les chamans traditionnels ont une référence religieuse ou spirituelle : ils rencontrent dans leur voyage une entité quelconque, mauvaise ou bonne. Le voyage est provoqué par une transe ou/et l'usage d'un hallucinogène. Ils s'en réfèrent donc à quelque chose extérieur à leur ego qu'ils peuvent mettre au service de leur ego. Si Pollock se réfère à quelque chose extérieure à son ego c'est le pur acte de peindre :

« Je peins donc je suis ». Il l'explique assez bien dans *My Painting* (une interview publiée en 1999 conservée au *Museum of Modern Art*, ISBN 978-0-87070-037-8) : « Sur le plancher, je suis plus à mon aise. Je me sens plus près, plus un élément de la peinture parce que cela me permet de marcher tout autour, travailler à partir des quatre côtés et être littéralement *dans* la peinture ». **Qui est dans la peinture ?** pas l'entité qui guide le chaman, mais Jackson Pollock en personne qui est simultanément le chaman et l'entité. On peut aussi citer dans la même veine : « C'est seulement si je perds contact avec le tableau que le résultat est désordonné. Autrement, c'est l'harmonie pure, un échange facile entre ce que je donne et ce que je prends et le tableau vient bien. » L'art est ainsi devenu un solipsisme où ego s'enferme en lui-même, et l'idée même d'un au-delà de soi n'a pas de sens. Dieu est mort et l'art contemporain l'a enterré. Pourtant, pourtant, il y a dans les propos de Pollock quelque chose qui évoque le mystère de la création que l'on trouve évoqué dans des termes plus ou moins semblables par d'autres créateurs. Matisse par exemple dans ses « Écrits et propos sur l'art » dit qu'il travaille sur le thème jusqu'au « moment où ma main chante d'elle-même » (1972, Collection savoir). Je voudrais aussi citer Miro : dans un film qui lui est consacré, il parle de l'importance du travail concret, mais aussi du fait que « le travail sans travailler est très important ». Tout artiste, tout *homo sapiens* qui fait des efforts quel que soit son art, ou son activité, connaît ces instants de grâce où ce qui est juste vient tout seul et magnifiquement bien. Malheureusement, ou heureusement, qui sait ? Pour en arriver là, il faut avoir beaucoup travaillé... comme une danseuse étoile.

D'où le caractère énigmatique de l'œuvre de Pollock, il est peut-être le dernier grand du XXe siècle. Tel est en tout cas l'avis de Peggy Guggenheim dont l'autobiographie déjà citée, publiée en 1979, contient un grand nombre d'informations factuelles et de jugements clairvoyants sur l'art moderne de son temps. Avant de conclure son récit d'une vie bien remplie, d'autant plus admirable que sa fortune, genre Paris Hilton, etc., pouvait lui permettre de ne rien faire, elle

écrit : « L'art est le miroir de son époque, c'est pourquoi il devait changer du tout au tout alors même que le monde changeait tant et si vite. » Puis, elle ajoute : « Le vingtième siècle a déjà assez produit. Nous ne devrions pas en attendre davantage. » Elle pense que l'esprit de création doit être laissé en jachère pour un temps et : « Les artistes s'efforcent trop de se singulariser. C'est pourquoi nous avons toute cette peinture qui n'est plus de la peinture. » Je ne peux pas résister à l'envie de citer sa conclusion in extenso : « Pour l'instant nous devrions nous contenter de ce que le vingtième siècle a produit – Picasso, Matisse, Mondrian, Kandinsky, Klee, Léger, Braque, Gris, Ernst, Miro, Brancusi, Arp, Giacometti, Lipchitz, Calder, Pevsner, Moore et Pollock. Aujourd'hui c'est le temps de collecter, et non de créer. » (opus cité, p.364, on remarquera le nombre impressionnant d'artistes européens). Quelques pages plus tôt (362,363), elle a expliqué les raisons de son retrait du monde de la création : « Je n'aime pas l'art aujourd'hui, je pense qu'il est allé au diable, c'est le résultat de l'emprise financière. » Ici, Peggy Guggenheim rejoint Albert Camus qui pensait que la puissance de l'art est qu'il « ne se sépare de personne », et c'est bien une des beautés des musées où tout le monde se côtoie en silence. Mais l'art contemporain se sépare de tous, il coûte des fortunes et c'est ce coût qui en fait une œuvre d'art. On l'enferme dans des coffres et des pièces blindées pour en protéger la valeur expansive. Pour un pour cent de la population mondiale, la spéculation a remplacé le mystère de l'expression artistique. L'argent veut tuer l'art, comme il veut dans ses excès tuer le reste.

En effet, en ce qui concerne le rôle néfaste de l'argent sur la création Peggy Guggenheim a mille fois raison, sauf sur un point : la création jamais ne s'arrête et Dieu reconnaîtra les siens ! Personnellement, je vois en Mark Tobey (1890-1976) une sorte de contre-point à l'œuvre de Jackson Pollock (1912-1956) : un chaman blanc qui s'oppose au chaman noir. Certes, tous les deux sont considérés comme des représentants de l'expressionnisme abstrait américain. Une école cosmopolite dans ses influences européennes,

amérindiennes, asiatiques... qui sera partiellement financée et promue par la CIA, un peu de la façon dont *Radio Free Europe* diffusait du jazz, du rock'n'roll, etc., comme propagande anticommuniste.

Cela ne change rien à la valeur intrinsèque de ces styles musicaux et artistiques, mais cela signale le fait que l'expression artistique ne saurait, même si elle le veut, échapper aux nécessités de son temps qui lui servent de tremplins pour aller plus loin quand les artistes en sont capables. On peut trouver à ces utilisations connexes des œuvres artistiques toutes sortes de raisons et explications. Telle n'est pas mon intention, car ces instrumentalisation et usages parallèles me semblent secondaires par rapport à l'activité propre à la création artistique. Il peut y avoir chez les artistes les plus dociles une exception à ce principe, lorsque l'artiste est contraint de suivre des canons imposés par une idéologie spécifique : art nazi, art communiste, art musulman. Je ne place pas l'art judéo-chrétien sur le même plan en raison de sa capacité évolutive qui a marqué l'histoire de l'art en Occident : lorsqu'en 1926 Max Ernst peint « La Vierge corrigeant l'enfant Jésus devant trois témoins » (les trois témoins sont André Breton, Paul Eluard et Max Ernst lui-même), il est dans la provocation et la déconstruction surréaliste, mais il reste dans la tradition de la peinture religieuse occidentale. Il fait du « Charlie Hebdo » avant l'heure. Aucun chrétien fanatique n'est venu égorger Max Ernst mort de sa belle mort, à Paris, le 1<sup>er</sup> avril 1976. Faut-il considérer cette mort un 1<sup>er</sup> avril comme un dernier clin d'œil aux surréalistes ? Un poisson d'avril ! Le poisson : le premier symbole du christianisme.

On sait que les nazis et les communistes considéraient l'art moderne comme un art dégénéré et décadent, encore que jusqu'à la fin des années vingt, les bolcheviques aient encouragé l'art moderne considéré comme une déconstruction de « l'art bourgeois ». C'est Staline, ex-séminariste, qui y mit le holà, pour imposer les « icônes prolétariennes », très proches des figures du national-socialisme. En

ce qui concerne l'art musulman, il est relativement pauvre et répétitif du fait que l'islam est dogmatiquement iconoclaste. Résultat à peine paradoxal, il est possible que des artistes musulmans se trouvent à l'aise avec l'expressionnisme abstrait américain. Ces considérations montrent à quel point le rôle de l'œuvre d'art visuel dans l'expression du mystère qui habite *homo sapiens* est difficile à saisir. On le perçoit de façon particulièrement aigüe à notre époque où les écoles et tendances se multiplient avec des ego surdimensionnés qui veulent de toute force se singulariser, en faisant le contraire de ce que fait le voisin. Comment s'y reconnaître... si l'on n'est pas Dieu !

Je suis tenté de dire à chacun sa méthode, ou son absence de méthode ! Par cette affirmation j'entre dans la logique du tout à l'égo de la déconstruction. Pourquoi pas ? Mais cela ne saurait suffire si l'on a la foi. La foi nous libère du tout à l'égo, ou plus précisément elle met ego au service de ce que nous appelons Dieu, et tout change. Pas d'une façon spectaculaire, elle ne serait qu'une copie de l'emphase qui caractérise la vulgarité dominante du show-business contemporain, où trop n'est jamais assez, avec des présentateurs dont, sauf exceptions, la veulerie et l'intelligence sont les traits dominants. La métamorphose est discrète, à l'image, peut-être, du Dieu sublime et caché qui est la belle énigme de l'univers. Il est difficile à l'écrivain que je suis de parler de ce qui me semble l'essentiel de ma vie : ma foi en ce que l'on appelle Dieu. J'use de cette circonvolution, car, sur ce point, la philosophie de la déconstruction a raison, le langage humain ne peut pas parler de ce que nous appelons Dieu, car « *Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité.* » (Jean 4 ; 23,24). Saint François d'Assise ajoute à cela : « Puisque Dieu est esprit, il ne peut être vu que par l'esprit ». Si l'on se risque à parler de Dieu comme si on le connaissait, comme l'on fait certains mystiques, je veux bien parfois savourer leur propos, mais ce sont des mystiques et il y aurait quelque chose de médiocre à paraphraser leurs élans. De plus, je trouve que certains et certaines déraisonnent... en tout cas, leurs propos ne sont plus vraiment de ce monde : il faut partager le même

élan mystique pour trouver un sens à ces non-sens. Et puis, il y a les fous qui utilisent Dieu comme instrument de leur folie. Face à sa foi l'écrivain est démuni, car son amour du langage lui montre clairement les limites qu'il ne peut dépasser sans sombrer dans l'incompréhensible, dans la stupidité, ou dans la poésie pure s'il en est capable : je ne le suis pas ! La foi est trop belle pour être dite sans risque de trahison ou de profanation. C'est la raison pour laquelle je prends des détours, cela s'appelle tourner autour du pot, et quel pot !

Ici, c'est un pot de peinture, celui de Jackson Pollock et de Mark Tobey. Ils sont contemporains, appartiennent à la même école, celle de l'expressionnisme abstrait américain. Ils trempent leurs pinceaux dans le même pot, mais l'un s'enfonce dans l'obscurité, l'autre cherche la lumière. Par la force de leur talent artistique, ils réussissent. L'un nous montre la puissance de l'obscurité, et sa limite : il n'y a pas plus noir que noir, surtout quand il l'oppose au blanc ; l'autre nous montre le dévoilement progressif de la lumière, et son aventure du blanc semble sans fin, car lorsque le blanc atteint son maximum, il devient lumière. L'intensité de la lumière semble sans limite. D'ailleurs un des tableaux célèbres de Mark Tobey a pour titre *Threading Light* (1942), que l'on peut traduire par « Lumière s'infiltrant, Lumière infiltrée, ou l'action d'infiltrer la lumière ». Mark Tobey est un mystique qui exprime sa foi dans sa peinture. Le fait qu'il soit homosexuel et adepte de la foi bahaï a certainement influencé sa peinture, autant que l'hétérosexualité et l'alcoolisme de Jackson Pollack ont influencé la sienne.

La foi bahaïe est une sorte de syncrétisme des religions de l'Orient et de l'Occident. Parmi ses principes, il y a le refus de tous les préjugés. Toutefois, il y a débat à l'intérieur de la communauté entre ceux qui incluent l'homosexualité parmi les interdits (comme l'alcool, les jeux d'argent, etc.) et ceux qui considèrent cet interdit comme un simple préjugé. Résultat, il semble que les bahaïs considèrent que l'homosexualité est une pratique répréhensible à considérer avec

indulgence. Un des symboles de cette religion est une étoile à neuf branches : 9 pour indiquer les 9 manifestations de Dieu envoyées à *homo sapiens* jusqu'à présent : Krishna, Abraham, Moïse, Bouddha, Zoroastre, Jésus, Mohammed, le Bab (le fondateur de cette foi), et Baha-Allah (son premier et dernier successeur... avant le prochain dans 1000 ans). D'où les nombreux voyages d'études effectués par Tobey en Asie et en Orient, son apprentissage des écritures arabe, persane et chinoise. D'où l'aspect d'écriture arabe, chinoise et japonaise de certaines de ses œuvres. D'où l'aspect construit et non spontané de ses tableaux comparés à ceux de Pollock. En apparence, il s'agit de la même école américaine, voire new-yorkaise, mais l'intention et la technique sont différentes. Toutefois, ces aspects autobiographiques s'effacent devant l'œuvre d'art lorsqu'elle est devant nous. Il faut alors se contenter d'essayer de découvrir ce que l'œuvre nous dit, car une œuvre d'art est beaucoup plus que sa généalogie.

D'abord, une confession : je n'ai pas un goût prononcé pour les œuvres de Pollock ou de Tobey. Alors que, par exemple, certains tableaux du Greco et de Rembrandt peuvent m'aller droit au cœur, Pollock et Tobey, au même titre que les surréalistes et les cubistes, me surprennent, m'intriguent, me stimulent intellectuellement, me font rire ou sourire, mais ne me touchent pas à l'exception de Miro dont l'œuvre est au cœur souriant du mystère de la création. Il ne s'agit pas ici d'une liste exhaustive de mes goûts artistiques, mais de quelques exemples, car la peinture occidentale est aussi riche que sa littérature et ses sciences, et, comme je n'ai pas tout lu, je n'ai pas tout vu et connu. Mais je fais des efforts. Des efforts, avec pour guide cette lumière joyeuse qui est l'expression la plus vive de l'émerveillement de la foi.

Il me semble que la capacité d'*homo sapiens* à s'émerveiller est une des voies qui mènent au divin, au sacré. Il me semble que la capacité d'émerveillement est une sorte de grâce accordée par ce que nous appelons Dieu pour nous guider vers sa présence. Lorsque

cette grâce se manifeste, il est important de l'accepter, ne pas la décourager, par l'ironie, le sarcasme, la peur, etc., surtout chez l'enfant qui perd facilement sa capacité d'émerveillement. Cette capacité perdue peut se retrouver, car tout ce qui est perdu peut se retrouver, les paraboles des Écritures sont pleines de choses perdues et retrouvées. La vie est pleine de surprises, et si la surprise est heureuse il faut en profiter pour s'émerveiller à nouveau. Tous les artistes, les plus grands en tout cas, n'ont jamais perdu ou ont retrouvé leur capacité d'émerveillement. L'émerveillement est une porte, elle s'ouvre sur le sacré. La porte n'est pas un chemin. On peut rester devant la porte, la franchir et ne pas aller au-delà, on peut suivre sa voie et d'émerveillement en émerveillement aller jusqu'au chemin sans fin de cette joie née de la présence ressentie de ce que nous appelons Dieu. La joie est ce qui indique le bon chemin. Il faut se méfier des élans religieux qui prônent les renoncements moroses, les cruautés sanctifiées, les passions tristes.

L'émerveillement n'est pas l'enthousiasme, l'émerveillement est une révélation de l'âme, l'enthousiasme est un éveil passionnel. Il est des passions constructives, il en est qui détruisent. Dans les films nazis de Leni Riefenstahl (1902-2003), par exemple « Triomphe de la volonté » (1935) qui célèbre le congrès du parti nazi à Nuremberg en 1934, on voit l'enthousiasme de quelque 700.000 Allemands communiant dans la passion d'une idéologie raciale, nationaliste et tribale qui en dix ans détruira l'Allemagne et l'Europe. D'un point de vue artistique et technique les films de propagande de Leni Riefenstahl (1902-2003) sont dignes d'intérêt. Ils doivent beaucoup à Arnold Fank (1889-1974), plus tardivement venu au nazisme que Leni Riefenstahl. Frank filma la neige et la montagne comme on ne l'avait jamais fait avant lui, il collabora avec Hollywood pour produire un film à grand spectacle « S.O.S Iceberg » tourné au Groenland. Ce que l'on appellera « la nouvelle vague » après-guerre en France imitera les techniques Frank-Riefenstahl. Ces premiers films à la gloire de la nature et de l'homme luttant contre les forces naturelles permettent de comprendre cette phrase de Marc Bloch dans « L'Histoire, la

Guerre, la Résistance » (Gallimard, 2006, p.592), il parle des mœurs « plus démocratiques » dans l'armée nazie par rapport à celles de l'ancienne armée impériale de Guillaume II : « L'union des âmes qu'a su réaliser un mysticisme dont la grossièreté ne doit pas nous dissimuler la puissance... ». Ceci pourrait aussi évoquer les séductions de ce que l'on nomme pudiquement l'islamisme dans le monde et dans nos banlieues.

Les élites nazies n'étaient pas des imbéciles, mais des monstres. Les dirigeants nazis avaient souvent une dimension chamanistique, celle du chamanisme noir, Himmler et ses SS étaient à la pointe de ce mouvement. Il prit les formes d'une mystique tribale et barbare qui puisait dans une sorte d'anthropologie magique de célébration de la nature, du corps, de la férocité (la lutte pour la vie, l'espace vital, etc.), et d'un esprit tribal mythique, mis en musique par Wagner, qui demandaient des sacrifices humains. Lorsqu'elles s'appuient sur les sciences et techniques appliquées à l'industrie, les perversions du sacré conduisent à l'horreur : outre son aspect tribal, le nazisme fut aussi un mouvement d'ingénieurs talentueux usant de leurs connaissances pour faire construire par des « sous-hommes » des zones industrielles de la mort : des camps de concentration, des chambres à gaz et des usines souterraines où se fabriquaient les premières armes de destruction massive. Sans la capacité d'user des siècles de découvertes scientifiques de l'Occident, le nazisme n'aurait été qu'une curiosité anthropologique, aussi estimable ou détestable que celles qui ont marqué, et marquent encore, l'aventure des *homo sapiens* qui peuplent notre planète. On peut faire la même remarque en ce qui concerne le suprémacisme japonais dont les réussites scientifiques et techniques furent remarquables ; ou l'islamisme, qui ne dispose pas encore des moyens techniques de ses ambitions et ruse pour y accéder tout en évitant sa destruction. C'est la raison pour laquelle nous vivons un siècle déterminant pour l'avenir de notre civilisation.

## Chapitre 4

Dans le domaine de la politique, la philosophie de la déconstruction a fait ses plus grands ravages. La déconstruction n'est pas une pensée positive. Pour le dire simplement : elle détruit et ne construit rien. Il est évident que le marxisme-léninisme, qui donnait une idéologie de combat aux classes ouvrières européennes, et au-delà, procédait certes à une déconstruction des valeurs des sociétés dites capitalistes ou bourgeoises, mais il le faisait au nom d'une construction alternative qui avait la conviction d'être plus généreuse, plus efficace, plus humaine, etc., une sorte de christianisme matérialiste sans Dieu (ce qui fait la différence avec le nazisme). Certes, il y avait là une force de conviction et un fanatisme comparables à ceux des premiers siècles de domination du judéo-christianisme, plusieurs siècles après l'édit de Milan de 313 par lequel l'empereur Constantin instaurait la liberté religieuse dans l'Empire romain. Une liberté religieuse que les judéo-chrétiens utilisèrent pour faire de leur religion une religion d'État. Ce vieil élément du droit romain est aujourd'hui utilisé par l'Islam pour conquérir la France et l'Europe.

Ceci dit, pas plus que dans le cas du judéo-christianisme, il ne faut pas sous-estimer le rôle positif que l'idéologie socialo-communiste a eu sur l'évolution des pays européens non communistes : sécurité sociale, meilleurs salaires, éducation... et surtout peut-être le sens d'une dignité que les conditions objectives du travail tendaient à détruire, ainsi que l'alcoolisme (auquel s'ajoute à notre époque l'usage des stupéfiants qui, pour l'instant, touche surtout les classes moyennes et dirigeantes. Bien que les prix baissent afin de détruire plus de monde). Ces problèmes et cette dignité ouvrière s'expriment dans une abondante littérature (Victor Hugo, Zola, Jules Vallès, Albert Thierry) et des chansons dès le XIXe siècle (« le Chant des ouvriers » de Pierre Dupont en 1846) ; « L'Internationale », paroles d'Eugène Pottier, 1871 ; musique de Pierre Degeyter en 1888 ; on peut citer un

chef-d'œuvre du cinéma, « Les Temps modernes » de Charlie Chaplin, 1936.

En France, jusqu'à la fin des années soixante-dix du XXe siècle, dans les quartiers où dominait le parti communiste, il y avait un accès à la culture (bien qu'elle fût orienté par un culte à Staline), à l'éducation, et, malgré les drames, à une sorte de joie de vivre, au moins épisodique, ainsi qu'à une dignité que la chanson (Édith Piaf), la littérature (les Éditions ouvrières, puis les Éditions de l'Atelier) et même le cinéma mettaient parfois en évidence (deux exemples entre cent, les films « Le jour se lève » de Marcel Carné, 1939, et « Casque d'or », de Jacques Becker, 1952). Ce sont par ailleurs des films intelligents et ambigus où la philosophie de la déconstruction s'est déjà insinuée. Toutefois, sitôt qu'elle devient idéologie dominante, la déconstruction cesse d'être une philosophie dans le débat philosophique, elle ne produit plus aucun effet positif, cette incapacité est en quelque sorte dans son principe même.

Comme toutes les idéologies, qui, en leur fond, reposent sur le mensonge, le socialo-communisme s'est effondré. Il s'est d'abord effondré dans les pays où il était l'idéologie dominante, et où, par conséquent, le mensonge était évident. Une des plaisanteries des peuples subissant cette idéologie était « Le capitalisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme ; le socialisme, c'est l'inverse... » : ce trait d'humour pouvait vous valoir dix ans de camp ! Mais avant de s'effondrer, outre les effets positifs que l'on peut identifier ici ou là, le communisme a fait beaucoup de dégâts. Et si l'on s'en tient au comptage des morts, le marxisme-léninisme a eu le temps de faire pire que le national-socialisme, qui, en une quinzaine d'années a beaucoup tué. Tôt ou tard, et plus elles s'élèvent après des drames plus ou moins terribles, toutes les idéologies sont condamnées à mort en raison de la fragilité de leurs fondations. Le freudisme comme le reste. J'appelle idéologies toutes les conceptions qui ont la prétention de savoir ce qu'est *homo sapiens*, ce qu'il désire et ce qu'il doit et veut devenir : toutes les ethnies closes

sur elles-mêmes sont porteuses d'une idéologie qui leur permet de douter de l'humanité des « autres ». Dans la spiritualité judéo-chrétienne, l'idéologie est l'équivalent de ce que saint Paul dans ses épîtres appelle « la chair » : une intelligence sans l'esprit divin. Or *homo sapiens* ne peut pas trouver de réponse définitive à ces questions terrestres car il est une espèce en perpétuel mouvement : que reste-t-il aujourd'hui des multiples tribus gauloises dont les rivalités et la coopération faisaient l'histoire « de la chair » de la Gaule préromaine ? Pour être capable de cette sortie de soi, il nous faudrait sortir de notre espèce, voire du monde où nous vivons. Une telle évasion libératoire ne me semble possible, partiellement au moins, que par la science et par la foi. La science : mathématiques, physique, chimie, biologie, Histoire, etc. pour ce qui concerne « la chair », c'est-à-dire le monde et le vivant ; et la foi, cet étrange contact avec le divin dont l'intensité est plus ou moins forte. La fin de tous les enfermements tribaux est fortement exprimée par saint Paul dans ses épîtres, à titre d'exemple je cite la première épître aux Corinthiens (9 à 19) :

« Quoique libre à l'égard de tous, je me suis fait le serviteur de tous, afin d'en gagner un plus grand nombre. Pour les Juifs, je suis devenu comme Juif, afin de gagner les Juifs : pour ceux qui sont sous la Loi, comme si j'étais sous la Loi – quoique je ne sois pas moi-même sous la Loi – afin de gagner ceux qui sont sous la Loi ; pour ceux qui sont sans la Loi, comme si j'étais sans la Loi – quoique je ne sois pas sans la Loi de Dieu, mais sous la Loi du Christ – afin de gagner ceux qui sont sans la Loi ; pour ceux qui sont faibles, je suis devenu faible, afin de gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous, afin d'en sauver de toute manière quelques-uns. » Lorsque Paul parle de la Loi, il entend la loi mosaïque, la loi des tribus juives par opposition aux lois pratiquées par les autres ethnies, ou nations, ou groupes sociaux (« les faibles » ce sont probablement les esclaves).

La foi n'est pas nécessairement réductible à une religion. On peut suivre une religion et ne pas avoir la foi, mais on peut aussi avoir la

foi en suivant une religion. Chaque être doit découvrir son chemin. Toutefois, les religions peuvent, dans certains cas et à certaines époques de fanatisme, devenir des obstacles formidables à la découverte de la foi, c'est-à-dire à ce contact étrange et indéfinissable d'*homo sapiens* avec le divin dont Abraham, les prophètes, saint Paul et les apôtres sont souvent l'illustration. Il est également vrai que la foi peut avoir ses perversions, tourner à l'illuminisme, au fanatisme. Il me semble que le plus sûr critère d'une rencontre authentique avec le divin est la joie sereine qu'elle procure : « Et Il m'a dit : ma grâce te suffit » (2, Corinthiens, 12). J'ajoute qu'à la différence de la science, la foi n'est pas une connaissance, mais une expérience, dont l'intimité est telle qu'elle n'est pas plus communicable que l'expérience de l'orgasme, surtout s'il est réussi : pour savoir ce que c'est, il faut le vivre. Mais on peut dire que cette expérience spirituelle existe et qu'un certain nombre d'*homo sapiens* crédibles l'ont faite et en ont rendu compte du mieux dont ils étaient capables dans le contexte de leur temps.

Un des exemples les plus admirables du fait que la foi peut conduire à des aberrations est donné par la Bible dans l'histoire du prophète Jonas. On peut résumer ainsi : Jonas est un prophète auquel Dieu demande d'aller annoncer aux habitants et au roi de Ninive (en Iraq kurde aujourd'hui) que leurs fautes sont trop grandes et que dans quarante jours Dieu va les anéantir. Jonas prend peur, Ninive est une ville puissante et son roi a tous pouvoirs. Il juge que sa vie est en jeu. Il décide de fuir son destin (comme Œdipe dont Jonas est la version biblique). Il prend un bateau pour aller au bout du monde afin d'échapper à Dieu. Peine perdue ! en mer méditerranée survient une tempête qui menace d'engloutir le navire et tout son équipage. Les marins s'interrogent : qui est la cause de ce cataclysme ? (car il faut toujours trouver un coupable !). L'équipage tire au sort pour désigner le « bouc émissaire », le sort désigne Jonas qui avoue qu'il est la cause de la tempête et demande à être jeté par-dessus bord pour apaiser la colère de son Dieu. Il en est fait ainsi et la mer s'apaise. Jonas coule, il fait ce que l'on appellerait aujourd'hui

« une expérience de mort imminente ». Un poisson monstrueux l'avale et le jette trois jours plus tard sur un rivage. Jonas accepte d'aller prophétiser dans la ville de Ninive. Puis, mission accomplie, il est en plein désert et attend ce qu'il adviendra de la ville. Pour le protéger du soleil, Dieu fait pousser un arbuste feuillu à ses côtés. Un matin Dieu dessèche la plante qui meurt, Jonas en est affecté. Selon l'ordre divin, il a prophétisé l'anéantissement total de la ville, hommes, femmes, enfants, animaux, s'ils ne se repentent pas de leurs fautes et ne changent pas de vie. La prophétie a réussi, les habitants et le roi réforment leurs attitudes et Dieu ne détruit pas Ninive après les quarante jours annoncés. Jonas est furieux, malgré tous ses efforts et ses tribulations pour accomplir l'ordre de Dieu sa prophétie n'a pas « marché », rien n'a été détruit. Il se lamente, il est furieux, Dieu l'a fait passer pour un faux prophète alors même qu'il s'était refusé à accomplir cette mission insensée. Dieu passe un divin savon à Jonas, je cite de mémoire : « Comment ! Tu étais en colère après la destruction d'une plante que tu n'avais même pas plantée, et tu voudrais que pour ton bon plaisir je détruise une ville et tout ce qui y vit pour la seule raison que tu l'as prophétisé. Tu es un imbécile, tu n'as rien compris ! ». Un des aspects admirables de cette histoire est le fait qu'elle met en scène la liberté humaine, face à Dieu et à son prophète : les gens de Ninive pouvaient se réformer en bien ou persévérer dans le mal. Ils ont choisi le bien.

De plus, le Christ mentionne Jonas lorsque « les maîtres de la loi et quelques pharisiens » lui demandent de faire devant eux un miracle, Matthieu 12 ; 38 à 42. Jésus-Christ refuse de faire un miracle, il n'est pas un homme du show-business, il annonce que le seul miracle auquel ils auront droit sera celui de Jonas ; puis il a ces paroles énigmatiques : « Et il y a ici plus que Jonas », allusion à sa résurrection et à l'universalité de son message (les habitants de Ninive pas plus que les sujets de la reine d'Éthiopie qui rend visite au roi Salomon n'étaient juifs : « Et il y a ici plus que Salomon ! »). On remarque la subtilité avec laquelle le Christ annonce sa résurrection

et son caractère messianique à ceux qui le condamneront à mort : il est plus que Jonas et plus que Salomon.

Vis-à-vis du temps, les religions qui ont la prétention d'être fondées par ce que nous appelons Dieu, au singulier ou au pluriel, résistent mieux au temps qui passe, mais elles ne peuvent en aucune façon atteindre l'éternité dont elles se targuent. Elles ne sont que des épisodes, dont l'importance dans le destin d'*homo sapiens* est difficile à évaluer. Exemple : la religion de l'Égypte ancienne, plus de cinq mille ans d'existence, avec des millions de chats domestiques momifiés pour assurer leur éternité auprès de leurs familles d'adoption – certains ont fini en engrais vendu aux paysans anglais : autres temps, autres mœurs. Les idéologies religieuses subissent l'inévitable érosion du temps, cet objet mystérieux où il n'est pas impossible que ce que nous appelons Dieu se cache pour agir selon des voies que nous ne pouvons comprendre que par la grâce « car la loi écrite fait mourir, mais l'Esprit donne la vie » (2 Corinthiens 3 ; 6). Il me semble que tout se passe comme si Dieu, dans la joie, l'ironie et dans les drames de l'Histoire, voulait nous apprendre à faire la conquête de nos libertés afin que, libres, nous venions à lui (si je puis dire). Il ne s'agit pas de mener le troupeau selon la loi enseignée à coups de trique abrutissants, et sous la menace des chiens de garde ; mais, dans la sureté de son instinct redécouvert par l'Esprit, de laisser le troupeau trouver le pâturage qui convient à tous et à toutes. Ce sont des mots issus de ma foi dont j'ai déjà dit l'indubitable présence.

La seule force de l'écrivain est de ne rien cacher de ce qu'il est capable de dire. Cette forme de sincérité est nécessaire afin de libérer la lecture de tout obstacle à la liberté de la lectrice et du lecteur, qui peut alors accepter ou critiquer la parole avec la même sincérité que celle avec laquelle elle fut exprimée. Je n'ai ni l'orgueil ni l'arrogance de mon travail, il est simplement là. Ce que nous appelons Dieu le pousse ou l'abandonne. Décider de ce qui est poussé ou abandonné n'est pas mon affaire, mais celle du lecteur. J'ai fait ma part et ma joie de l'avoir faite me suffit.

Il faut revenir à la politique, puisque tel est le thème qui à présent s'impose dans la continuité de la déconstruction dans l'art. Ne dit-on pas que la politique est un art ? ce qui implique qu'il y a plus dans ce domaine qu'une simple application de la raison et de l'intelligence. Dans sa formulation la plus simple, l'idéologie de la déconstruction consiste en la destruction de toute transcendance : n'existe comme valeurs que ce qu'ego et ses acolytes admettent comme telles. On parle ici de valeurs et non d'objectifs. En politique, avant le passage des tanks de la déconstruction, les valeurs sont au-delà même du politique : Dieu, la liberté, l'intérêt général, etc. Les objectifs sont plus terre-à-terre : prendre le pouvoir et le conserver afin de servir l'objectif : Dieu, la liberté, l'intérêt général, etc. Dans « Le Prince », Machiavel s'est avant tout intéressé aux objectifs : prendre le pouvoir et le conserver. Pour Machiavel tous les moyens efficaces sont bons. Emmanuel Kant parlerait ici « d'impératifs de l'habileté » : si tu veux arriver à ça, tu dois faire ceci, puis ceci, puis cela ! Pour Machiavel, il n'y a pas de transcendance lorsqu'il s'agit de prendre le pouvoir et de le conserver. D'où sa conclusion que tous les prophètes désarmés ont échoué (Savonarole) et que tous ceux qui étaient armés ont réussi (Mahomet). Le drame de l'idéologie de la déconstruction est d'avoir détruit les objectifs traditionnels de la politique en Occident : Dieu, la liberté, la vérité, l'intérêt général pour les remplacer par le tout à l'égo regroupé dans les chaleurs tribales des ego gémellaires : les LGBT, les « racisés », les musulmans, etc. Enfin, les lecteurs de Machiavel oublient que son modèle politique, César Borgia, a eu une fin lamentable. De plus Machiavel oublie, ou refuse de penser, que le judéo-christianisme s'est imposé sans user de la force armée : « car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée » (Matthieu 26 ; 52).

Il faut comprendre cette parole, elle n'est pas une apologie béate du pacifisme. « Prendre l'épée ou vivre par l'épée » signifie faire de l'usage de la violence un système, qui, inévitablement, créera la force, violente ou non, qui le détruira : tous les systèmes fondés sur

l'usage permanent de la violence ont fini par disparaître. Chose parfaitement comprise par des experts, Talleyrand (il semble reprendre une pensée commune de l'époque postrévolutionnaire) et Napoléon Ier, qui cite le mot dans ses conversations avec Las Cases. On lit en effet dans « le Mémorial de Sainte-Hélène » : « On peut tout faire avec des baïonnettes, sauf s'asseoir dessus ». En dépit des apparences qui semblent donner une prime à la force, la durée dans l'histoire humaine appartient à la douceur. Cela ne signifie pas que, dans le monde tel qu'il est, l'usage de la force ne soit pas parfois nécessaire. Le bon usage de la force est une des sagesse les plus difficiles à acquérir. Comparé à l'islam, qui fait du combat pour la foi une obligation canonique, le judéo-christianisme apparaît comme **relativement** pacifique... . Remarquons pourtant que dans ses premiers siècles, après que le judéo-christianisme est devenu une religion officielle... ce fut parfois une autre histoire. Mais voici qu'aujourd'hui le judéo-christianisme a retrouvé la fragilité de ses origines, et donc une chance pour les fidèles d'épurer leur foi.

Dans le cas d'une religion avec ses dogmes et obligations, Freud dit « une névrose collective », tout dépend des espaces de liberté que la religion accorde à ses fidèles. La religion des Grecs et des Romains accordaient de larges espaces de libertés à leurs fidèles, avec cependant quelques limites : l'esclavage et la mort de Socrate. Ces civilisations sont aux origines des sciences, de la démocratie politique et des systèmes républicains. On constate également l'existence de larges espaces de libertés dans les religions judéo-chrétiennes, qui ont en Europe repris et amplifié les apports gréco-romains. Je pense aux œuvres théologiques de saint Augustin, de saint Anselme et de saint Thomas d'Aquin. Si l'on regarde la situation du monde musulman, force est de constater que cette religion n'accorde que de maigres espaces de libertés à ses fidèles, notamment s'ils sont de sexe féminin ; or, la façon dont une société traite les femmes est le plus sûr indice de son degré de civilisation. Ce que l'islam considère comme sa force, son contrôle des femmes et

son imperméabilité à la déconstruction, est en fait ce qui est en train de causer sa mort.

Car si elle en est une expression malveillante et perverse, la déconstruction demeure une expression de la liberté de penser. La théologie musulmane est l'expression d'une théocratie, elle est incritiquable sous peine de mort pour le critique. Or la déconstruction est aujourd'hui une idéologie universelle, qui utilise le levier de l'argent du triomphe capitaliste pour détruire tout ce qui lui résiste. Ce sont les élites dirigeantes qui sont les plus touchées, elles se noient dans la richesse et le narcissisme qu'elle induit. Alors, au nom d'idées simples les peuples se révoltent. Il y a un risque de chaos. Mais il est possible, sans être certain, qu'en Occident, en raison d'un riche substrat culturel, pour partie dû au judéo-christianisme, une voie nouvelle soit découverte et mise en œuvre. La déconstruction aurait préparé la reconstruction. Ma conviction est que, si elle se fait, cette reconstruction passera par une refondation du judéo-christianisme, un retour en arrière qui sera aussi un bond en avant. Je préfère utiliser le terme de judéo-christianisme à celui plus classique de christianisme. Quand on lit saint Paul et les Actes des Apôtres, on est frappé par un double mouvement : la rupture avec la loi de Moïse et l'origine juive du christianisme. On sait que tous les premiers convertis sont des Juifs de religion juive, une telle conversion eût été impossible si le message du Christ, un des leurs, avait été totalement étranger à leur culture religieuse. D'ailleurs, le Christ proclame à plusieurs reprises que « le salut vient des Juifs » et que son message s'adresse d'abord au peuple juif (même si quelques épisodes de sa vie mettent en scène des personnes qui ne sont pas de religion juive). Ce n'est qu'après sa résurrection qu'il demande aux apôtres de porter la bonne nouvelle (la mort est vaincue) à toutes les nations. Ce qui sera fait avec plus de succès parmi les païens que parmi les Juifs qui suivent la loi de Moïse. Il y aura donc un débat entre les Juifs convertis qui considèrent que la loi de Moïse doit être intégralement respectée dans le christianisme et ceux qui considèrent que le message du Christ assure la continuité de la loi de

Moïse de façon mystique en la dépassant. Par exemple, et ils sont nombreux, on peut sur ce point citer ce bref passage du chapitre 2 de l'Épître aux Éphésiens (11 à 18) :

« Vous qui n'êtes pas Juifs de naissance, - vous que les Juifs appellent incirconcis alors qu'ils s'appellent circoncis (par référence à un signe que les hommes se font dans leur chair) - vous donc, rappelez-vous ce que vous étiez autrefois : En ce temps-là, vous étiez loin du Christ ; vous étiez étrangers et n'apparteniez pas au peuple choisi par Dieu ; vous étiez en dehors des alliances fondées sur la promesse faite par Dieu à son peuple [...] Mais maintenant, dans l'union avec Jésus-Christ, vous qui étiez éloigné, vous avez été rapprochés par son sacrifice. Car c'est le Christ lui-même qui vous a apporté la paix, en faisant des Juifs et des non-Juifs un seul peuple. [...] Il a annulé la loi juive avec ses commandements et ses règlements pour former de ces deux races un seul peuple nouveau dans l'union avec lui [...] »

Il faut se souvenir que chez saint Paul l'expression « dans leur chair » signifie dans le monde de la matière, le monde ancien, par opposition au monde spirituel, où réside l'Esprit divin, celui de la « bonne nouvelle ». Cette « bonne nouvelle », c'est la défaite de la mort dont la résurrection du Christ est la preuve. Tous les évangiles décrivent les apparitions du Christ ressuscité après sa mort sur la croix. Et c'est cette vision du Christ vivant dans une autre dimension, mais présent et parlant à Paul dans une lumière qui temporairement l'aveugle qui provoque la conversion de saint Paul. Alors que Paul est un juif pharisien qui vient à Damas pour persécuter les chrétiens comme il l'a fait à Jérusalem. Il n'est sans doute pas faux de dire que la résurrection est une des clefs du judéo-christianisme. Cet article de foi possède-t-il quelques éléments factuels ? Outre la constance des témoignages d'époque présents dans les évangiles et la parole de saint Paul, que l'on peut toujours contester, il y a l'énigme du « suaire de Turin ».

C'est une énigme, la science n'a pas réussi à en expliquer l'origine. Ce corps et ce visage imprimés de façon subtile dans un linceul en lin ne s'expliquent pas par un artifice connu. Pourtant la datation d'une parcelle de lin, selon la technique du carbone 14, a daté le lin du XIIIe siècle, soit plusieurs siècles après la mort du Christ. Toutefois, des questions sont posées en raison des manipulations à travers le temps dont la bordure du linceul a fait l'objet, alors que l'échantillon analysé a été prélevé sur cette bordure. Pourtant, d'autres analyses ont montré la présence dans la fibre de pollens originaires de plantes de Palestine. Enfin, le visage et le corps qui imprègnent la toile, sans présence de pigments de couleur autre que du sang, montrent tous les signes des supplices décrits dans les Évangiles. Pour qui a la foi l'énigme est confirmation ; pour qui ne l'a pas, l'énigme peut, peut-être, aider à se poser des questions. Modestement, je me permets de dire que la sublime lumière venant simultanément de mon corps et hors de lui, perçue une fois dans ma vie, me suggère que cette lumière divine est la résurrection du Christ et que c'est elle qui a produit une sorte de « négatif » sur le tissu de lin. Mais ce n'est là que l'intime conviction d'un écrivain qui a la foi.

On sait par les Actes des apôtres et les Épitres de Paul que dans les premières années du christianisme, le centre de la foi nouvelle était à Jérusalem où résidaient saint Pierre et plusieurs apôtres qui avaient en charge de prêcher la foi nouvelle dans les synagogues d'Israël. D'autres apôtres, dont Paul, avaient la charge de convertir les païens, c'est-à-dire les non-Juifs, les non-circoncis des pays étrangers. Paul (?- 67 ?) est un apôtre tardif, il est celui qui persécutait les chrétiens juifs avant sa rencontre bouleversante sur le chemin de Damas avec le Christ ressuscité. On sait que le débat fut vif entre ceux qui insistaient pour que la loi de Moïse soit intégralement appliquée aux païens, et notamment la circoncision, et ceux qui considéraient que la circoncision et les us et coutumes juifs n'étaient pas nécessaires pour appartenir au peuple de Dieu. Il semble qu'il y eut pendant longtemps des pratiques diversifiées avec des chrétiens circoncis et d'autres qui ne l'étaient pas. Il y eut longtemps parmi les chrétiens

une certaine ambiguïté qui faisait des entorses à la loi de Moïse, et pas seulement à la pratique de la circoncision. Ce qui créait des contradictions et des tensions, bien illustrées par ce passage de l'épître aux Galates 2 : « ... je dis à Céphas, devant tout le monde : si toi, qui est Juif, tu vis en païen et non en juif, comment peux-tu contraindre les païens à judaïser ? » (on peut supposer que Céphas avait épousé une non-juive). C'est en effet saint Paul, autrefois juif intransigeant, qui clarifiera la relation entre la loi ancienne, ethnique, et la loi nouvelle, spirituelle et universelle. Dans cet Israël universalisé, il y aura bien des tribulations et des hésitations, mais le résultat est que la synagogue demeure en devenant une synagogue nouvelle, qui prend le nom d'Église. Ce qui permettra à Hitler de considérer le christianisme comme un sous-produit juif (à l'exception des divisions SS musulmanes et de la division SS française « Charlemagne », il n'y avait pas d'aumônier dans les régiments SS). En effet, dans le christianisme le lien avec les anciens prophètes, qui parfois annoncent la venue du Christ, n'est pas rompu : on voit dans la cathédrale de Chartres un vitrail montrant le prophète Esaïe portant saint Matthieu sur ses épaules. Israël devient universel en ôtant de la loi ses aspects les plus ethniques : la circoncision, les interdits alimentaires, les sacrifices d'animaux, etc. Enfin, en lisant certains textes des manuscrits de Qumran, j'ai été frappé par leur parenté avec certains traits que l'on retrouve dans le message du Christ : la critique des pharisiens et des saducéens, l'idéal de pauvreté, la chasteté, la recherche de la perfection (« Soyez parfaits comme votre Père du ciel est parfait »). J'ajoute immédiatement que le fait que le Christ n'échappe pas au contexte de son temps ne change rien à la portée spirituelle de son message qui demeure un des plus magnifiques guides vers la foi.

Faut-il faire la critique politique des conséquences de la déconstruction ? C'est-à-dire emprunter à la déconstruction son appareil critique et jouer ainsi à l'écureuil ou au hamster qui tourne en rond sur le manège installé dans sa cage. Non ! Il faut trouver d'autres voies. La vie m'a appris qu'il est inutile, le plus souvent, de

critiquer les défauts pour faire évoluer les personnes. Il est plus utile de mettre en évidence et d'encourager les qualités dont l'avancée et le dynamisme poussent l'être en avant : ce mouvement brûle les défauts, alors que la critique des défauts nous retient en arrière. Je veux bien admettre que ce principe ne soit pas absolu, mais il est plus efficace que la critique perpétuelle des fautes qui finit par créer une entité perverse qui se nourrit du mal qu'elle dénonce, et finit par le perpétuer pour pérenniser la vertueuse dénonciation. D'où ma méfiance devant ce que l'on appelle « les organisations non gouvernementales ». Sans les maux qu'elles dénoncent, elles ne peuvent plus collecter de fonds ! Et sans argent, elles cessent d'exister. Les sectaires du bien ont toujours en eux un pompier pyromane qui sommeille.

Évidemment, il faut raison garder et ne pas en déduire que l'éducation, l'école si l'on veut, entretient l'ignorance pour continuer à payer des enseignants ; ou que les entrepreneurs des Pompes funèbres sont des assassins qui vivent des chers défunts de leurs clients survivants. Les voies de la raison sont parfois étroites et difficiles, mais elles sont si belles que sitôt engagé sur ces chemins : si l'effort perdure la pénibilité des efforts disparaît !

Si, en suivant ce principe évangélique : « ne jugez pas les autres et Dieu ne vous jugera pas » (Luc 6 ; 37 et 41), (Matthieu 7 ; 1,2), on tente d'évaluer la civilisation occidentale dont l'œil est aveuglé par la poutre de l'idéologie de la déconstruction, on peut tout simplement lui appliquer le principe de la bienveillance : voir ce qu'elle fait de bien, plutôt que de métamorphoser en poutre la paille qu'elle a dans l'œil. Commençons par « l'esprit critique ».

Il commence dans la philosophie grecque, avec Socrate qui ne cesse de questionner pour trouver la vérité et finit par dire qu'il sait qu'il ne sait rien. On retrouve l'esprit critique à Paris au Moyen âge à la Sorbonne, université de théologie, où l'on commence à faire une exégèse critique des textes de la Bible, avec découvertes de

palimpsestes, de changements de style, d'incohérences chronologiques, etc. Puis, il y a la Renaissance italienne qui surimpose au judéo-christianisme une conception païenne et religieuse des antiquités grecque et romaine. En peinture, l'imaginaire européen s'enrichit d'images hétérogènes : le même peintre qui a fait des portraits de la Vierge Marie fera des tableaux de nymphes et de déesses nues : Botticelli (1445-1510). Autre exemple, Raphaël (1483-1520), l'homme qui aimait les femmes : il peint d'innombrables Madones et quelques nus profanes quasi divinisés : Les trois Grâces (1504-1505) ; Le triomphe de Galatée (1512) ; La Fornarina (1518-1519), la femme qu'il aima pendant toute sa courte vie, et dont il fait un nouveau portrait plein d'amour (« Portait de femme »), en 1520 l'année de la mort de l'artiste. Je ne parlerai pas de la littérature non religieuse européenne pré moderne, elle a laissé des œuvres sublimes : Dante, Pétrarque, Cervantès, Montaigne, Shakespeare... des trésors de sagesse et d'images. Il y a dans toutes ces œuvres d'art, toujours, la critique raisonnée de quelque chose par l'apport d'une raison différente. C'est comme si l'esprit du dialogue socratique n'avait jamais quitté l'esprit européen. Et voilà que surgit « le doute hyperbolique » de René Descartes (1596-1650), que Spinoza (1632-1677) saluera comme « le lever du soleil de la philosophie ». Si l'on s'en tient à l'image du lever du soleil, on peut alors considérer que le soleil de la philosophie de la raison s'est splendidement couché avec l'œuvre d'Emmanuel Kant (1724-1804) qui ressemble à un tableau de Turner (1775-1851). Pour ce qui concerne la philosophie de la raison, il me semble qu'Emmanuel Kant est arrivé au bout. C'est après lui que la déconstruction commence, que la critique s'enfonce dans le *nihil* et proclame que « Dieu est mort ». Certains réagissent en France et entrent en résistance : par exemple Henri Bergson et Gaston Bachelard. Mais la pression est trop forte et la Première puis la Seconde Guerre mondiale mettent en pièces la pensée européenne qui semble emportée par une tempête à la fois réelle et imaginaire où chaque idéologue de la déconstruction lui arrache une de ses plus honorables certitudes, et achève le naufrage en tuant la fierté d'être soi. L'âme et le corps

blessés de l'Europe ont attiré les vautours idéologiques de la déconstruction. Au bout de l'esprit critique Descartes avait découvert Dieu, Spinoza « Dieu c'est-à-dire la Nature », et Kant « la loi morale en moi, le ciel étoilé au-dessus de moi ». En poussant au-delà, l'idéologie de la déconstruction a découvert la négation de tout ce qui n'est pas le moi d'ici et de maintenant. Ce triomphe du narcissisme s'harmonise avec le triomphe du consommateur roi ou roitelet de l'empire des objets produits par le capitalisme, alors même que la déconstruction s'attaque aussi au capitalisme et à ses objets. Ce tout à l'égo qui aboutit à la négation de tout a pour effet paradoxal de favoriser toutes les idéologies de la négation du doute, c'est-à-dire de promouvoir le prêt-à-penser et le prêt-à-tuer des dictatures des petites ou des grandes différences.

Il y a une relativité contextuelle des grandes et petites différences. Prenons par exemple l'expression « chez moi ». Imaginons un astronaute séjournant sur Mars, s'il dit « chez moi », il voudra dire sur la planète Terre. Si, le même, revenu sur Terre dit « chez moi », il voudra dire dans un pays quelconque sur un continent terrestre. Si dans son pays il dit « chez moi », il voudra dire dans une ville, un village, une région de son pays. Enfin, s'il dit « chez moi » alors qu'il est dans sa ville, région, ou dans son village, il désignera une habitation connue à une adresse précise. La même relativité contextuelle existe lorsqu'il s'agit des grandes et des petites différences. Si l'on accorde de l'importance aux orientations sexuelles au point de vivre dans une sorte d'unidimensionnalité mentale : l'homosexualité semblera une grande différence à un hétérosexuel mis en présence d'homosexuels militants. Au contraire, dans un contexte où l'homosexualité s'exprime de façon plus discrète, cette différence semblera mineure : au XVIIIe siècle, on parlait « d'antinatures » et de « mœurs philosophiques », au XIXe dans l'aristocratie, on parlait du « petit défaut ». Depuis la fin du XXe siècle, l'affaire a pris une dimension tribale avec la création d'une homosexualité organisée qui combat pour ses droits, voire pour imposer sa vision d'un monde dénormalisé, où la norme majoritaire

est devenue l'ennemi. Dans un contexte de lutte, ce qui en contexte apaisé pouvait être perçu comme une petite différence devient une grande affaire où les tribus s'affrontent pour consolider leurs identités. On constate la même relativité contextuelle en ce qui concerne les différences religieuses. Dans les sociétés où la religion crée le contexte de la vie sociale, les différences religieuses prennent vite une dimension d'antagonismes meurtriers. En Europe, les XVIe et XVIIe siècles ont été marqués par des guerres de religion qui opposaient des sectes chrétiennes, dont les différends semblent mineurs au XXIe siècle où la philosophie de la déconstruction, et son idéologie narcissique consumériste ont créé un contexte dans lequel la religion n'est plus au centre de la vie sociale et politique. La religion judéo-chrétienne a suivi ce processus de narcissisme généralisé, elle s'est individualisée, y compris le judaïsme qui a retrouvé sa base nationale : Israël. Pour l'heure, on ne voit pas où tout cela nous mène, le germe du grain de l'esprit nouveau est encore peu visible. C'est en tant qu'écrivain, un peu poète, que je dis qu'il est là, et non comme prophète de je ne sais quelle nouvelle religion. Si je m'en tiens à ma simple intuition, et je ne peux me tenir à rien d'autre sur ce point, l'Occident ne va pas vers une religion nouvelle, il va s'en tenir au judéo-christianisme revivifié par son génie propre, exprimé par des siècles de prophètes, de théologiens, et de saints modestes ou grandioses. En un mot : sa spiritualité. Cette richesse négligée qui ne cesse de croître dans l'apparence de l'oubli. Comme un grain de blé en terre sous une couche de neige et qui germera au printemps des peuples.

Si l'esprit critique, fondateur de la philosophie et nourricier des sciences, s'est autodétruit en se métamorphosant en idéologie de la déconstruction, cela ne signifie pas pour autant qu'il a disparu. Une civilisation ne perd jamais ses fondations, elle bâtit sur elles ; et les agitations du moment cachent les métamorphoses des trésors anciens, quand elle en possède. L'idéologie de la déconstruction n'est qu'un mauvais moment à passer. Je l'ai dit Narcisse est en train de se noyer dans l'eau de sa contemplation. La nymphe Écho s'en

désespère, mais la mort de Narcisse donnera mille fleurs aux parfums enivrants !

Une des poutres régulièrement dénoncées dans l'œil de l'Occident est son passé esclavagiste. Accusation étrange ! Elle vient pour l'essentiel de l'histoire des États-Unis d'Amérique, et d'une forte minorité noire d'Afrique imprudemment acceptée en Europe qui transpose sur notre continent une histoire étrangère : celle des États-Unis. Ces gens vivent dans un ressentiment permanent. Que, davantage aux États-Unis qu'en Europe, ce ressentiment ait des fondements objectifs n'est pas, ici, le point essentiel. L'essentiel est que ce ressentiment est un formidable obstacle à toute expression des libertés humaines. Ces gens vivent leur présent le regard fixé sur un passé à la fois mythique et réel. C'est ainsi que le présent leur échappe et que le futur ne peut pas exister. Enfermer un *homo sapiens* dans sa génétique est une aberration, c'est lui interdire d'inventer sa vie.

Inutile de refaire en détail l'histoire de l'esclavage, elle est quasi universelle et rares sont les peuples qui à un moment de leur histoire n'ont pas été esclavagistes ou, et simultanément, fournisseurs d'esclaves. Les Gaulois possédaient des esclaves, capturés dans d'autres tribus gauloises. Pendant des siècles, les Romains ont pris des esclaves dans toute l'Europe, en Orient et en Afrique noire. Un peu plus tard, les musulmans (Turcs, Yéménites, Omanis, Maghrébins, etc.) ont fait de même jusqu'au milieu du XIXe siècle, lorsque les colonisations européennes ont contrôlé puis aboli le trafic des esclaves, notamment en Afrique du sud du Sahara, et en Afrique de l'Est. L'abolition a commencé avec la présence anglaise en Égypte qui a prohibé le trafic des esclaves « noirs et abyssins » dans la Mer Rouge, puis il y eut le traité de Moresby en 1822, alors que le Sultanat d'Oman, à partir de Mombasa et de Zanzibar, avait un monopole du trafic avec l'intérieur du continent africain. De même, à partir de leur occupation du Soudan, les Khédives d'Égypte menaient depuis des siècles des razzias esclavagistes en Éthiopie et dans tout le

sud du pays, jusqu'en Ouganda. Quant aux sultans d'Istanbul, à partir du XVe siècle, ils ont razzé le continent européen jusqu'au milieu du XIXe siècle : Russie, Grèce, Balkans, Espagne et Italie. En France, les eaux de la Méditerranée et la Côte d'Azur ont connu des razzias esclavagistes des pirates musulmans jusque vers 1830 : d'où les villages haut perchés de toute la Côte des Maures en Provence. Pendant des siècles, la ville d'Alger fut le plus grand marché aux esclaves du Maghreb.

Même si saint Paul ordonne aux esclaves d'obéir à leur maître, il le fait avec ambiguïté (Colossiens 3 ; 22,23). De son côté saint Pierre (2 ; 18,19,20,21) se garde de mettre directement en cause l'esclavage sur lequel repose la société romaine, mais il proclame l'égalité de tous devant le Christ et devant Dieu de la même façon proclamé par Paul dans sa lettre aux Galates ou dans sa lettre aux Corinthiens (7 ; 20,22,23). Je cite le verset 22 : « Car l'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur ; de même, l'homme libre qui a été appelé est un esclave de Christ ». Le judéo-christianisme ne peut en aucune façon être considéré comme favorable à l'esclavage, dont l'abolition, due sans doute à de nombreux facteurs, a accompagné le développement du judéo-christianisme dans le monde entier. Une des traditions les plus anciennes de cette religion, outre les valeurs paysannes qui dominent la civilisation occidentale, lui vient du judaïsme : tous les prophètes ont un travail manuel. Ce travail manuel que l'on retrouve dans tous les ordres monastiques. Une exception à cette règle : la Grèce antique où le travail manuel y compris dans l'agriculture est confié aux esclaves ; cela change avec la civilisation romaine où les deux activités nobles par excellence sont l'agriculture et la guerre.

Dès le XVe siècle (bulle du pape Eugène IV du 13 janvier 1435) et jusqu'au XIXe (encyclique du 5 mai 1888 du pape Léon XIII), les papes dénoncent l'esclavage et vont parfois jusqu'à excommunier les esclavagistes. Par exemple : lettre du 2 juin 1537 du pape Paul III qui condamne et interdit l'esclavage en Amérique Latine ; bulle du pape

Urbain VIII du 2 avril 1639 « *Commissum Nobis* ». Certes, la multiplication des textes dans le temps montre que dans les faits les intérêts économiques liés à l'esclavagisme résistaient aux interdits religieux énoncés par les papes. Les intérêts résistaient, mais le combat occidental contre l'esclavage n'a cessé de se renforcer, jusqu'à sa victoire, relative hélas. Notons en passant que les explications des économistes classiques, Adam Smith (1723-1790) et David Ricardo (1772-1823), contre l'esclavage ne manquent pas d'intérêt. Selon eux, les esclaves sont de médiocres travailleurs et de mauvais consommateurs pour le système capitaliste, alors que les ouvriers salariés, vendant leur temps de travail et non leur personne, sont efficaces et aussi mobiles que les usines qui les emploient. Ils sont aussi de bons consommateurs. Karl Marx (1818-1883) ne renie pas totalement les analyses des classiques de l'économie, mais aveuglé par le caractère universel de « la lutte des classes », et concentrant son analyse sur la production du coton par les esclaves des États-Unis et les filatures de coton en Angleterre, il ne fait pas une grande différence entre l'esclavage pur et simple et sa forme déguisée dans le salariat, ce qui le conduit à énoncer des absurdités comme celle-ci : « Effacez l'Amérique du Nord de la carte du monde, et vous aurez l'anarchie, la décadence complète du commerce et de la civilisation modernes. Faites disparaître l'esclavage, et vous aurez effacé l'Amérique de la carte des peuples » (« Misère de la philosophie », La Pléiade, p.81). Combien de pays producteurs de coton aujourd'hui ? Combien d'esclaves pour produire et cueillir ce coton ? L'Amérique du Nord qui a aboli l'esclavage est-elle « effacée de la carte du monde » ? Contrairement à ce que pense Karl Marx et les « indigènes de la République », qui reprennent les aspects de ses analyses qui confortent leur idéologie raciale, l'esclavage n'est pas une nécessité du capitalisme. De plus, les sociétés occidentales sont des structures complexes où l'esclavage fut très tôt dénoncé, puis aboli.

Rien de tel en Islam, on l'on trouve encore aujourd'hui dans le wahhabisme et ses épigones, Al Qaeda, etc. des esclavagistes. Nombreux sont dans le Coran et dans la tradition les versets et les hadiths qui divinisent l'inégalité des conditions humaines, et donc justifient d'un point de vue théocratique l'esclavage. On pourrait citer plusieurs sourates : sourate 17, verset 32/30 ; sourate 42, verset 10/12 ; sourate 43, verset 31/32 ; etc. Mais je ne citerai que la sourate 16, « les abeilles », verset 73/71 :

« Allah a favorisé certains d'entre vous plus que certains autres dans l'attribution [*de ses dons*]. [*Mais*] ceux qui ont été favorisés ne reversent pas leur attribution à leurs esclaves en sorte qu'ils soient avec eux à égalité. Eh quoi ! nient-ils le bienfait d'Allah ! » (Traduction et numérotation de Régis Blachère (1956), éditions Maisonneuve et Larose)

Puisque les mots ont un sens, il faut en déduire que selon la parole divine du Coran, il n'appartient pas aux hommes de défaire les inégalités décrétées par Dieu. Tout au plus est-il recommandé aux maîtres de ne pas maltraiter leurs esclaves. Toutefois, les pénalités encourues pour les violences commises contre l'esclave sont de moitié inférieures à celles qui frappent les violences contre un homme libre. Enfin, affranchir un esclave est considéré comme un acte pieux. Il ne faut donc pas s'étonner si, officiellement, les pays musulmans ont été les derniers à abolir l'esclavage : à titre d'exemple, 1937 pour le Koweït ; 1952 au Qatar ; 1968 en Arabie saoudite ; 1970 à Oman, dont l'économie fut longtemps fondée sur la traite en Afrique de l'Est. La Mauritanie fut le dernier pays au monde à abolir l'esclavage en 1980. Toutefois, selon certaines sources locales, il y aurait encore de nombreux esclaves en Mauritanie. Enfin, selon le penseur et anthropologue algérien Malek Chebel « L'Esclavage en terre d'islam : Un tabou bien gardé » (éditions Fayard, 2009, p. 156) : il existait encore 3 millions d'esclaves dans le

monde musulman en 2007. De plus, il semble évident que les mentalités ont peu changé en terre d'islam : le sort des employés domestiques d'Afrique de l'Est, de la République indienne et du Sri Lanka qui travaillent en Arabie Saoudite s'apparente fort à de l'esclavage. Les Américains noirs et consorts qui se convertissent à l'islam sous prétexte de lutter contre l'Occident remplacent la connaissance de l'histoire par la seule expression de leur ressentiment anti-occidental.

Ironie de l'Histoire, elle contredit les dogmes de la bien-pensance issus de l'idéologie de la déconstruction, ce sont les puissances coloniales qui ont aboli l'esclavage en Afrique : 1848 abolition de l'esclavage dans l'Algérie française ; 1890 idem en Tunisie (qui avait aboli l'esclavage en 1846) ; 1897 les Britanniques établissent un protectorat sur Zanzibar, ils abolissent la traite à partir du sultanat qui était un comptoir esclavagiste d'Oman ; 1922 abolition par la France de l'esclavage au Maroc, etc., etc. L'idéologie de la déconstruction a déconsidéré l'Histoire comme approche scientifique du passé au profit des vociférations des victimes réelles ou autoproclamées, et parfois les deux ensemble. On ne cherche plus les faits, on ne cherche plus à comprendre, on veut être victime et exprimer son ressentiment. Cela aboutit à un déplacement du regard historique sur l'esclavage, phénomène mondial aboli par l'Occident, pour en faire un phénomène occidental centré sur le commerce triangulaire et les États-Unis d'Amérique : plus de trois mille ans d'esclavagisme se sont résumés à trois siècles d'histoire des États-Unis, et au commerce triangulaire pratiqué en France par les armateurs de Bordeaux et de Brest. Comme si l'histoire des relations entre l'Afrique noire et la France se limitait à ces trois siècles d'histoire en oubliant au passage que ce sont les pays où se pratiquait la traite qui ont aboli l'esclavage. En France, les « indigènes de la République » si bruyants aujourd'hui oublient que le commerce triangulaire ne fut possible que grâce aux liens commerciaux qui s'étaient établis entre les potentats africains de l'intérieur du continent et les trafiquants français établis dans des ports de la côte

africaine, une zone alors appelée « la Côte des Esclaves ». Les potentats et leurs troupes, musulmans ou non, capturaient les esclaves et les vendaient aux marchands de la côte.

Ces faits historiques ne changent rien à la faute morale que fut la traite, ils disent simplement qu'*homo sapiens* est encore une espèce qui a beaucoup de progrès à faire dans le domaine de la morale au sens kantien (et évangélique) du terme : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen » (« Fondement de la métaphysique des mœurs » (Pléiade, tome 2, p. 295). Ce qu'à propos des premiers commandements l'Évangile dit plus simplement : « Voici le commandement le plus important : « Écoute, Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. Tu dois aimer le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force ». Et voici le second commandement : « Tu dois aimer ton prochain comme toi-même ». Il n'y a pas d'autre commandement plus important que ces deux-là » (Marc 12 ; 29 à 31). On trouve aussi chez Matthieu (7 ; 12) : « Faites pour les autres tout ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous : c'est là ce qu'ordonnent la loi de Moïse et les livres des prophètes ». Force est de constater que l'accusation du passé esclavagiste de l'Occident n'est pas un simple fait objectif que l'on peut discuter, mais un élément de l'idéologie de la déconstruction dont le but est la destruction de la civilisation occidentale.

On observe un phénomène comparable en ce qui concerne l'histoire coloniale. Lorsqu'une idéologie devient dominante au point de devenir un élément de « l'air du temps », elle emprunte des canaux de transmission à l'idéologie qui l'a précédée. Sans avoir quitté la scène, et même si je suis convaincu qu'il prépare son retour spirituel, le judéo-christianisme n'est plus l'idéologie dominante de l'Occident. Mais il a laissé partout sa trace, des notions que la déconstruction a réinvesties dans un contexte nouveau. Le contexte

nouveau ce sont les dégâts causés par les deux guerres mondiales, et la culture du narcissisme qui a contribué à la désaffection du christianisme. Le vide relatif ainsi causé a permis à la déconstruction de s'imposer comme idéologie dominante. C'est ainsi que la colonisation est devenue un « péché mortel », ou, si l'on utilise la novlangue de la déconstruction : un « crime contre l'humanité » pour reprendre approximativement les propos d'un futur président de la République française qui s'est révélé un expert du « en même temps ». Dénonçant dans un même souffle le « crime contre l'humanité » de la colonisation et refusant « la culture de la culpabilisation » que l'on voudrait imposer à l'ex-colonisateur : à vouloir ratisser large en politique, on ne ratisse plus que le vide. Il n'est sans doute pas inutile qu'un président, ou futur président, accepte de penser les complexités du monde « de la chair », c'est-à-dire du vivant dans toutes ses dimensions. Mais la complexité ne saurait servir de fondement politique. La politique est l'art de donner des réponses claires et intelligentes à des questions obscures. Qu'il y eût des crimes commis pendant la période coloniale est un fait aussi indubitable que les crimes qui furent commis lors de la libération du joug coloniale par certains colonisés ; et plus encore après, lorsque toutes les libertés promises aux peuples ont été trahies. Seule l'Asie dans son ensemble a réussi à créer des nations qui tiennent leurs promesses avec toutes les difficultés que cela implique ; à de rares exceptions, le continent africain n'a pas su utiliser les acquis des colonisations pour créer des nations respectables. Résultat : les Africains sont nombreux à « voter avec leurs pieds » et au risque de leur vie viennent en toute illégalité imposer leur présence en Europe. Il y a certes des exceptions, mais le paradoxe est que ces personnes, en général, ne viennent pas en Europe pour apporter un plus à ce continent, mais pour essayer de lui imposer les conduites qui ont précipité la décomposition du continent africain. Ils tombent dans le piège du déracinement qui permet de réinventer ses racines réelles et imaginaires tout en restant « hors sol », c'est-à-dire ni en Afrique ni en Europe. On assiste ainsi à une sorte de colonisation « à rebours » ou le néocolonisateur n'apporte rien de positif au pays qu'il

colonise : des infrastructures, un système d'éducation, des connaissances médicales appliquées, etc. Certes, les colonisations avaient commis des crimes, comme il s'en commet dans toutes les guerres de conquête : les Romains n'ont pas envahi la Gaule en jetant aux Celtes des fleurs collectées chez les hippies, pas plus que les Arabes lors de leur conquête de l'Algérie. Ce propos ne relativise pas les crimes des guerres de conquête, il dit simplement qu'*homo sapiens* n'est pas un tendre et que quand il applique l'impératif d'habileté (« si tu veux ceci, tu dois faire cela »), il peut faire plus ou moins de mal. Cela va du massacre sélectif des résistants à la conquête jusqu'au génocide. Les Romains ont rarement appliqué le génocide, les colonisateurs européens ne l'ont appliqué que dans quelques cas : en Amérique du Nord où les nations indiennes ont largement disparu et en Australie où les Aborigènes ne sont plus très nombreux. Ce qui dans le monde tel qu'il est donne aux colonisateurs américains et australiens la certitude de ne pas être expulsés de leur pays.

Dans le monde occidental, seuls les Allemands ont réussi l'exploit d'appliquer les sciences à un génocide industriel. On pourrait aussi citer les exemples plus récents des horreurs commises au Cambodge, au Rwanda et en Bosnie. De leur côté, les musulmans ont été parfois très radicaux : les Turcs ont appliqué le génocide aux Arméniens puis aux Grecs des côtes d'Asie Mineure. Toutefois, les musulmans ne sont pas fortement enclins au génocide dans la mesure où leur religion leur commande, dans une guerre sainte, de contrôler et d'exploiter les non-musulmans sous forme de taxes, de réduction en esclavage et autres formes de prédatations, d'obligations de soumission dans des emplois spécifiques, et parfois de conversion. Tout le problème est de savoir si ce programme appliqué avec des fortunes variables pendant plus de six siècles a des chances de l'emporter sur tous les continents aux XXI<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Les Occidentaux versent quelques larmes sur les musulmans ouïgours, alors que les Chinois ont parfaitement compris que l'islam était un danger mortel pour leur civilisation et agissent en conséquence et

selon leurs traditions. En Occident, lutter pour la défense de notre civilisation signifierait respecter notre tradition d'état de droit en introduisant la peine de mort pour les crimes de terrorisme, préparation et association au terrorisme, fondés sur des principes religieux. Selon la tradition, un tribunal, des juges, des avocats et *in fine* un jury populaire ne comportant aucun musulman pratiquant établiraient la culpabilité ou l'innocence. On pourrait aussi créer des tribunaux d'exception comme ce fut le cas lors de la lutte contre l'OAS au début de la Ve République. La mort serait donnée par un peloton d'exécution militaire puisque le terrorisme islamique est un acte de guerre religieuse. Par ailleurs, tout citoyen et toute citoyenne voulant échapper à l'emprise d'une religion contraignante devaient recevoir l'aide et la protection de l'État : la clitoridectomie, les mariages forcés, le mariage des filles de 15 ans, et d'autres atteintes à la dignité des femmes devraient être prohibés et réprimés. L'expulsion des citoyens et des citoyennes vivant ostensiblement selon la sharia devrait être systématique.

Si la colonisation est un fait historique, il n'est pas légitime d'utiliser ce fait pour justifier une néocolonisation de l'Occident et pour orchestrer le procès permanent de sa civilisation, qui, dans le domaine des expansions guerrières, n'a fait que poursuivre puis interrompre une pratique historiquement attestée par toute l'histoire de l'espèce *homo sapiens*, selon des modalités et des pratiques plus ou moins meurtrières. Celles et ceux qui par ressentiment veulent coloniser l'Occident provoqueront les mêmes guerres de libération que celles qu'ils avaient menées en leur temps.

## Chapitre 5

S'il est un point sur lequel la critique de l'Occident me semble justifiée, c'est celui du règne de l'argent. On a vu comment la cupidité avait dénaturé la création artistique en transformant les œuvres d'art, et notamment la peinture, en objets de spéculation monétaire. De plus, on sait que pendant une cinquantaine d'années la cupidité des élites a provoqué l'invasion de l'Occident par ce qui était considéré comme une main-d'œuvre bon marché comparée aux coûts des mains-d'œuvre nationales ; puis, in fine, la cupidité des élites a fait fuir le travail créateur d'objets hors de France afin de bénéficier d'une main-d'œuvre peu coûteuse. Une telle invasion puis destruction n'eussent pas été possible si l'idéologie de la déconstruction, qui a fait alliance avec une forme de fédéralisme européen, n'avait miné de l'intérieur les valeurs qui avaient fait la force, la cohésion et la fierté de l'Occident et de ses nations. Comme souvent dans l'histoire, les peuples sont trahis par leurs élites : c'est la démesure d'Adolf Hitler et des nazis qui a détruit l'Allemagne et l'Europe. Encore qu'en Allemagne, pour accepter Hitler et les siens, il y fallait des dispositions particulières. De ce point de vue, il existe une spécificité française, un extraordinaire paradoxe.

Un des grands auxiliaires de la cupidité des élites qui ont détruit les industries françaises fut le parti socialiste français, au pouvoir de 1981 à 1995, avec des épisodes dits de « cohabitation ». L'homme qui domina le destin de ce parti pendant de nombreuses années (1971-1990 ?) fut François Mitterrand (1916-1996). Un homme étrange, intelligent et cultivé, à la fois capable de bonté et de cruauté, machiavélien et sincère dans certaines de ses convictions humanistes et spirituelles. Sans doute le dernier grand président de la France de la Ve République. Et pourtant, c'est pendant les quatorze années de cet homme de pouvoir que la France s'est enfoncée dans la médiocrité engendrée par la cupidité des élites. Je ne pense jamais à François Mitterrand sans un mélange d'hostilité et d'affection. Affection, car il avait un amour profond et sincère et pour la

littérature et pour la France. Il pouvait parler de nos auteurs, de nos paysages et des arbres avec une gourmandise d'amoureux. Et pourtant, quel cynisme ! Quelle arrogance chez celui qui pourtant tant aima la France ! Un tel destin montre à quel point nos ambitions, nos aspirations, nos rêveries et nos amours sont vaines si la foi n'illumine pas la vie. Et combien, en politique, l'air du temps l'emporte sur les volitions. Qui se souvient encore du discours de François Mitterrand au congrès d'Épinay qui marque le retour des socialistes sur les chemins du pouvoir :

« Le véritable ennemi, j'allais dire le seul, parce que tout passe par lui, le véritable ennemi [...] c'est le Monopole ! terme extensif... pour signifier toutes les puissances de l'argent, l'argent qui corrompt, l'argent qui achète, l'argent qui écrase, l'argent qui tue, qui ruine, et l'argent qui pourrit jusqu'à la conscience des hommes ! ».

« Le monopole et l'argent ! » Cela fut dit le 13 juin 1971 par l'homme qui, quelques années plus tard, est largement responsable de la prise de pouvoir par les GAFKA, et qui favorisa les hommes d'affaires corrompus et corrupteurs Silvio Berlusconi, Bernard Tapie, etc. En 1971, la philosophie de la déconstruction naissait à peine des universités françaises, elle n'était pas encore l'idéologie dominante des élites françaises et européennes. François Mitterrand, en cynique pragmatique fasciné par les magnats rapaces, a fini par céder à l'idéologie de la déconstruction qui, à pas de loup, remplaça tout le reste et favorisa la corruption des élites socialistes et des autres. Peu après l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République, le CAC 40 a la valeur indicelle 337, peu de temps avant la fin de sa présidence, en novembre 1993, il atteint la valeur 2174 (sous la présidence Macron nous en étions à 5749 en novembre 2019). Qui a le plus bénéficié du socialisme européenisé à la française ?

En fin de compte, François Mitterrand ne fut pas différend de ses successeurs, mais il avait du style ! Il fut Ponce Pilate qui pourtant

voulait sauver le Christ ! Le pouvoir est peut-être la plus grande des épreuves. C'est avec affection et colère que je dis à François Mitterrand : « Raté ! mais avec panache ! »

Je peux comprendre que l'on puisse parfois céder à l'illusion du « c'était mieux avant » ce qui est possible, mais pas certain et pas pour tout le monde, pensez à la condition ouvrière pendant « La Belle Époque », pensez à ce jugement de Talleyrand : « Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre ». Le prince de Talleyrand (1754-1838) a sans doute raison, mais il ne parle que de lui-même et de ses pairs. De toutes les façons, « c'était mieux avant » n'est qu'une possibilité qui ne sert à rien puisqu'il est impossible de revenir en arrière. Le passé n'a d'intérêt que lorsqu'il devient une science créée par des générations d'historiens qui ont mis au point des méthodes pour trouver les vérités du passé : les dates, les faits, les pensées, les actes, les conséquences. Ce qui n'est pas facile et ne cesse de s'enrichir ou de s'appauvrir selon la rigueur du travail des historiens. Par contre, les mensonges du passé se produisent à l'appel du premier crétin venu qui bâtit ses châteaux de sable. Aujourd'hui, ils disent « des faits alternatifs ». Minée par un système d'enseignement primaire et secondaire détruit par l'idéologie de la déconstruction, l'université française est en passe de devenir un centre de diffusion de « faits alternatifs ».

L'intérêt de la science historique est de nous montrer de façon quasi expérimentale les effets de l'impératif d'habileté d'Emmanuel Kant : « si tu veux ça, il faut faire ça, puis ça ! ». C'est très intéressant, car en lisant l'histoire dans son temps long, on s'aperçoit que toutes les collectivités d'*homo sapiens* qui ont appliqué l'impératif d'habileté dans son unidimensionnalité réaliste et/ou fantasmagorique ont fini en catastrophe : les Aztèques, les Incas, les nazis, les communistes, etc., etc. Il n'est donc pas illusoire de penser que le monde unidimensionnel de l'argent va à la catastrophe. Selon moi, qui suis un écrivain qui a la foi, ce monde de l'argent ne laisse

pas assez d'espace aux autres dimensions d'*homo sapiens*. Si je puis le dire dans les termes de ma foi en Dieu : le monde de l'argent ne laisse pas assez d'espace aux splendeurs du Saint-Esprit, le grand élévateur des talents dont nous parlerons bientôt.

Ce monde de l'unidimensionnalité de l'argent est relativement nouveau, un peu plus d'un demi-siècle. Avant cette forme particulière de dictature, les *homo sapiens* appliquaient l'impératif d'habileté à bien des domaines, destructeurs (la guerre, la cruauté, etc.) et créateurs : le travail bien fait avait ses impératifs d'habileté, les sports également, la création artistique aussi, etc. Dans son « Traité de la peinture », que je cite de mémoire, Léonard de Vinci dit que le peintre cupide qui travaille vite pour produire beaucoup de tableaux trahit l'art de la peinture. Au XIII<sup>e</sup> siècle, dans la règle de saint François d'Assise il est ordonné au franciscain de travailler manuellement, mais sans recevoir de salaire car il suit fidèlement « Dame Pauvreté ». Saint François d'Assise applique à la lettre les principes évangéliques qui font l'éloge de la pauvreté et, surtout, expriment la crainte des séductions de la richesse matérielle. Matthieu 19 ; 23 à 26 : « Jésus dit alors à ses disciples : Je vous le déclare, c'est la vérité : il est difficile à un homme riche d'entrer dans le Royaume des cieux. Et je vous déclare encore ceci : il est difficile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, mais il est encore plus difficile à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu ». Et comme les disciples demandent **qui** alors sera sauvé, le Christ répond, Matthieu 19 ; 26 : « C'est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu ». Ce qui exprime le rôle de la grâce (un don de Dieu, moteur de l'action juste) par l'intervention subtile du Saint-Esprit.

La richesse de ces paroles passe les mots qui les composent. Il est humain de douter de la divinité du Christ comme le fit saint Paul, le dernier disciple, mais ce que saint Paul appelle l'Esprit ou l'Esprit-Saint est le grand balayeur des doutes. Recevoir le don de l'Esprit-Saint est un des grands mystères de la vie. Je n'ai rien à en dire. Je

prie pour qu'il vienne en chaque être... alors l'amoureuse compréhension des choses cachées vient tout simplement. Elle n'est pas une compréhension de l'intelligence, c'est autre chose. Ne peut la comprendre, hélas, que qui a déjà reçu le don. Pour l'homme ordinaire que je suis, il y a là une incompréhensible injustice. En effet, pourquoi la foi ne vient-elle pas spontanément comme une présence évidente, alors que Dieu existe autant par sa présence que par son absence ? Comme les lois de la physique qui existent, même si je les ignore. On peut répondre que comme les lois de l'univers, Dieu ne se trouve que si on le cherche par la méthode appropriée. Matthieu (7 ; 7, 8) : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira la porte. Car tout homme qui demande reçoit, celui qui cherche trouve et l'on ouvre la porte à celui qui frappe », on trouve aussi chez Jérémie (29 ; 13, 14) : « Moi, le Seigneur, je vous le déclare : si vous me cherchez de tout votre cœur, je me laisserai trouver par vous ». Pour finir, je citerai saint Jacques qui fait un lien entre la foi et la sagesse (1 ; 5 à 8) : « Cependant, si l'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui la lui donnera, car Dieu donne à tous généreusement et avec bienveillance. Mais il faut qu'il demande avec foi, sans douter ; car celui qui doute est semblable à une vague de la mer, que le vent soulève et pousse de tous côtés. Un tel homme ne doit pas s'imaginer qu'il recevra quelque chose du Seigneur, car il est indécis et incertain dans toute sa conduite ». Mystérieuse, certes, la foi n'est pourtant pas hors de portée et je trouve intéressant que la Bible à plusieurs reprises aborde la question du doute, pour y répondre par le don de la foi... Mais il y a pire : pourquoi la foi en Dieu peut-elle devenir une monstruosité comme on a pu le voir en Europe lors des guerres de religion, et comme on le voit dans l'Islam dont la foi des fidèles est aussi évidente que criminelle ? Je n'ai pas de réponses à ces questions. Je l'ai déjà dit ailleurs, si le ressentiment est la faute majeure de l'Islam, la cupidité est la faute majeure de l'Occident contemporain.

Malgré cela, je suis incapable de faire l'éloge de « Dame Pauvreté » à la façon de saint François d'Assise qui sur ce point me semble donner à certains passages des écritures une valeur absolue hors contextes : on est en plein dans les idées des esséniens (IIe siècle av. J.-C.). Et si je me livrais à cet exercice de dévotion à « Dame Pauvreté », je serais un hypocrite, un mort, ou un saint. Ce n'est pas « Dame Pauvreté » qui me donne la liberté d'écrire mes livres que je propose gratuitement aux lectrices et aux lecteurs. Nous vivons d'autres temps. Personnellement, il me semble que la version contemporaine de l'ascèse est la modération.

Chaque être doit découvrir la modération qui lui est propre : la modération de l'un est peut-être un excès pour l'autre et l'excès de l'une sera la modération de l'autre. « La modération qui lui est propre » cela signifie qui permet d'accéder à l'esprit divin présent et caché dans *homo sapiens*. Une fois cette découverte faite, la grande aventure commence. Elle est pleine d'embûches et de magnificences, elle n'a pas de fin. Je pense même qu'elle se poursuit après la mort du corps. Le divin est porteur d'un tel émerveillement qu'il rend l'idée de néant incompatible avec cet émerveillement consubstantiel à la venue de ce que le judéo-christianisme appelle le Saint-Esprit. Dans mon cas, il ne me semble pas être très puissamment établi en ma personne, j'erre encore souvent... mais il est là et fait ma joie de chaque jour, celle aussi qui s'accomplit dans la prière.

Le moins que l'on puisse dire est que nous ne vivons pas une époque où la modération a le vent en poupe. C'est l'excès qui domine, le « toujours plus » qui, sur le plan spirituel semble aboutir à un « toujours moins ». Mais il n'est pas impossible qu'au bout de sa course le vide s'achève en un appel sublime à l'Esprit-Saint. Qui peut savoir ?

Aujourd'hui, on voit les effets de l'excès sur les corps. Il y a un peu moins d'un siècle, les pauvres étaient maigres et les riches en surpoids. Aujourd'hui, c'est l'inverse ; statistiquement, les pauvres

(riches en objets en comparaison des pauvres d'autrefois) sont en surpoids, souvent jusqu'à l'obésité. Alors que les riches sont minces, sinon maigres. La dictature de l'argent a touché le secteur de l'alimentation comme les autres secteurs de l'activité humaine. Il faut produire à moindre coût des nourritures addictives : sucre, sel, alcools, et additifs de conservation des produits et de séduction de la vue et du goût, qui entraînent des dérèglements du métabolisme des *homo sapiens*. Les riches ont compris, ils sont minces, mangent bio et font des régimes et du sport ; les pauvres n'ont pas compris, ils se goinfrent de nourritures bon marché et deviennent obèses. La nourriture est devenue une addiction à la portée de tous, suivie par le tabac, les alcools, les drogues et le sexe (grâce à l'industrie de la pornographie). Toute addiction est l'expression d'un manque, d'un mal-être de « la chair » et de l'esprit, que l'addiction compense en accentuant le mal-être. La seule dépendance créative est celle que nous donne l'Esprit-Saint lorsqu'il envahit « la chair », on en redemande et davantage en est donné. La foi est une addiction à la splendeur.

Encore qu'il faille, là aussi, faire preuve de modération dans les jugements, si le tabac est une dépendance dangereuse, l'alcool consommé avec modération et goût est une des petites joies de l'existence. Quant au sexe, c'est une affaire complexe... il suffit de dire qu'une sexualité épanouie est une des joies de la vie (lire « le Cantique des Cantiques»). Puis, il y a les drogues plus ou moins dures et destructrices du corps *d'homo sapiens*, elles permettent l'enrichissement des pauvres qui deviennent des criminelles qui corrompent la jeunesse et s'entretiennent pour des parts de marché. Il y eut dans l'Antiquité grecque et romaine une spiritualité païenne de haute qualité, elle était connue sous le nom de « Mystères d'Éleusis », il semblerait que ses adeptes utilisassent une drogue (un champignon : l'ergot du seigle ou du blé ?) qui provoquait un état extatique. Il convient donc de rester prudent en ce qui concerne l'utilisation des stupéfiants ; à l'homme de foi, les addictions sont des substituts plus ou moins maléfiques à l'action subtile du Saint-Esprit.

Karl Marx s'est trompé dans sa formule « la religion est l'opium du peuple », c'est lorsqu'il a perdu la foi en Dieu que le peuple s'illusionne dans l'opium.

La diversité des addictions contemporaines est un indicateur de la victoire de l'idéologie de la déconstruction qui va de conserve avec le narcissisme contemporain dont la devise est : « Y a pas de mal à se faire du bien ! ». Certes, et pourquoi pas ! mais où est la limite si l'esprit de modération a été miné par la déconstruction ? Or, la modération est cette voix intérieure qui vient à la fois du corps, de la chair dirait saint Paul, et de l'Esprit-Saint (je mets des majuscules, puisque telle est la convention. Toutefois, les majuscules me semblent trop emphatiques pour une réalité simple, belle et modeste). Toute addiction a pour effet d'étouffer la voix charnelle et spirituelle de la modération, elle entraîne le « toujours plus » qui conduit à la mort de la chair et de l'esprit. Il faut réapprendre à écouter cette voix. Dans mon cas, après une expérience puissante, cette voix intérieure me guide sur les chemins du divin. Malheureusement, il m'arrive d'être sourd. Lire les saints, les Évangiles, les Actes des apôtres, etc. peut aussi aider à entendre cette voix merveilleuse qui célèbre la splendeur de l'univers et d'*homo sapiens* dans l'univers.

Il y a dépendance lorsqu'un moyen devient une fin. De ce point de vue, l'argent, quand il devient cupidité, est à la fois un moyen pour accéder à des fins et une fin, car sans lui on ne peut pas accéder aux fins désirées. Toute la question est donc celle des fins : que veux-tu de ta vie ?

Il y a d'abord les choses élémentaires de « la chair » selon saint Paul, des quasi-réflexes : se nourrir, maintenir son corps à une température adéquate à la vie, ce qui implique nourriture, vêtements, abris pour la nuit et contre les intempéries climatiques ; reproduction pour assurer l'éternité du vivant, ce qui implique une sexualité créative de vie entre mâle et femelle. Et c'est à peu près

tout ce qui concerne le monde de « la chair » que nous partageons avec les animaux, y compris la capacité d'utiliser les plantes pour soigner nos affections. En paraphrasant Kant, on pourrait parler « d'impératifs catégoriques » de la survie, c'est après eux que les choses sérieuses peuvent commencer. D'où le scandale de la misère qui dénie à *homo sapiens* la possibilité d'accéder à ses possibles. Il y a aussi la question difficile des sociétés primitives dans lesquelles la survie matérielle est sujette à de nombreux aléas et les structures de la pensée plus subjectives qu'objectives. J'ai vécu parmi des sociétés de ce type, et je voyais jouer les enfants et je me demandais, combien parmi eux d'Albert Einstein, de Léonard de Vinci, etc. qui n'auront jamais la possibilité d'exprimer leur génie ? Un minimum de sécurité matérielle et de liberté de pensée sont nécessaires à *homo sapiens* pour échapper à la simple inertie de « la chair ».

Si nous partons de là, il est évident que nous ne sommes pas des animaux ordinaires. Un plus nous a été donné : la liberté de tomber dans l'excès, trop manger, trop boire, trop forniquer, etc. Ces « plus » qui sont aussi parfois des « pas assez » sont ouverts à discussion. Mais pour l'écrivain croyant que je suis, ce plus de la sexualité est aussi une dualité extraordinaire. Ce plus « de la chair » selon saint Paul, selon saint Augustin et d'autres... bref, la sexualité, dans l'ensemble, n'a pas bonne réputation, encore que la Bible contienne un des plus beaux poèmes d'amour érotique de la littérature mondiale : « le Cantique des Cantiques ». De plus, l'Évangile dit clairement que l'union de l'homme et de la femme est un grand mystère, d'où la parole du Christ « ne pas séparer ce que Dieu a uni ». Il y a là une ambiguïté méfiante qui n'est pas uniquement imputable au judéo-christianisme puisqu'elle se retrouve dans certains cultes païens qui pratiquaient une abstinence sexuelle très stricte : les stoïciens, certains gnostiques païens, et d'autres cultes encore.

Je me permets d'expliquer ainsi cette ambiguïté du plaisir sexuel : la sexualité est l'expression la plus forte de la situation frontalière

d'*homo sapiens* entre le monde de la matière gouvernée par l'inertie (« la chair selon saint Paul) et le monde spirituel gouverné par ce que nous appelons Dieu dans la tradition judéo-chrétienne. « Le plus » donné à *homo sapiens* dans le domaine de la sexualité est la permanence du désir associé au plaisir jusqu'à un âge avancé, qui passe même chez la femme le temps de la fécondité, alors que la sexualité animale est saisonnière et, semble-t-il, uniquement orientée vers la reproduction. Il y a là une force mystérieuse, nombreux sont les êtres qu'elle éblouit et fascine.

Pratiquement toutes les communautés humaines ont considéré la sexualité comme une cause de désordre difficile à maîtriser alors même que sa pratique est nécessaire à la pérennité et à l'expansion de la communauté. Si l'on excepte les Mélanésiens, qui ont trouvé des formules originales et relativement libres dans l'expression du désir, les communautés humaines ont cherché à limiter les désordres, car ils sont source de violences pouvant mettre la survie de la communauté en danger. La technique la plus souvent utilisée semble avoir été de s'attaquer au désir féminin. Souvent, l'adultère de la femme était plus lourdement pénalisé que celui de l'homme (problème de la descendance, que l'on retrouve chez les lions qui tuent les lionceaux d'un mâle vaincu pour rendre les femelles à nouveau fécondes)... mais pas dans la Grèce homérique où l'adultère était passible d'une compensation financière payée par l'homme à celui qu'il avait cocufié. En France, surtout dans le peuple et l'aristocratie, l'adultère de la femme était plus un motif de plaisanterie qu'une offense socialement sanctionnée. Dans le judaïsme traditionnel et dans l'islam contemporain, l'adultère de la femme (et de l'homme dans le judaïsme traditionnel) entraîne la mort par lapidation. Dans l'islam traditionnel et contemporain, la surveillance de la femme est une obligation à la fois coranique et ethnique. Coranique, car le Coran définit les épouses permises (les cousines, et les captives de la guerre sainte) ; ethnique, car le mariage près de son sang, à l'inverse des peuples latins, est un trait des populations sémites et égyptiennes (quelques poèmes d'amour

de l'Égypte antique décrivent la femme aimée comme « ma sœur ». On trouve aussi dans « le Cantique des Cantiques » l'expression « petite sœur, ma promise ». D'où la surveillance totalitaire des femmes afin qu'elles n'échappent pas à la consanguinité normative. Celles qui, malgré les surveillances, échappent au groupe des consanguins sont assassinées par les pères, les oncles, les frères ou les cousins. En Afrique du sud du Sahara, mais aussi en Égypte et au Soudan, le contrôle des femmes (y compris chez les coptes judéo-chrétiens) ne se pratique pas uniquement par la pression sociale, une dimension physique est ajoutée : la mutilation sexuelle des fillettes. Les âges diffèrent selon les groupes nationaux et ethniques, la mutilation consiste en une opération appelée excision. Il s'agit d'une ablation du clitoris suivie, souvent, par une ablation plus ou moins profonde des grandes et petites lèvres qui s'achève dans les pires des cas par une suture qui partiellement obstrue l'entrée du vagin, à l'exception du canal urinaire (en Somalie et au Soudan). Il y a là une monstruosité dont souffrent des millions de femmes, qui, semble-t-il, ne peuvent même pas trouver quelque satisfaction dans la masturbation, car le clitoris n'a semble-t-il qu'une seule fonction : le plaisir. En Europe, la bien-pensance de gauche parle parfois de cette question, mais avec beaucoup de retenue, ne pas stigmatiser, etc., ce qui fait que de jeunes Françaises d'origine africaine, après mutilation faite en France ou en Afrique par les matrones spécialisées, doivent confier leur sexe à des chirurgiens français experts dans la réparation des mutilations africaines. Encore un trou pour la sécurité sociale ! Il est heureux que ces femmes puissent retrouver un usage sain de leurs organes génitaux, mais, est-ce à la France de résoudre les problèmes de l'Afrique, alors que tant d'Africains et d'Africaines vivant en France nous méprisent, et se conduisent comme des barbares ? Les barbares devraient être châtiés sans pitié, celles et ceux qui nous méprisent devraient être expulsés, quant aux autres qui veulent participer à la création de la France de ce temps, ils doivent être reçus comme des citoyens fiers d'eux-mêmes et de leur pays.

Le fait qu'en Occident la sexualité soit de plus en plus libre est certes un avantage en ce qui concerne la possibilité de vivre de façon heureuse un des « plus » accordés à *homo sapiens*. Et si l'on se demande de qui nous vient ce « plus » qui nous est accordé, si l'on a la foi on peut répondre en citant saint Augustin qui s'adresse à Dieu dans « Les Confessions » : « Qu'avons-nous qui ne soit Vôtre ? ». Si nous sommes créés « à l'image de Dieu », je ne vois pas pourquoi nos organes du plaisir et de la reproduction seraient exclus de cette image divinisée. Hélas, il semblerait qu'il soit difficile à *homo sapiens* contemporain de trouver les voies d'une « modération heureuse » de sa vie sexuelle. Certains souffrent d'un manque alors que d'autres se perdent dans l'abondance. Je ne vois qu'une seule raison à cet échec dû au « trop » ou au « pas assez » : l'absence de l'Esprit-Saint dans notre vie pratique. Cette absence crée un vide qui fait le lit de la cupidité qui utilise l'inertie du désir pour transformer les corps en marchandises sous la forme de ce que l'on appelle la pornographie et la prostitution. Il y a certainement des « hardeurs » et des « hardeuses » (on dit comme ça chez les professionnels de la pornographie) et des prostituées qui pratiquent leurs activités avec dignité et plaisir. A priori, il est difficile d'imaginer que l'Esprit-Saint puisse trouver sa place dans ce genre d'activité... mais Dieu est seul juge des secrets des cœurs et des corps. Il existe certainement une frontière qui sépare l'exhibitionnisme malsain du fait de montrer à l'occasion la belle fierté de la beauté d'un corps, mais où est la frontière ? Dieu le sait, la personne qui pratique l'exhibition de soi le sait aussi... peut-être. La même question est posée à la personne qui voit, et admire, et aime peut-être... . Je pense à un film surprenant de John Derek (1926-1998) : *Tarzan, the Ape Man* (Tarzan, l'homme singe) dans lequel la quatrième et dernière épouse de John Derek, Mary Cathleen Collins (1956), plus connue sous son nom d'actrice Bo Derek joue le rôle principal. Le film « Tarzan, l'homme singe » (1981) est classé dans la catégorie des films érotiques. La raison en est probablement que le sujet central du film n'est pas Tarzan, le personnage créé en 1912 par Edgar Rice Burroughs : une sorte d'Adam d'avant le péché originel, élevé dans la jungle par des

chimpanzés, et qui découvrira Ève. Le sujet principal du film est Ève, incarnée par Bo Derek et qui montre sa nature splendide dans une nature magnifique et dangereuse. Si l'on est un amateur des films traditionnels de Tarzan (Johnny Weissmuller, etc.) le film de John Derek est décevant, voire mauvais, tout simplement parce que Tarzan n'est qu'un prétexte pour rendre immortelle la beauté de la femme que John Derek aime passionnément : Marie Cathleen Collins, alias Bo Derek. En voyant ce film, j'ai pensé à cette phrase magnifique qu'Albert Camus écrivit à Maria Casarès : « On peut avoir besoin d'un être pour être soi-même. C'est ce qui arrive en général. Moi, j'ai besoin de toi pour être plus que moi-même » ("Albert Camus-Maria Casarès, Correspondances 1944-1959" Gallimard, 2017, p.67/68). Il est hasardeux de comparer Albert Camus à John Derek et Marie Cathleen Collins à Maria Casarès, mais l'authenticité de l'amour sauve le rapprochement et permet de comprendre que dans ce film médiocre de Tarzan, on a changé de sujet et ce changement donne au film une dimension nouvelle, celle d'un hymne à l'amour. C'est bien étrange, voici un film médiocre à certains égards, prétentieux et hollywoodien, fait pour gagner de l'argent, et qui, en raison d'une sorte d'expression d'un amour fou devient touchant en raison de l'expression d'une sorte de naïve célébration de l'amour d'un homme pour sa femme. « Le Cantique des Cantiques » s'invite à Hollywood, la cité du triomphe des apparences, du mensonge, de l'argent, et du sexe à tout va : ce que Coco Chanel, qui y fit un bref passage, appela « le mont Saint-Michel de la fesse et du sein ». Nous vivons dans un monde étrange.

N'oublions pas les perversions qui blessent l'âme, l'esprit, et souvent le corps : à force de ramoner l'anus de leurs partenaires, les homosexuels ont souvent des infections urinaires, et les lesbiennes des mycoses vaginales dues à des pratiques surprenantes. Ces perversions sont normalisées par l'idéologie de la déconstruction. Et là ! il est certain que l'Esprit-Saint est en exil et que l'on est sans doute face au mal dans sa hideuse réalité, et dans ses ruses « *Y a pas de mal à se faire du bien* ». L'Esprit-Saint vivifie tout ce qu'il touche, il

met la modération heureuse à la portée de toutes les bourses, si je puis dire. Moi qui ai souffert et du manque et de l'abondance, je dis : bonheur et joie à qui trouve la voie de la modération heureuse dans tous les domaines de « la chair », c'est-à-dire dans la vie de la matière dont nous sommes composés, y compris pour les personnes affectées par « le petit défaut ». Quand Dieu est absent, la matière est lourde, elle suit aveuglément les lois de l'inertie, si l'Esprit-Saint vivifie la matière, tout change, nous voyons pas à pas un monde nouveau se créer sous nos yeux. C'est tellement beau que je ne suis pas capable d'en parler. Alors, je n'en parle pas, je dis simplement que ça existe. Évidemment, le doute est toujours possible, il est peut-être nécessaire avant de parvenir à une foi joyeuse. Pourtant le doute ne doit pas nous limiter à une représentation de nous-mêmes qui, par une sorte de réalisme idéologique, nous empêcherait d'accéder à nos personnalités hypothétiques positives et créatrices. Il faut, à un certain moment, sauter dans l'inconnu !

Pour toutes sortes de raisons mauvaises et bonnes, nous avons tendance à nous croire faits d'un seul bloc. Or, de la naissance à la mort nous ne cessons de nous transformer, c'est-à-dire d'accéder à des personnalités hypothétiques, génétiquement programmées (les âges de la vie), provoquées par les événements, ou choisies.

Je dis personnalités hypothétiques, car elles ne sont que des hypothèses du moi que le temps, les événements de l'existence et l'expression de la liberté révèlent où laissent en sommeil. On peut considérer que le Christ passe une partie de sa vie à provoquer l'irruption de personnalités hypothétiques chez des *homo sapiens* de toutes conditions qui deviennent ses disciples. Une très belle expression de cette réalité est exprimée dans plusieurs paraboles, celle « du retour du fils prodigue » que l'on trouve chez saint Luc 15, de 11 à 32. C'est une histoire de personnalités hypothétiques qui se découvrent dans le temps et sous l'effet des événements de la vie : un fils jeune et « tête brûlée » part à l'aventure, vit sa vie, rencontre le malheur, change sa personnalité et retourne dans sa famille. On

trouve un message semblable dans la parabole dite des « talents », des pièces d'or (Matthieu 25 ; 14, 30) et (Luc 19 ; 11, 27). Les deux versions comportent quelques variantes : chez Luc, la non-reconnaissance de la divinité du Christ est plus clairement dénoncée que chez Matthieu. Je m'en tiendrai à la version de Matthieu qui met en scène de façon limpide l'importance des personnalités hypothétiques.

Je résume l'histoire : un maître part en voyage, il rassemble ses serviteurs (probablement des esclaves qui ne sont pas juifs) et leur confie « **selon leurs capacités** » 500 pièces d'or à l'un, 200 à l'autre et 100 au dernier. À son retour, les deux premiers disent au maître que par leurs activités ils ont doublé le capital reçu. Le dernier déclare qu'il a peur du maître qui est un homme dur « qui récolte où il n'a pas semé de graines » (allusion possible au fait que le Christ annonce qu'il est aussi venu pour sauver les païens ?), alors par peur de sa rigueur il a caché les 100 pièces d'or et les restitue telles quelles. Le maître loue la conduite des deux premiers et conclut : « Tu as été fidèle dans des choses qui ont peu de valeur, je te confierai par conséquent **celles qui ont beaucoup de valeur** » (je souligne ce point). Quant au dernier, la parole du Christ est terrible. On est loin du doux Jésus. Le maître reproche à ce serviteur de ne pas avoir fait un minimum : placer les 100 pièces d'or dans une banque où le travail d'autres hommes aurait rapporté des intérêts, puis il ajoute : « Enlevez-lui donc les cent pièces d'or et donnez-les à celui qui a cinq cents pièces. Car à tout homme qui a, l'on donnera davantage et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a rien, on enlèvera même le peu qu'il a. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dehors, dans l'obscurité. C'est là qu'il pleurera et grincera des dents ». Cela signifie-t-il que par le remords une nouvelle chance sera donnée ? Je ne sais pas, mais j'espère.

On peut comprendre cette histoire étrange de la façon suivante. Les pièces d'or données sont le caractère inné de chaque être. Nous avons commencé ce livre en évoquant le fait que chaque *homo*

*sapiens* est différent. Cette singularité est un fait qui domine nos existences. Toutefois, en dépit de tout ce qui détermine nos vies, nous avons des instants de liberté où nous pouvons choisir nos actes. Dans cette parabole, les pièces d'or gagnées en supplément sont les personnalités hypothétiques dont nous sommes porteurs. Il nous appartient de choisir celle-ci plutôt que celle-là, puis à nouveau celle-là plutôt que celle-ci, etc. C'est ainsi qu'un *homo sapiens* doté de certaines capacités deviendra un tortionnaire ou un chirurgien, un autre un saint ou un assassin, un terroriste ou un citoyen heureux, etc., etc. Il y a là un domaine immense du jeu des contraintes et de la liberté. De l'inégalité aussi, car il est évident que nos différences impliquent que des *homo sapiens* possèdent de grandes capacités alors que d'autres en ont peu. La parabole nous dit que ces inégalités importent peu, ce qui compte, c'est ce qui est fait avec les capacités données. Sur ce point le Christ est d'une rigueur totale : ne rien faire des dons accordés à *homo sapiens* est la faute impardonnable. D'où le caractère tragique des *homo sapiens* qui s'automutilent en usant des drogues (on sait qu'un usage immodéré du cannabis tend à provoquer la schizophrénie, souvent chez des personnes brillantes). On comprend dans la parabole du « fils prodigue » que si *homo sapiens* use mal de ses dons et se repend de ses fautes il sera sauvé, alors qu'*homo sapiens* qui n'a rien tenté ou accompli sera rejeté. Si nous en restons là, nous sommes toujours dans le domaine de ce que saint Paul appelle « la chair », le monde matériel dominé par l'inertie lorsque la liberté de la raison « de la chair » peut aussi faire ses choix, et en subir les conséquences heureuses ou malheureuses. Mais il y a l'autre dimension de « la chair » qui s'exprime dans ce que saint Paul appelle l'Esprit-Saint. Lorsque l'Esprit-Saint vient éveiller « la chair », le monde change, il s'enchant, il n'y a plus de banalité et le don des « pièces d'or » selon les capacités passe au second plan. Certes, les qualités innées ne sont pas sans importance : l'intelligence, la mémoire, la santé, le charme, la beauté jouent un grand rôle dans la vie « de la chair ». Ces qualités sont-elles la garantie du bonheur... cela n'est pas certain, même si l'on dit qu'il « vaut mieux pleurer dans une Rolls-Rolls que dans le métro » (Frédéric Dard). L'union de « la

chair », le monde de la matière et de ses lois d'inertie, avec l'Esprit-Saint crée un monde nouveau où le bonheur est autre chose, où les qualités innées n'ont plus la même importance. Cela se voit dans la vie des saints qui, souvent, ne sont pas des personnes très riches en qualités innées.

Je suis allé plusieurs fois à Lourdes, et je serais heureux d'y revenir à nouveau. Lourdes est un de ces lieux où il se passe quelque chose. J'ai eu, il y a de nombreuses années une sensation identique (un lieu où il se passe quelque chose) lorsque j'ai visité le site d'Ayutthaya, l'ancienne capitale de la Thaïlande totalement détruite par une armée birmane en 1767. La ville comptait un grand nombre de temples bouddhistes. Dans certains de ces temples en ruine, j'ai eu le choc de sentir quelque chose d'indéfinissable que je ne peux exprimer qu'en disant que les pierres priaient. Lourdes m'a donné une sensation semblable, non que la pierre y prie, mais le lieu tout entier porte, si je puis dire, l'empreinte de l'Esprit-Saint. Je ne connais pas en profondeur l'histoire de la Thaïlande et je ne suis pas bouddhiste. Mais je sais que la foi est multiforme dans sa sincérité, et que ce que saint Paul appelle l'Esprit-Saint se manifeste où il veut et comme il le veut. Je suis un peu moins ignorant en ce qui concerne le judéo-christianisme qui forme l'ossature de ma foi, alors je peux me permettre de parler de Lourdes. Passons sur les aspects commerciaux qui ont fait de Lourdes un entrepôt de commerce de bondieuseries, il faut bien vivre !

L'essentiel de Lourdes, c'est cette jeune fille ordinaire de son temps, de son pays et de son milieu de gens simples aux fortunes et infortunes ordinaires. Bernadette Soubirous (1844-1879) est de santé précaire, elle est asthmatique et de faible constitution. Au moment des apparitions mariales (du 11 février au 16 juillet 1858), elle n'a que peu d'éducation et ne parle pas le français. En gros, elle garde des moutons et apprend la couture. Elle est très croyante, mais sans affectation. Il y a en elle une naïveté d'enfant normale de son âge. Le 11 février 1858, elle voit quelque chose, elle dit « *aquèra* » (celle-ci),

et ne sait pas ce que c'est. Elle en est presque gênée, mais dans un entêtement naïf elle soutient avoir vu quelque chose. C'est en gascon qu'elle exprime ce qu'elle voit dans la grotte de Massabielle, y compris l'expression utilisée par la Vierge pour dire qui elle est : « *Que soi era immaculada Concepcion* », une expression dont elle ne comprend pas le sens. Saint Paul dirait que cette jeune fille n'a pas reçu beaucoup de dons dans le domaine de « la chair ». Si l'on a la foi, on ne peut guère douter que cette jeune fille n'ait vu sa vie bouleversée par l'Esprit-Saint venu sous la forme d'une apparition mariale. Et le lieu où ces choses sont advenues garde l'empreinte de ce monde spirituel qui veut s'unir à celui de « la chair ». Nous en sommes là. Le combat mis au jour par la mort et la résurrection du Christ se poursuit en nous et hors de nous. Alors, je prie et je suis joyeux.

Comment conclure ce « Livre du soir » fait pour donner de beaux rêves. De ces rêves d'enseignement que Dieu envoie parfois et dont la littérature et la Bible sont remplies. Rêves fallacieux et rêves de vérités, déjà en son temps, Homère dans l'Odyssée nous parle de ces deux types de rêves. Comment distinguer entre les deux ? Il faut faire confiance au Christ : « ma grâce te suffit ». Bonne soirée et bonne nuit les grands et les petits !



# LE LIVRE DU SOIR

Ce « Livre du soir » est le plus religieux des livres que j'ai eu l'impulsion d'écrire. J'éprouve toujours une certaine gêne à parler de la foi en Dieu. Il est trop facile de dire des bêtises. Mais le livre est venu, alors je l'offre à qui me lit.

PAUL BAYLEVILLE

LIBER HIRAM